



## La couverture maladie universelle, une « petite révolution »

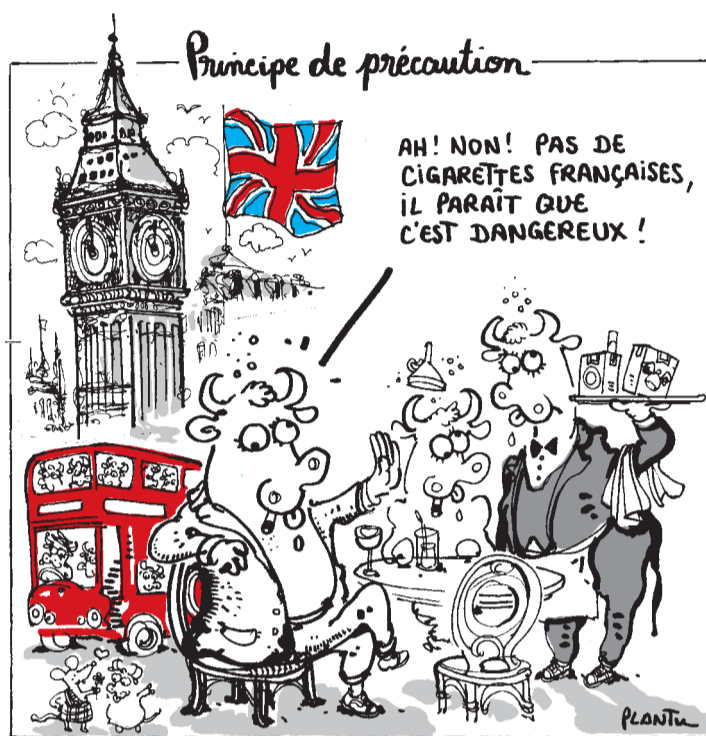
À TROIS SEMAINES de l'entrée en vigueur de la couverture maladie universelle (CMU), le 1<sup>er</sup> janvier 2000, Martine Aubry met la dernière main aux modalités d'application d'une réforme dont 6 millions de personnes défavorisées doivent bénéficier. La ministre de l'emploi et de la solidarité devait recevoir, jeudi 9 décembre, les représentants des associations de lutte contre l'exclusion, des collectivités locales et des bureaux d'aide sociale. Le nouveau dispositif assure un droit « immédiat » au régime de base de l'assurance-maladie et un accès à une couverture complémentaire sous condition de ressources. Il doit bouleverser l'accès aux soins des plus démunis. Pour Noëlle Lasnes, responsable de la « mission France » de Médecins sans frontières, la CMU est une « petite révolution ».

Lire page 12 et nos informations sur la grève des hôpitaux page 9

## Boeuf : la France dit non à l'Europe

● Le gouvernement refuse de lever l'embargo sur la viande bovine britannique ● Il justifie sa décision par des impératifs de santé publique ● Bruxelles proteste contre ce « défi à la loi de l'Union » ● La France menacée de poursuites devant la Cour de justice européenne

LA DÉCISION prise par le gouvernement français, mercredi 8 décembre, de maintenir l'embargo sur la viande bovine britannique, a provoqué de vives protestations à Bruxelles et en Grande-Bretagne. David Byrne, commissaire européen chargé de la santé et de la protection des consommateurs, a annoncé, jeudi, qu'une procédure d'infraction serait prochainement lancée par l'exécutif européen contre la France. La décision française a été prise « faute de garantie suffisante » au regard de la défense de la santé publique. M. Byrne a déclaré qu'elle constituait un « défi à la loi de l'Union européenne ». Il a d'autre part envisagé la possibilité d'une procédure judiciaire accélérée devant la Cour de justice européenne de Luxembourg. En Grande-Bretagne, le refus français de lever l'embargo a soulevé une vague de protestations et de menaces. Tony Blair a téléphoné à Lionel Jospin pour lui dire combien sa décision lui paraissait « totalement erronée ». Le premier



ministre britannique a fait savoir qu'il avait pris contact avec la Commission de Bruxelles « pour s'assurer que les démarches légales contre la France sont entreprises ».

Hubert Védrine, le ministre des affaires étrangères, a déclaré jeudi que le gouvernement français allait « tout faire pour circonscrire cette crise ». « Nous pensons que ce que nous faisons est très important pour l'avenir, pour les consommateurs européens », a souligné M. Védrine. La procédure en justice lancée par la Grande-Bretagne ne règle pas le problème sur le fond. Jean Glavany, ministre de l'agriculture, souhaite que scientifiques français et britanniques discutent davantage, notamment au sein d'une agence européenne. La France, a-t-il rappelé, demande des tests à grande échelle au Royaume-Uni ainsi qu'une réglementation communautaire sur l'étiquetage et la traçabilité de la viande bovine britannique et de ses dérivés.

Lire pages 2 et 3 et notre éditorial page 20



CHRISTIAN AVRIL

## ENQUÊTE Génération MNEF

### 1. Le Yalta étudiant

Socialistes mitterrandistes ou trotskistes « lambertistes », ils se partagent le monde étudiant : aux premiers, la MNEF et ses tentations financières ; aux seconds, l'UNEF et son pouvoir syndical. Vingt ans après, Jean-Marie Le Guen, Jean-Christophe Cambadélis (photo) et tant d'autres ont raconté à Nathaniel Herzberg leur vie tumultueuse jusqu'à l'« affaire » d'aujourd'hui. p. 17

## L'A3XX et Ariane-5 dans les turbulences

LE SUPER-JUMBO européen A3XX est cloué au sol par ses actionnaires. Pour des raisons financières – le projet coûterait 12 milliards d'euros –, ils hésitent encore à lancer cet avion de plus de 600 places à l'assaut du monopole du 747 de Boeing. Les dirigeants d'Airbus crient au sabotage. La fusée Ariane-5 a plus de chance. Elle devrait s'envoler, vendredi 10 décembre, pour mettre sur orbite l'observatoire astronomique XMM, le plus gros satellite jamais construit par l'Europe. Mais le nouveau lanceur lourd européen, qui espère suivre les traces de son brillant « petit frère » Ariane-4, s'élance dans un ciel désormais encombré par une concurrence féroce.

Lire pages 21 et 27

## Babylonia, ce ver de terre qui se cache derrière le bogue de l'an 2000

ALERTE au virus ! Sur Internet, le message orne la page d'accueil des spécialistes des antidiotes informatiques, de Symantec à Network Associates. Parmi les nouveaux épouvantails, on trouve W95. Babylonia, un virus particulièrement sournois car il est présenté par ses concepteurs comme... un remède antibiotique de l'an 2000. Cette innovation dans le monde des créateurs de logiciels était attendue par les spécialistes. Friands de dates originales, comme le vendredi 13, les auteurs de ces parasites informatiques ne peuvent manquer le rendez-vous du 31 décembre 1999. Des rumeurs de réveillon aux parfums de « virus party » se propagent sur le Web.

Découvert le 6 décembre, Babylonia se distingue à plus d'un titre. Il a d'abord été envoyé sur un forum Internet (newsgroup). En tant que fichier d'aide du système d'exploitation Windows sous le nom « serialz.hlp », selon Symantec. En tant que logiciel antibiotique de l'an 2000, selon Computer Associates (CA). Preuve qu'il existerait sous plusieurs versions. Si le programme qu'il propose est exécuté, le

virus entre dans l'ordinateur de la victime et se propage à d'autres machines via le service de discussion en direct (chat) d'Internet.

Babylonia est le « premier virus commandé à distance » de type « ver de terre ». Un agent redoutable qui est capable de s'introduire dans la mémoire de la machine, d'agir en gangrénant un fichier, puis de disparaître avant de refaire surface pour perpétrer d'autres méfaits. Suprême raffinement : la fonction « télécommande » confère au virus une nuisance inédite et dévastatrice car elle permet à son concepteur de modifier à loisir son contenu et donc sa capacité malveillante. Selon Computer Associates, Babylonia entre en contact toutes les 60 secondes avec un site-pirate situé au Japon pour prendre de nouveaux ordres. Il reçoit alors de petits programmes additionnels (plugins) de quatre types différents. Symantec a décrypté l'un d'eux.

Qui est à l'origine de ce virus redouté ? A en croire Symantec, le nouveau texte du fichier contient la signature d'un certain Vecna, que cette société identifie comme un membre du

groupe de créateurs de virus baptisé 29A et localisé en Amérique latine. Le magazine sur Internet ZDNet précise que l'auteur d'un autre virus, Bubbleboy, déjà identifié sous le pseudonyme Zulu, était également membre du groupe 29A. L'imagination de ces groupes étant sans limites, ne faut-il pas s'attendre à un déferlement de virus en cette fin d'année ?

Chez Symantec France, Eric Beaupaire, directeur marketing entreprise, se veut rassurant. « Nous n'attendons pas d'avalanche particulière de virus pour le passage à l'an 2000 », indique-t-il. Néanmoins, l'entreprise a prévu de mettre en place un dispositif de crise entre le 20 décembre et le 3 janvier. Tous ses centres antivirus situés aux Etats-Unis, en Asie et en Europe seront en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour recueillir des informations sur les nouveaux virus de l'an 2000. La forte activité sur Internet, prévue en cette fin d'année, pourrait favoriser la propagation des vers de terre du cyberspace.

Michel Alberganti



SONY

## JEUX VIDÉO La guerre des consoles

La compétition entre fabricants de jeux vidéo japonais passe désormais par Internet. Avec la Dreamcast, Sega vient de lancer la première console permettant de naviguer sur le Web en utilisant l'écran de son téléviseur et de jouer « en réseau » avec d'autres internautes. Les deux leaders, Sony (en photo, le jeu Final Fantasy, de l'univers PlayStation) et Nintendo, s'apprennent à réagir. p. 29

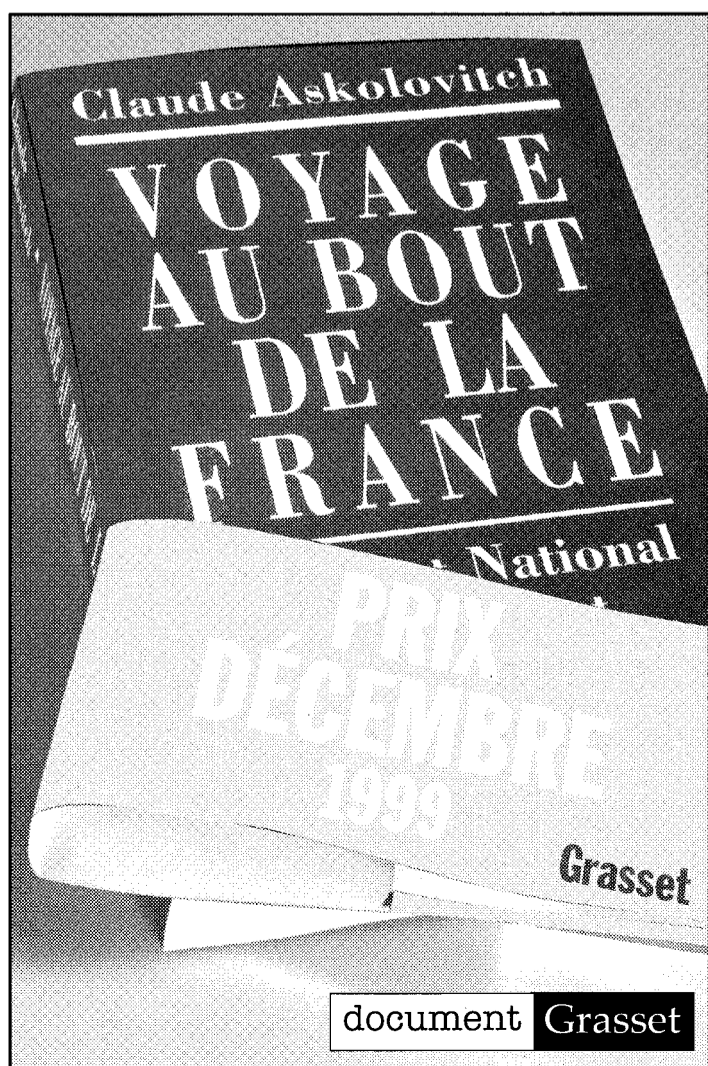
## Israël-Syrie, le dialogue



MADELINE ALBRIGHT

ISRAËL ET LA SYRIE reprendront la semaine prochaine à Washington leurs pourparlers de paix, gelés depuis près de quatre ans. L'annonce a été faite, le 8 décembre, par Bill Clinton, après un entretien téléphonique avec Madeleine Albright, en tournée au Proche-Orient.

Lire page 5



## L'Europe en colimaçon

HELSINKI et le conseil européen qui s'y tient, vendredi 10 et samedi 11 décembre, inaugurent peut-être une nouvelle figure de la construction européenne : l'Europe en colimaçon. On avait eu déjà plusieurs formes d'Europe : à plusieurs vitesses, à géométrie variable, l'Europe des cercles concentriques, l'Europe atome, avec son noyau central et son nuage d'électrons... Toutes ces représentations graphiques avaient pour fonction de résoudre la contradiction entre l'approfondissement de l'intégration européenne et l'élargissement de cette même Europe, chacun étant bien convaincu, même si tout le monde ne le disait pas, que l'extension – illimitée ? – du nombre de pays membres rendait ingouvernable l'Union européenne avec des institutions conçues pour six.

Une tentative de formalisation a eu lieu en 1993 par deux responsables du Parti démocrate-chrétien allemand. Dans un texte resté célèbre, quoique peu discuté à l'époque, Wolfgang Schäuble, alors chef du groupe parlementaire CDU-CSU au Bundestag, et Karl Lamers, porte-parole pour la politique européenne, proposaient la constitution, au sein de l'Union européenne, d'un « noyau dur » regroupant les Etats

les plus avancés, les plus disposés à consentir des abandons de souveraineté, les plus allants vers une intégration européenne appelée à englober des domaines toujours plus vastes.

A l'époque, l'Union économique et monétaire, donc la monnaie unique, était leur préoccupation principale. Bien que ce ne fût pas la seule, elle les amena à commettre une erreur en les poussant à énumérer les pays susceptibles de faire partie de ce « noyau dur ». Les exclus, dont l'Italie, Etat fondateur du marché commun, ne pouvaient que leur en tenir rigueur. La maladresse était d'autant plus grande que la volonté d'appartenir au groupe fondateur de l'euro était tellement forte qu'elle donna l'occasion aux Italiens de se surpasser pour gagner leur place parmi les premiers. MM. Schäuble et Lamers s'attachaient cependant à un vrai problème : plus l'intégration européenne progresse, plus le nombre de membres augmente, et plus il est évident que tout le monde ne pourra pas tout faire au même rythme.

Daniel Vernet

Lire la suite page 20 et nos informations page 8



ATELIER J. NOUVEL

## ARTS PREMIERS Jean Nouvel au MAC

Le président de la République a choisi, le 8 décembre, le projet de l'architecte Jean Nouvel pour le futur Musée des arts et civilisations (MAC), qui s'élèvera à Paris, quai Branly. M. Chirac a donc entériné la proposition du jury, qui a examiné quatorze projets. L'établissement, qui accueillera des œuvres de quatre grandes aires culturelles – Afrique, Océanie, Amériques et Asie « tribale » –, devrait ouvrir au début de l'été 2004. p. 31

International	2	Tableau de bord	24
France	8	Aujourd'hui	27
Société	12	Météorologie-Jeux	30
Régions	15	Culture	31
Carnet	16	Guide culturel	33
Horizons	17	Kiosque	34
Entreprises	21	Abonnements	34
Communication	23	Radio-Télévision	35











# La prison ou l'exil pour l'opposant ivoirien Alassane Ouattara

Un mandat d'arrêt a été délivré par un juge d'Abidjan

Alassane Ouattara, l'opposant ivoirien en exil et candidat déclaré à l'élection présidentielle d'octobre 2000 dans son pays, sera placé en

détention s'il tente de rentrer en Côte d'Ivoire. Un mandat d'arrêt a été discrètement délivré à son encontre fin novembre, a révélé, mercredi

8 décembre, la presse ivoirienne. La France, qui accueille actuellement l'opposant, a critiqué l'attitude d'Abidjan.

## ABIDJAN

de notre correspondante

Alassane Ouattara a le choix entre la prison ou l'exil. L'ancien premier ministre a appris, mercredi 8 décembre, par voie de presse, qu'il était inculpé pour « faux et usage de faux » et qu'il était sous le coup d'un mandat d'arrêt, délivré discrètement le 29 novembre par un juge ivoirien. S'il rentre en Côte d'Ivoire, qu'il a quittée depuis la mi-septembre, il sera placé en détention.

Candidat à la présidentielle d'octobre 2000, Alassane Ouattara est soupçonné par la justice d'avoir falsifié deux cartes d'identité ivoirienne, qu'il avait exhibées lors de son premier meeting en Côte d'Ivoire le 1<sup>er</sup> août, après quatre ans passés au poste de directeur adjoint du FMI à Washington. La justice a récemment fait annuler le certificat de nationalité produit pour entériner son élection à la présidence de son parti, le Rassemblement des républicains (RDR, libéral), et qui comportait des « irrégularités ».

Méthodiquement, elle a empêché toute tentative d'Alassane Ouattara de prouver sa nationalité et donc de pouvoir prétendre à la magistrature suprême, réservée en Côte d'Ivoire aux Ivoiriens nés « de père et de mère ivoiriens de naissance ».

Le pouvoir est également parvenu à réduire la capacité de mobilisation du RDR. Depuis un mois, les principaux dirigeants du parti, dont la secrétaire générale, Henriette Diabaté, et quatre députés, sont sous les verrous, condamnés à deux ans de prison. Ils sont tombés sous le coup de la loi anticasseurs, qui tient les organisateurs d'une « marche du RDR », le 27 octobre, pour responsables d'affrontements avec les forces de l'ordre.

La direction intérimaire a bien du mal à se faire entendre et son appel à manifester, le 1<sup>er</sup> décembre, a été si peu suivi que M. Ouattara a annoncé le soir, depuis Paris, que la manifestation avait été annulée « dans un souci d'apaisement ».

Le président Henri Konan

Bédié avait pris les devants en décrétant l'interdiction des manifestations de rue les jours ouvrables et en imposant des dispositions contraignantes les autres jours. Mais la plupart des militants du RDR sont lassés d'entendre leur mentor annoncer son retour « pour la semaine prochaine » depuis six semaines.

## ÉCHEC DES MÉDIATIONS

En France, M. Ouattara s'est attaché à sensibiliser les leaders d'opinion à sa cause. Plutôt avec succès. Le quai d'Orsay, qui avait déjà manifesté sa désapprobation lors de la condamnation des dirigeants du RDR, a critiqué la décision de lancer un mandat d'arrêt contre M. Ouattara, estimant qu'« elle n'était pas satisfaisante du point de vue de la démocratie ».

Une intervention qui suit celle du ministre de la coopération, Charles Josselin, qui avait déclaré que « la persistance de ce climat pourrait à terme affecter notre coopération », et celle de Laurent Fabius, qui avait jugé « choquant » que l'on puisse contester la nationalité

d'un ancien premier ministre. Ces interventions n'ont pas été du goût du pouvoir. Le président Bédié l'a fait savoir dimanche en plaidant, dans un texte cosigné par son homologue guinéen, Lansana Conté (dont l'un des principaux opposants est en prison sans jugement depuis un an), pour le « respect de la non-ingérence dans les affaires intérieures des Etats ». La presse proche de la présidence a également fait échouer la tentative de médiation entreprise par le Gabonais Omar Bongo, traité de « chef d'un émirat d'Afrique centrale qui a passé tout son temps à dilapider les ressources de son pays ». Le président gabonais a renoncé à intervenir.

Le président Bédié semble pour le moment faire fi des interventions étrangères, même si son pays, en crise économique, a un besoin crucial d'aide extérieure. Et il n'est pas certain que l'élimination en cours du « problème Ouattara » suffise à lui ouvrir la voie vers un nouveau mandat.

Fabienne Pompey

## Pékin et Moscou mettent fin à leur différend frontalier

PÉKIN. La Chine et la Russie ont signé, jeudi 9 décembre, à Pékin, trois accords mettant formellement fin à trois siècles de rivalité frontalière, à l'occasion de la visite du président russe Boris Eltsine à Pékin. Deux des documents sont des protocoles d'accord sur la délimitation des parties orientale et occidentale de la frontière sino-russe, longue de 4 000 kilomètres. Le troisième prévoit l'utilisation économique conjointe du fleuve Amour (Heilongjiang en chinois) et de plusieurs îles longtemps contestées entre la Chine et la Russie.

« Désormais, il n'existe plus aucun problème frontalier. Il s'agit d'une nouvelle étape dans notre partenariat stratégique », a déclaré le ministre russe des affaires étrangères, Igor Ivanov. Après trente ans de brouille, Pékin et Moscou avaient normalisé leurs relations en 1989, avant d'entreprendre, en 1991, la délimitation de leurs 4 250 kilomètres de frontière. — (AFP)

## L'armée yougoslave rouvre

### l'aéroport du Monténégro

PODGORICA. L'armée yougoslave a accepté, jeudi 9 novembre, de rouvrir l'aéroport monténégrin de Podgorica fermé la veille, a indiqué le directeur de l'aéroport de Podgorica-Golubovci, Drago Milanovic. La veille, l'armée yougoslave en avait pris le contrôle et suspendu le trafic à la suite d'un désaccord sur la police monténégrine sur le contrôle des installations qui comportent une partie civile et une partie militaire. L'aéroport a été proclamé propriété de l'Etat monténégrin par une loi adoptée le 24 novembre et qui entre en vigueur jeudi. Il appartenait auparavant à la compagnie aérienne nationale yougoslave JAT, qui a son siège à Belgrade. Le Monténégro a des relations tendues avec la Serbie, avec laquelle il forme la République fédérale de Yougoslavie (RFY). — (AFP, Reuters.)

## L'Afrique du Sud laisse partir

### l'ex-dictateur éthiopien Mengistu

JOHANNESBURG. L'ex-dictateur éthiopien Mengistu, poursuivi dans son pays pour « génocide », a quitté en catimini l'Afrique du Sud pour regagner son pays d'asile politique, le Zimbabwe, devant de peu une demande d'extradition embarrassante pour Pretoria. Mengistu Haïle Mariam, le « Négus rouge », a quitté le 3 décembre la clinique de Johannesburg où il était hospitalisé, peu avant qu'une demande d'extradition éthiopienne soit formellement déposée auprès des autorités, a assuré, mercredi 8 décembre, le ministre sud-africain des affaires étrangères. « Apparemment, il est retourné où il réside, au Zimbabwe », a ajouté un porte-parole.

Mengistu, soixante-deux ans, à l'origine de milliers d'assassinats lors de la période dite de la « terreur rouge » (1977-1978), est passible de la peine de mort en Ethiopie. L'opposition sud-africaine s'est indignée. Le Mouvement démocratique uni a critiqué l'hypocrisie du gouvernement, qui abrite un génocidaire notoire, snobe le dalai-lama en visite et « s'attend à ce qu'on le prenne au sérieux sur les droits de l'homme ». — (AFP)

## DÉPÊCHES

■ **CROATIE : l'état de santé de Franjo Tadjman est tellement critique** que le gouvernement croate a décidé, mercredi 8 décembre, d'annuler le conseil des ministres prévu pour jeudi, a annoncé dans l'après-midi la radio nationale. « L'état général du président est très critique. Les soins les plus intensifs lui sont dispensés », lit-on dans un bulletin médical diffusé par l'agence croate Hina. Atteint d'un cancer à l'intestin, le président croate « est au plus mal », a confirmé à Reuters, sous le sceau de l'anonymat, un haut responsable du parti de M. Tadjman, le HDZ (Union démocratique croate). — (AFP)

■ **LIBYE : le procès des deux Libyens accusés d'avoir commis l'attentat contre un avion de la PanAm** ayant explosé en vol au-dessus de Lockerbie en décembre 1988 a été reporté de trois mois et ne débute que le 3 mai 2000, à la demande de la défense, a annoncé, mercredi 8 décembre, le président écossais du tribunal de Camp Zeist (Pays-Bas). La cour tiendra une nouvelle audience préliminaire, le 2 février, pour décider quels seront les témoins autorisés à ne pas comparaître à visage découvert, pour des raisons de sécurité. Des agents de la CIA et d'anciens agents de la Stasi est-allemande seront ainsi appelés à la barre. — (Reuters.)

■ **SOUDAN-OUGANDA : le Soudan et l'Ouganda se sont promis, mercredi 8 décembre, à Nairobi, de rétablir leurs relations diplomatiques** rompues en 1995 en cessant notamment de soutenir leurs rébellions respectives. Les présidents ougandais, Yoweri Museveni, et soudanais, Omar El Béchir, ont signé un accord dans lequel ils promettent « de renoncer à l'usage de la force pour résoudre leurs différends, de cesser de soutenir les groupes rebelles de chaque pays, de dissoudre et désarmer les groupes terroristes et de respecter l'intégrité territoriale de chacun ». L'accord signé à Nairobi prévoit la mise en place d'un comité ministériel et de commissions techniques conjointes chargés d'établir un agenda des mesures à prendre. — (AFP)

■ **IRAN-PAKISTAN : le nouvel homme fort du Pakistan, le général Pervez Musharraf, a déclaré, mercredi 8 décembre, à son arrivée à Téhéran pour une visite officielle, vouloir « renforcer les relations »** entre les deux pays, mises à mal par le coup d'Etat du 12 octobre à Islamabad. « Le but de mon voyage est d'éclaircir les questions qui nous préoccupent mutuellement », a-t-il ajouté. — (AFP)

■ **CHINE-IRAN : le projet de coopération nucléaire irano-chinoise concernant la « seconde phase »** de la construction de la centrale de Buehr a été annulé « pour des raisons techniques », « mais aussi politiques », a annoncé, jeudi 9 décembre, la presse iranienne. Cette coopération, vivement dénoncée par les Etats-Unis et Israël, consistait en la livraison de deux réacteurs de 300 mégawatts. En revanche, la coopération dans le domaine du nucléaire avec la Russie, qui est quantitativement beaucoup plus importante, est « maintenue », précise la presse. — (AFP)

## Micro caché : Gerry Adams proteste

### auprès de Londres et de Dublin

BELFAST. Le président du Sinn Fein, Gerry Adams, a officiellement protesté, mercredi 8 décembre, auprès des gouvernements de Londres et Dublin, après la découverte « d'un dispositif hautement sophistiqué d'écoute et de localisation » dans une voiture qu'il utilisait pendant les négociations de paix. Le numéro deux du Sinn Fein (l'aile politique de l'IRA), Martin McGuinness, a estimé devant la presse que l'incident constituait « un très sérieux coup au processus » de paix et qu'il « ne pouvait y avoir absolument aucun doute que cet [engin] a été placé par des membres des services secrets britanniques opposés au processus de paix ». « Je ne commente jamais les questions concernant les services secrets, je ne le ferai pas aujourd'hui », a réagi le premier ministre britannique, Tony Blair. L'incident survient une semaine après la constitution d'un exécutif pour l'Ulster réunissant pour la première fois catholiques et protestants. — (AFP)

www.rueducommerce.fr

LES MEILLEURES AFFAIRES HABITENT ICI

Pour tout renseignement, appelez nous au 0 525 019 029 (0,99 € TTC/miute)

HEWLETT PACKARD  
D5301 970 Cxi  
RECTO-VERSO

Prix public : 3 365 Ffr

## FRANCE

LE MONDE / VENDREDI 10 DÉCEMBRE 1999

**MANDATS** Après la décision du Conseil d'Etat validant les résultats des élections européennes de juin, plusieurs responsables politiques, de la majorité comme de l'opposition,

sont placés en infraction avec la loi limitant le cumul des mandats. Ils doivent donc choisir, d'ici au 18 décembre, lequel de leurs mandats ils vont abandonner. En dépit de leurs

promesses de campagne, plusieurs d'entre eux envisagent de quitter le Parlement de Strasbourg, comme l'a fait, dès septembre, Nicolas Sarkozy. ● À DROITE, François Bayrou, pré-

sident de l'UDF, Charles Pasqua, président du RPF, et Philippe de Villiers, vice-président du RPF, sont dans cette situation. ● À GAUCHE, François Hollande, premier secrétaire du PS, doit

faire connaître sa décision le 14 décembre. ● LE PARLEMENT doit examiner, jeudi 9 décembre, les deux projets de loi visant à renforcer la limitation du cumul des mandats.

## Les têtes de liste aux européennes sont tentées de désertir Strasbourg

En infraction avec la loi sur le cumul des mandats, François Bayrou, Charles Pasqua, Philippe de Villiers et François Hollande ont encore une semaine pour décider s'ils conservent leur siège au Parlement européen. Le gouvernement veut établir de nouvelles limitations des fonctions électives

**C'ÉTAIT PROMIS**, juré : ils ne sollicitaient pas les suffrages des électeurs, aux élections européennes du 13 juin, pour faire un simple tour de piste au Parlement de Strasbourg. Leur foi en la construction européenne ou, au contraire, leur critique radicale, leur interdirait, à coup sûr, d'abandonner leur mandat sitôt élus. En tout état de cause, l'opinion ne le comprendrait pas. Tête de liste RPR-DL, l'ancien secrétaire général du mouvement gaulliste Nicolas Sarkozy l'avait parfaitement compris : « En 1999, déclarait-il sur France-Inter, le 28 avril, on ne peut pas se présenter à une élection pour ne pas exercer son mandat. La logique, c'est que j'aie siégé à Strasbourg. » Le 14 septembre, le député des Hauts-de-Seine et maire de Neuilly-sur-Seine annonçait simultanément sa décision de se retirer de la compétition pour la présidence du RPR... et sa démission

du Parlement européen – passée, du coup, presque inaperçue.

Le niveau local est plus précieux que le niveau européen : tel est le verdict que pourraient prononcer, après M. Sarkozy, d'autres responsables politiques nationaux qui avaient tenu le même langage pendant la campagne et qui sont aujourd'hui placés, comme l'était l'ancien secrétaire général du RPR, en contradiction avec la loi sur le cumul des mandats par leur élection au Parlement européen. Le Conseil d'Etat ayant validé les résultats de l'élection de juin (*Le Monde* du 4 décembre), ils ont au plus tard jusqu'au 18 décembre pour choisir lequel de leur mandat ils abandonneront. Depuis 1985, en effet, il est interdit de détenir simultanément plus de deux mandats parmi les suivants : parlementaire national, parlementaire européen, conseiller régional, conseiller général, conseiller de

Paris, maire d'une ville de plus de 20 000 habitants et adjoint au maire d'une ville de plus de 100 000 habitants.

François Bayrou pourrait suivre l'« exemple » de M. Sarkozy. Durant la campagne, le président de l'UDF avait affirmé à plusieurs reprises qu'il siégerait à Strasbourg. « Quand on se présente à une élection, c'est évidemment pour aller siéger ensuite », déclarait-il ainsi à *Paris-Match* (daté 17 juin). M. Bayrou, qui est aussi député et président du conseil général des Pyrénées-Atlantiques, précisait qu'il avait l'intention de se démettre de son mandat de parlementaire national.

Pourtant, depuis quelques semaines, M. Bayrou prépare le terrain à sa probable démission du Parlement européen, au motif que la nouvelle législation sur le cumul sera sans doute plus sévère pour les députés européens que pour

les députés nationaux (*lire ci-dessous*). M. Bayrou laisse ainsi entendre que, s'il démissionnait de son mandat de député, il ne pourrait être à la fois député européen et président de conseil général, dès lors que la nouvelle loi sera promulguée. Or il ne veut pas abandonner la présidence du conseil général des Pyrénées-Atlantiques. Ce faisant, M. Bayrou tord un peu la réalité. En effet, en toute hypothèse, la nouvelle loi permettra aux « cumulards » d'aller jusqu'au terme des mandats qu'ils détiennent déjà. M. Bayrou pourrait donc être parallèlement député européen et président du conseil général. Il est vrai que le canton de Pau-sud, dont il est l'élu, est renouvelable dès 2001...

Elu sur la liste de M. Bayrou, Thierry Cornillet présente un autre cas de figure. Egalement vice-président du conseil régional de Rhône-Alpes et maire de Montéil-

mar, il a recours au subterfuge mis au point par la plupart des ministres à qui Lionel Jospin a demandé d'abandonner leur mandat de maire : M. Cornillet a annoncé, mercredi 8 décembre, qu'il renonçait à son mandat de maire et qu'il serait dorénavant... premier adjoint.

### ENGAGEMENTS RÉVISABLES

A l'opposé de M. Bayrou sur l'échelle européenne, mais également convaincu de l'importance de l'Union, Charles Pasqua, qui est aussi sénateur et président du conseil général des Hauts-de-Seine, n'a pas pris sa décision. Pendant la campagne, il avait pris l'engagement de siéger à Strasbourg, « car c'est là que se jouera la bataille pour l'intérêt national ». « Si je dois abandonner un de mes mandats, je renoncerai sans doute au Sénat », affirmait M. Pasqua à *L'Événement* (daté 27 mai-2 juin). Depuis le 13 juin, les choses ne sont plus aussi claires.

Ses amis font valoir l'intérêt qu'aurait le président du Rassemblement pour la France à tenir parole, surtout si les autres responsables politiques quittent le Parlement européen. Ils estiment aussi que la succession de leur « patron » à la présidence du groupe de l'Union pour l'Europe des nations n'est pas facile à assu-

rer, et que M. Pasqua a épuisé les charmes du Sénat où il n'est pas encore certain de pouvoir constituer un groupe du RPF. Dernier argument, enfin, de ces conseillers, si M. Pasqua siégeait encore à Strasbourg au second semestre de 2000, au moment où la France assumerait la présidence de l'Union européenne, son autorité serait renforcée. Le vice-président du RPF, Philippe de Villiers, député et président du conseil général de Vendée, doit aussi choisir. Lui s'était gardé, pendant la campagne, de prendre des engagements trop précis.

François Hollande, enfin, devrait annoncer sa décision le 14 décembre, au bureau national du Parti socialiste. Le premier secrétaire du PS, qui avait laissé entendre, dès l'annonce de sa candidature, qu'il pourrait abandonner son mandat de conseiller régional du Limousin, va finalement renoncer à son mandat européen. Le choix de la Corrèze, dont il restera donc député et conseiller régional, obéit, pour M. Hollande, à des raisons pratiques. Chaque fin de semaine, il est sur ses terres corréziennes afin de concilier l'exercice de ses mandats avec sa fonction de premier secrétaire du PS.

Jean-Baptiste de Montvalon  
et Michel Noblecourt

## Les « cumulards » en sursis en attendant la nouvelle loi

**LES RÈGLES** sur le cumul des mandats sont, depuis deux ans, l'objet d'un bras de fer entre la majorité et l'opposition : le gouvernement veut interdire, notamment, aux parlementaires nationaux et aux européens d'être aussi maires, présidents de conseil régional ou présidents de conseil départemental, et aux députés européens d'être aussi députés ou sénateurs. Le Sénat, où la droite est majoritaire, s'oppose à ce durcissement souhaité par l'Assemblée : il accepte la limitation stricte à deux mandats, mais veut autoriser le cumul d'un mandat de parlementaire et d'un mandat exécutif local (maire, président de conseil général ou régional). Les sénateurs ont donc, à deux reprises, désossé les deux projets de loi – organique et ordinaire – votés par les députés. La commission mixte paritaire Assemblée-Sénat, convoquée jeudi 9 décembre, se dirige donc tout droit vers un constat de désaccord.

Constitutionnellement, le gouvernement a les moyens – et c'est son intention – de passer outre le blocage sénatorial en ce qui concerne les règles sur les parlementaires européens, dont le statut relève de la loi ordinaire, pour laquelle l'Assemblée nationale peut avoir le dernier mot. En revanche, il ne peut surmonter l'obstacle du Sénat en ce qui concerne les parlementaires nationaux : leur statut relève d'une loi organique, sur laquelle le Sénat possède un droit de veto dès lors qu'elle s'applique à eux. Il devra donc se contenter, bon gré mal gré, du texte du Sénat.

### APPLICATION ULTÉRIEURE

Les députés européens risquent donc fort, à l'avenir, de se voir interdire de détenir parallèlement un mandat de parlementaire national, de maire, la présidence d'un conseil général ou d'un conseil régional, ou plus d'un mandat local. Cela ne signifie pas que les députés européens qui sont dans cette situation depuis les européennes du 13 juin devront, au lendemain de la promulgation de la loi, renoncer soit au Parlement européen, soit à l'Assemblée nationale ou au Sénat, soit à la présidence de leur exécutif local. En effet, comme ce fut le cas en 1985, lors de la première loi sur la limitation du cumul des man-

ats, son application ne sera pas immédiate, mais se fera à l'occasion des prochaines élections portant sur les mandats détenus par les « cumulards ».

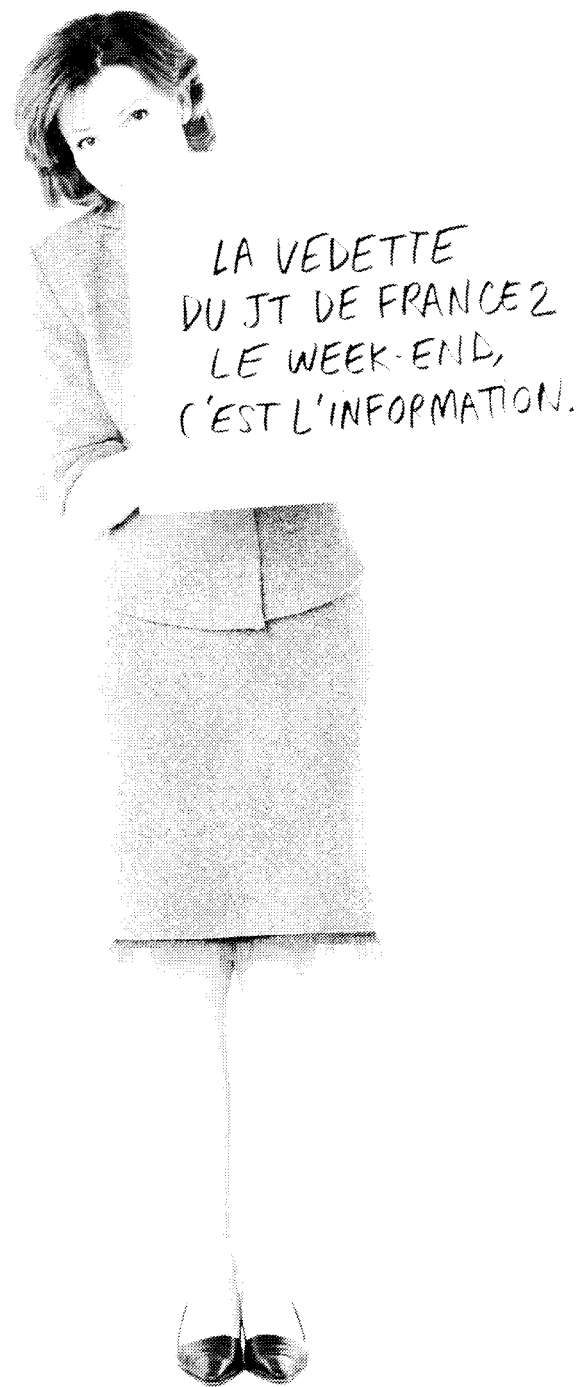
C'est ainsi qu'Alain Madelin, qui est député européen – il était en deuxième place sur la liste conduite par Nicolas Sarkozy –, pourra, en théorie, continuer à être maire de Redon jusqu'aux municipales de 2001 et député d'Ille-et-Vilaine jusqu'aux législatives de 2002. Il pourra alors, d'ailleurs, être réélu à l'Assemblée nationale et quitter le Parlement européen. L'entourage du président de Démocratie libérale précise que M. Madelin abandonnera Strasbourg dès qu'il sera contraint de choisir entre les différents mandats qu'il détient.

Député du Val-d'Oise et maire de Montigny-lès-Cormeilles, commune de moins de 20 000 habitants, Robert Hue est dans la même situation que M. Madelin depuis le 13 juin. Au cours de la campagne européenne, il avait indiqué à plusieurs reprises qu'il irait « siéger à Strasbourg », car « la loi actuelle [le lui] permet ». Dans le même temps, le secrétaire national du PCF ajoutait qu'il était favorable à « une réduction du cumul des mandats » et que, « quand une loi sera votée en ce sens, ou peut-être avant, [il] prendra[ît] les décisions qui [lui] paraîtront les meilleures ».

De fait, M. Hue ne s'est jusqu'à maintenant rendu que deux fois à Strasbourg. Pour démissionner, M. Hue attend que d'autres têtes de liste, et en particulier M. Hollande, le fassent. Le secrétaire national du PCF attend aussi sa réélection à la tête du parti, à l'occasion du 30<sup>e</sup> congrès du PCF, qui se tiendra à Martigues en mars 2000. Sa démission du Parlement européen entraînerait son remplacement par l'économiste Philippe Herzog, ancien chef de file des novateurs, qui a démissionné du PCF et qui demeure la bête noire des orthodoxes. Quatorze autres élus européens, sans être députés nationaux, seront aussi en situation de cumul aux yeux de la nouvelle loi, soit parce qu'ils sont maires, soit parce qu'ils détiennent deux mandats locaux.

Alain Beuve-Méry  
et Cécile Chambraud

Photo Louis Auvard - Arrêt sur Image



ÉCOUTER LE MONDE, ALLER VOIR PLUS LOIN, TOUCHER LA RÉALITÉ DU DOIGT, SENTIR CE QUI BOUGE, GOÛTER AUX DIFFÉRENCES. REPORTAGES, DIRECTS, INVITÉS.





# Les députés votent sans débat une rallonge de 79,3 millions de francs pour le Parlement

L'Etat abandonne une créance de 45 millions de francs sur l'AFP

Lors de l'examen du « collectif » budgétaire de fin d'année, dans la nuit de mercredi 8 au jeudi 9 décembre, les députés ont adopté une rallonge de

crédits de 62,5 millions de francs pour l'Assemblée et de 16,8 millions pour le Sénat. Soixante-dix millions de francs d'excédents de redevance seront

redistribués au secteur public. Le gouvernement va accorder une rente viagère (9 000 francs par an) à certains harkis de plus de soixante ans.

**LES PROJETS** de loi de finances rectificative réservent toujours quelques bonnes surprises à certaines catégories sociales ou à des institutions. Le collectif budgétaire 1999, qui a été examiné mercredi 8 et jeudi 9 décembre à l'Assemblée nationale, n'échappe pas à la règle. Et ce sont les sociétés de l'audiovisuel public (Radio France, RFI, RFO, La Cinquième, La Sept-Arte, l'INA), l'Agence France-Presse (AFP), les rapatriés, les harkis et le Parlement lui-même, qui ont eu droit, cette année, à quelques largesses de la part du gouvernement, accusé par l'opposition de sous-estimer les rentrées de recettes fiscales et de se constituer une « cagnotte » (*Le Monde* du 9 décembre).

La bonne surprise, pour le Parlement, est venue vers minuit. Le ministre de l'économie, Christian Sautter, a présenté au dernier moment, et fait adopter, un amendement – qui n'avait pas été examiné en commission des finances – prévoyant d'ajouter 79,3 millions de francs aux crédits déjà accordés au Parlement cette année : 62,5 mil-

lions en faveur de l'Assemblée et 16,8 millions au profit du Sénat. Pour seule justification, le gouvernement a invoqué « divers frais de personnel (indemnisation de travaux de nuits...) et divers frais de fonctionnement (timbres, expositions...) ». Le collectif budgétaire prévoyait déjà 48 millions de francs de crédits supplémentaires pour la chaîne parlementaire.

## « LOI DE L'OMERTA »

M. Sautter s'est refusé à donner de plus amples explications aux députés de l'opposition qui s'interrogeaient sur le bien-fondé d'une telle rallonge. Une « triste coutume », selon l'expression de Charles de Courson (UDF, Marne), veut que le gouvernement accepte chaque année les demandes présentées par les questeurs (de gauche et de droite) du Palais-Bourbon et du Palais du Luxembourg. « Je ne vois pas au nom de quoi la loi de l'omerta devrait s'appliquer aux assemblées parlementaires », s'est-il indigné. Il a protesté contre le manque de transparence des budgets des assemblées, alors

que « le Parlement devrait être exemplaire ». M. de Courson a rappelé que l'Assemblée nationale avait dégagé, en 1998, un excédent de 170 millions de francs et « avait environ 500 millions de francs placés, et le Sénat plusieurs milliards ».

Un autre amendement glissé subrepticement par M. Sautter en cours de séance prévoit que l'Etat efface une dette de 45 millions de francs de l'AFP au Fonds de développement économique et social, qui lui avait accordé un prêt participatif de 90 millions en 1991. Cela permettra à l'AFP, selon M. Sautter, d'élaborer un projet d'entreprise et un budget à l'équilibre en 2000. Au moment où les salariés de l'agence sont engagés dans un bras de fer avec leur PDG, Eric Giuly, sur le plan stratégique de développement de l'agence, « c'est un signal de confiance adressé aussi bien à la direction de l'AFP qu'au personnel », a-t-il ajouté. Le gouvernement a également accepté un amendement socialiste prévoyant la redistribution d'une partie des excédents de la redevance télé. Soixante-dix millions seront ainsi

répartis entre Radio France (40 millions), RFO (10), La Cinquième (7,5), la Sept-Arte (6), l'INA (5) et RFI (1,5).

Les députés ont voté un amendement gouvernemental qui permet d'adapter les plans d'épargne en actions (PEA) à la vague de fusions entre entreprises européennes : un actionnaire d'une société française qui se voit proposer en échange les titres d'une firme européenne pourra désormais les conserver au sein de son PEA. Enfin, le gouvernement a introduit un amendement qui prévoit la création d'une rente viagère pour les harkis de plus de soixante ans dont les revenus sont inférieurs au minimum vieillesse. Son montant, fixé par décret, devrait être de 9 000 francs par an. Plusieurs députés PS ont, par ailleurs, présenté un amendement accordant une suspension des poursuites du fisc pour les rapatriés réinstallés dans une profession non salariée qui bénéficient d'une procédure de désendettement.

*Jean-Michel Bezat et Virginie Malingre*

## Les porteurs d'emprunts russes, entre colère et soulagement

L'ENVELOPPE était là, jaunie, usée, ornée de belles anglaises tracées à la plume : « Russe, Ottoman, Bons Exposition 1900 ». Depuis quatre-vingts ans ans, elle avait

### REPORTAGE

« Ça fera quand même près de 7 000 francs tombés du ciel ! »

fait rêver quatre générations. Ils l'exhumaient du tiroir avec un sourire, déplaient les coupures vertes, mauves ou roses imprimées de mots incompréhensibles. Lorsque, en 1990, on apprit que les Anglais, les Suisses avaient réussi à se faire rembourser leurs emprunts par la Russie de Gorbatchev, ils commencèrent à la regarder d'un drôle d'œil, cette enveloppe.

En 1996, quand la France à son tour signa un accord avec Moscou, ils eurent du mal à y croire. Les emprunts russes, c'était le mirage de l'épargnant français. Il faut l'été 1998 et le recensement officiel des titres pour qu'enfin ils acceptent l'imaginable : les héritiers des épargnants spoliés, allaient enfin être indemnisés ! L'enveloppe valait quelque chose.

En cette fin de siècle, c'est l'aubaine. Le Parlement examine le projet d'indemnisation, inscrit dans la loi de finances rectificative de 1999. Cette fois, c'est du concret. Chez les ayants droit, l'espoir a cédé la place au calcul : on prévoit un forfait d'environ 800 francs par porteur, plus grosso modo 220 francs par titre, jusqu'à

300 titres maximum, ça fait... « Tu en as combien ? – 12, ça devrait se monter à un peu plus de 3 000 francs. Et toi ? – Moi, 28, je suis un épargnant moyen, ça fera quand même près de 7 000 francs tombés du ciel ! » Soupir. C'est moins que les Anglais (500 francs par titre environ), beaucoup moins que ce qu'ils avaient un moment rêvé, en découvrant la valeur actualisée de chaque bon – près de 10 000 francs. Mais c'est mieux que rien.

### « C'EST UNE HONTE ! »

Vaguement déçu, le petit porteur est quand même satisfait de toucher quelque chose. Du côté des associations de porteurs, l'écho est différent. « C'est une honte ! », s'indigne M. Lattès, du Groupement des porteurs de titres russes (GPTR), « On a l'impression d'être à nouveau spoliés », renchérit Pierre de Pontbriand, président de l'Association fran-

çaise des porteurs d'emprunts russes (Aferp). « Ce dossier sent éminemment mauvais », ajoute François Bayle, du Groupement national de défense des porteurs de titres russes (GNDPTR).

Les trois associations rivales, issues du groupement créé en 1955, condamnent toutes le projet du gouvernement, mais pour des raisons différentes. Pour les deux premières (GPTR et Aferp), qui représentent surtout les gros ou très gros porteurs, le plafonnement de l'indemnisation à 300 titres est un scandale. « C'est contraire au droit des valeurs mobilières, au droit de propriété, au droit constitutionnel ! », s'insurge M. de Pontbriand.

La troisième association (GNDPTR) représente les petits porteurs. Pour elle, seuls les héritiers spoliés ont droit à l'indemnisation, les autres, qui ont acquis massivement leurs titres à la Bourse, aux puces ou ailleurs ne

### Une mauvaise affaire pour Gilberte Beaux

Gilberte Beaux ne décolère pas. Depuis près de trente ans, elle s'occupe d'une société, la FIPP, dont le principal actif est une créance sur la Russie. A la veille de la seconde guerre mondiale, cette compagnie pétrolière avait investi en Europe de l'Est. Au lendemain du conflit, la plupart des Etats indemnisèrent la FIPP, sauf l'URSS, qui avait confisqué les actifs de la compagnie en Pologne. L'ancienne conseillère de Raymond Barre assure que Jean Arthuis, quand il était ministre de l'économie, lui avait promis que le sort de la FIPP serait pris en compte par la Russie. Sa société Efficacité Finance Conseil est actionnaire à hauteur de 9,53 % de la FIPP, aux côtés d'Alcatel. La capitalisation boursière de la FIPP dépasse 32,5 millions de francs. Finalement, la FIPP devra partager quelque 18 millions de francs avec les spoliés de la seconde guerre. Cette somme ne satisfait pas M<sup>me</sup> Beaux. M. Arthuis lui aurait assuré que les spoliés se partageraient 20 % des 2,5 milliards de francs versés par la Russie, soit 500 millions de francs.

## M<sup>me</sup> Alliot-Marie contredite par M. Chirac au sujet du projet de loi sur la parité

La présidente du RPR maintient sa position

**PAS D'ACCROC** de cohabitation sur la parité. Jacques Chirac fut « un nombre significatif de femmes en position éligible » lors des prochains scrutins et « d'abord, à l'occasion des élections municipales », a rapporté l'Elysée, mercredi 8 décembre, après la réunion du conseil des ministres, qui a approuvé le projet de loi sur la parité. Une façon, pour le président de la République, de se montrer favorable au texte du ministre de l'intérieur Jean-Pierre Chevènement, tout en avertissant que le dispositif symbolique – contraindre les partis à inscrire 50 % de femmes sur les listes sans préciser l'ordre de présentation des candidats – mérite peut-être d'être précisé. Le gouvernement a d'ailleurs fait savoir, aussitôt, qu'il est « ouvert » à des amendements au sujet de « la mise en &oeeliguvre concrète de la parité ».

### « ELLE, ELLE PEUT ÊTRE CONTRE »

Au même moment, Michèle Alliot-Marie, nouvelle présidente du RPR, a réaffirmé son hostilité au texte devant les députés du groupe. Son président, Jean-Louis Debré, a diplomatiquement ajouté que, « de toute façon, ceux qui ont voté pour la révision constitutionnelle du 28 juin voteront probablement pour le texte de mise en œuvre ». Ce jour-là, à Versailles, sur les 138 députés RPR, 109 avaient voté pour, 19 n'avaient pas pris part au vote – dont M<sup>me</sup> Alliot-Marie –, 7 s'étaient abstenus et 3 avaient voté « contre » (*Le Monde* du 30 juin).

Selon cette logique, Thierry Mariani (Vaucluse) votera « pour », même s'il juge le texte « inutile et dangereux dans la mesure où il dis-

socie le citoyen ». « L'énorme majo-

rité du groupe est prête à voter le texte », estime le porte-parole, Patrick Devedjian (RPR), lui-même favorable à titre « provisoire ». Comme Alain Juppé, mercredi (*Le Monde* du 8 décembre), Edouard Balladur a indiqué, sur RTL, qu'il est « pour » la parité. « Puisque la société française a beaucoup de mal à s'adapter à la féminisation, il faut la forcer un peu », a-t-il déclaré, avant d'ajouter, à l'attention de « MAM » : « Elle, elle peut être contre. »

De même, Marie-Thérèse Boisseau (UDF, Ile-et-Vilaine) estime que « des listes 50-50, c'est une bonne chose ». « Ce sera difficile, juge-t-elle, mais, parfois, il faut prendre des mesures un peu fortes. » En revanche, Claude Goasguen – favorable à un texte qui « rajoint la démocratie » – s'attend à des « discussions difficiles » au sein de Démocratie libérale, puisque seuls 25 députés DL sur 44 avaient voté pour, le 28 juin.

La gauche prépare déjà les amendements en vue de la discussion du texte – déclarée d'urgence – au Parlement, en janvier. Au nom des Verts, Marie-Hélène Aubert (Eure-et-Loir) juge que la sanction financière prévue pour les partis qui ne respecteraient pas la parité aux élections législatives n'est « pas la bonne méthode ». « Une modification du mode de scrutin [l'instauration d'une dose de proportionnelle] aurait permis de résoudre le problème », a-t-elle souligné, tandis que Michèle Sabban (PS), chargée des femmes au secrétariat national, annonçait que le PS respectera « l'alternance [homme-femme] dans la pratique » lors des élections de 2001.

*Clarisse Fabre*

## Strasbourg : le replâtrage fragile des socialistes

### STRASBOURG

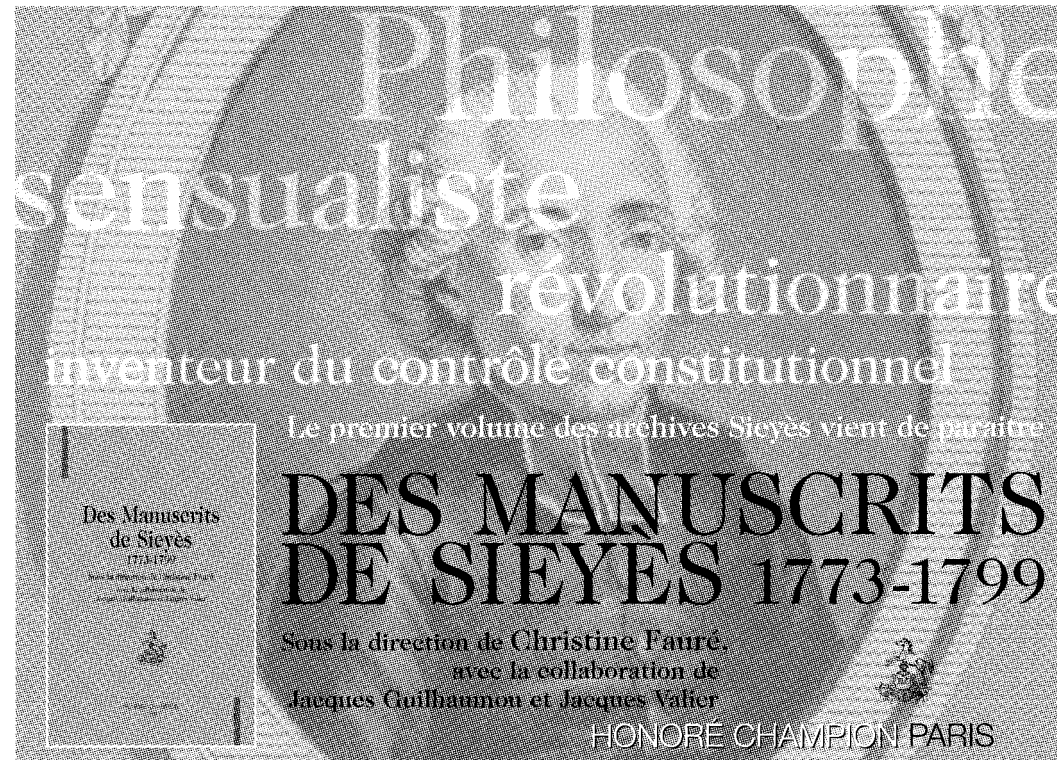
*de notre correspondant régional*  
Catherine Trautmann, ministre de la culture et de la communication, paie cher le respect scrupuleux de la règle du non-cumul des fonctions fixée à ses ministres par Lionel Jospin. Face aux ambitions de Roland Ries, qui lui a succédé à l'hôtel de ville en 1997, l'ancien maire de Strasbourg a dû composer et, pour tout dire, céder. L'accord intervenu, lundi 6 décembre, est pour le moins biscornu : selon les explications fournies par les deux protagonistes, M<sup>me</sup> Trautmann présentera sa candidature dès janvier 2000 pour la présidence de la communauté urbaine de Strasbourg (CUS), détenue par M. Ries. En outre, elle conduira la liste du PS aux élections municipales de 2001. En échange – et en cas de victoire –, le premier magistrat de la ville conservera son fauteuil et M<sup>me</sup> Trautmann continuera de diriger la CUS.

Cet arrangement soulève plusieurs questions. Comment comprendre que M<sup>me</sup> Trautmann ait renoncé à être, à la fois, maire et ministre et qu'elle envisage de cumuler son portefeuille ministériel et la présidence de la communauté urbaine ? Alors même que la CUS s'est appropriée la plupart des compétences des communes membres et que l'administration est placée sous son autorité ? La ministre de la culture et de la communication s'en tient, sur ce point, à une réponse catégorique : c'est, assure-t-elle, « une solution qui convient au premier ministre et il l'approuve ».

En outre, quelle peut être la réaction des électeurs strasbourgeois qu'on appelle à voter pour une liste conduite par une personnalité qui annonce, par avance, qu'elle ne sera pas leur maire ? Les arguments avancés par M<sup>me</sup> Trautmann et M. Ries sont tout aussi approximatifs. La première souligne le poids de plus en plus grand que va prendre l'intercommunalité et le second mise sur la clarté et la transparence pour préparer les Strasbourgeois au « binôme ».

*Véronique Maurus*

*Marcel Scotto*





# La Seita jugée responsable, avant 1976, d'un défaut d'information envers un fumeur décédé

Une expertise a été ordonnée afin d'apprécier le préjudice

Première judiciaire en France : le tribunal de grande instance de Montargis (Loiret) a jugé, mercredi 8 décembre, que la Seita avait commis

une faute à l'encontre d'un fumeur décédé d'un triple cancer. Selon le tribunal, la Seita a manqué, avant 1976, date de l'adoption de la loi Veil

imposant la mention « abus dangereux » sur les paquets de cigarettes, à une « élémentaire obligation de prudence et de diligence ».

LE TRIBUNAL de grande instance de Montargis (Loiret) a jugé, mercredi 8 décembre, que la Société nationale d'exploitation industrielle des tabacs et allumettes (Seita) avait « commis une faute » à l'encontre d'un fumeur invétéré de cigarettes Gauloise, Richard Gourlain, décédé en janvier à l'âge de quarante-neuf ans d'un triple cancer des poumons et de la langue, pour avoir omis de l'informer, avant 1976, des dangers du tabac.

Pour cette première judiciaire en France, le tribunal a estimé qu'un fumeur, avant cette date, à partir de laquelle fut imposée la mention « abus dangereux » sur les paquets de cigarettes (loi Veil), à défaut d'avoir subi « un préjudice certain » puisqu'il n'est pas dit que, informé, il aurait changé d'avis, avait du moins « perdu la chance de prendre une décision de nature à éviter le risque ».

Dans le cas de M. Gourlain : la décision de ne pas commencer à fumer. « En ne faisant pas connaître au grand public, mais au contraire en minimisant les caractères cancérigènes et addictifs des produits qu'elle mettait en circulation, indique le jugement, la Seita a manqué à une élémentaire obligation de prudence et de diligence, transgressant ainsi les normes de "civilité" communément admises ; elle a commis une faute. » La Seita, par l'intermédiaire de son avocat, M<sup>e</sup> Pierre-Louis Dautzier, a annon-

rendre responsable le fabricant des dommages survenus lors de l'utilisation du produit ». Il a ajouté qu'« il n'était pas démontré que la Seita avait fabriqué ses cigarettes de ma-

« Dès 1954, écrivent les juges, la Seita connaissait de manière certaine la relation qui existe entre cancer du poumon et usage du tabac »

nière anormale, compte tenu des connaissances actuelles ». Il a donc estimé que la responsabilité du fabricant ne pouvait être retenue au titre de l'article 1384 du code civil.

En revanche, dressant une minutieuse chronologie des évolutions jurisprudentielles après-guerre, les juges ont observé qu'en 1963, au moment où M. Gourlain commençait à fumer, « et en tout cas bien avant 1976 », les fabricants de produits dangereux se voyaient déjà imposer « une obligation de renseignement qui était sanctionnée, aussi bien sur le terrain de la responsabilité contractuelle que délictuelle ».

Or pour les juges, cette obligation d'information, en matière de cigarettes, « pesait principalement sur la Seita en sa qualité de professionnel ». Ils ont écarté l'argumentation du fabricant qui estimait qu'il ne lui revenait pas à cette date, alors que son statut d'établissement public industriel et commercial (Epic) le plaçait sous tutelle de l'Etat, « de prendre une quelconque décision sur la promulgation d'un message sanitaire ou d'une communication contraire aux intérêts de l'Etat » qui pouvait conduire à la réduction des ventes des produits du tabac.

Pleinement responsable, à leurs yeux, avant 1976, de la non-diffusion de messages sanitaires, la Seita l'est d'autant plus, selon les juges, qu'elle disposait alors d'informations non équivoques sur la dangerosité du tabac. « Dès 1954, écrivent-ils, la Seita connaissait de manière certaine la relation qui existe entre cancer du poumon et usage du tabac. » Et de citer les conclusions d'une étude commandée à cette date par le fabricant lui-même ; puis la succession de travaux de chercheurs anglais et américains, menés tout au long des années 50 et 60, qui furent portés à sa connaissance.

Ainsi, les juges ont-ils stigmatisé « les campagnes soutenues de publicité incitant à la consommation » qui se développaient alors qu'étaient connus ces dangers, et « les déclarations rassurantes » de ses dirigeants et chercheurs qui relevaient parfois, selon eux, d'un « rôle de désinformation ».

Se plaçant au début des années 60, à l'époque où M. Gourlain s'est mis à fumer, c'est-à-dire au moment où « l'avertissement sanitaire pouvait être efficace alors que l'effet de dépendance n'était pas encore acquis », le tribunal a estimé que « les informations médiatiques [d'alors] manquaient d'objectivité, étaient contradictoires et ne revêtaient pas le caractère de crédibilité que pouvaient avoir les informations diffusées par le fabricant lui-même ». Il a noté qu'à cette date, « le fait de fumer était connoté de manière très positive, surtout pour un homme » et conclu que « dans ces circonstances, il ne pouvait être soutenu que [M. Gourlain, mineur] avait un discernement suffisant pour que l'on puisse faire peser sur lui une obligation de s'informer susceptible de décharger la Seita de sa propre obligation ».

En revanche, le tribunal a admis que, lorsqu'il a avancé en âge, au-delà de vingt ans, M. Gourlain « ne pouvait ignorer les multiples informations qui lui étaient données par une presse à grand tirage sur les dangers de la cigarette » et qu'« il a

commis ainsi une faute d'imprudence, de négligence, qui a participé à l'aggravation de son préjudice ». Entre 1969 et 1976, sa part de responsabilité dans cette aggravation a donc été évaluée à 40 %, celle de la Seita à 60 %.

Sur la question du préjudice, pour lequel la famille Gourlain réclame près de 3 millions de francs, le tribunal s'est montré plus circonspect. Faute d'éléments pour apprécier ce préjudice « résultant de la perte d'une chance, qui dépend non seulement de l'importance du dommage final (...), mais encore des différents facteurs ayant participé à sa manifestation », le tribunal a ordonné une expertise qu'il a confiée à une cancérologue de l'Institut Gustave-Roussy de Villejuif.

Celle-ci aura notamment pour mission de « donner tous éléments d'ordre médical de nature à permettre au tribunal d'apprécier (...) les risques de cancer en relation avec le tabac qu'il a subis pendant les trois périodes » définies par le tribunal, de 1963 à 1969, de 1969 à 1976 et après 1976. Elle devra

« donner toutes indications sur les causes pouvant expliquer l'apparition des cancers » (pathologiques, génétiques), sur les facteurs éventuellement aggravants (alcool, conditions de travail). Et dire « si la persistance de sa consommation tabagique au fil du temps a aggravé la probabilité d'apparition ou de développement » de ces cancers.

Mercredi, M<sup>e</sup> Francis Caballero estimait que cette décision « n'était pas une victoire complète ». Il se réservait lui-aussi la possibilité de faire appel de ce jugement qui, par ailleurs, a débouté la Caisse primaire d'assurance-maladie du Loiret de ses demandes de remboursement prioritaire des prestations engagées pour M. Gourlain, soit près d'un million de francs, au motif, selon la jurisprudence, qu'il ne s'agissait pas d'un accident.

A l'annonce du jugement, l'action du fabricant de tabac a chuté en Bourse de 6,35 %, avant de se redresser légèrement en fin de séance, en affichant cependant une perte de 3,85 %, à 50 euros.

Jean-Michel Dumay

# La religion ne peut justifier d'absence systématique à l'école

M<sup>me</sup> Royal précise les règles de l'assiduité

APRÈS « l'autorisation donnée par erreur à un lycéen de s'absenter tous les samedis matin » pour des raisons religieuses, Ségolène Royal, ministre déléguée à l'enseignement scolaire, rappelle dans un communiqué publié mercredi 8 décembre les règles de l'assiduité scolaire, précisées par un arrêt du Conseil d'Etat du 14 avril 1995 (*Le Monde* daté 16-17 avril 1995). Elève dans un établissement de Versailles, le jeune homme avait écrit à l'inspection académique des Yvelines pour demander une dispense, qu'il avait obtenue, afin de respecter le repos du samedi prescrit par les Adventistes du septième jour. Ce jour-là, l'emploi du temps du lycéen prévoyait deux heures de philosophie et deux heures d'histoire et géographie.

« SITUATION INGÉRABLE »

La ministre rappelle que ces autorisations ne peuvent être accordées qu'à titre individuel et non pour un groupe religieux qui en ferait la demande. Elles ne peuvent être que ponctuelles et non « revêtir un caractère permanent au cours de

l'année scolaire », pas plus qu'elles ne doivent être répétitives, reprécise M<sup>me</sup> Royal. « L'école respecte les croyances, ce qui signifie que des autorisations d'absence peuvent être accordées à l'occasion de certaines cérémonies religieuses », indique le communiqué. « L'obligation scolaire et son corollaire, l'assiduité des élèves, expliquent que ces autorisations ne peuvent être qu'exceptionnelles et qu'en aucun cas elles ne doivent perturber le service public d'éducation », conclut-il.

Le Syndicat national des enseignants de second degré (SNES-FSU) avait dénoncé cet « événement sans précédent pouvant entraîner une situation ingérable » et ajouté : « L'école n'est pas un supermarché en libre service. A quand le refus des uns de travailler le samedi, le vendredi, voire le lundi sous prétexte de religion ? » Le syndicat s'est ensuite félicité de la décision de la ministre, dès que celle-ci a demandé, lundi 6 décembre, à l'inspection d'académie de revenir sur l'autorisation accordée.

Béatrice Gurrey

## Un jugement qui « fera date »

Interrogé par *Le Monde* sur le jugement de Montargis, reconnaissant une responsabilité au moins partielle de la Seita dans la survenue de cancers, le professeur Gérard Dubois (CHU d'Amiens), l'un des cinq auteurs du rapport qui avait inspiré la loi Evin, estime qu'« il existe une part de responsabilité individuelle évidente, comme il existe une part de responsabilité industrielle sur laquelle le jugement se prononce. L'existence de mentions légales, que l'Etat a dû imposer aux industriels du tabac, ne doit pas exempter ces derniers de toute responsabilité ».

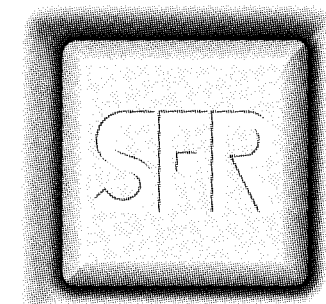
Le professeur Albert Hirsch (hôpital Saint-Louis, Paris), l'un de ces cinq « sages », le rejoint pour penser que « ce jugement fera date. Il montre la prise de conscience de la nécessité de voir les fabricants d'un produit de consommation courante apporter une information claire, transparente, compréhensible et répétée. Il est à rapprocher du projet de directive européenne portant à la fois sur la composition des cigarettes et l'information aux consommateurs ».

cé son intention de faire appel.

Fumeur de Gauloises brunes sans filtre depuis 1963 à raison de deux paquets par jour, M. Gourlain avait lui-même assigné la Seita de son vivant, en décembre 1996, soit huit ans après la déclaration de son premier cancer.

A l'audience du 8 septembre (*Le Monde* du 10 septembre), son avocat, M<sup>e</sup> Francis Caballero, représentant aujourd'hui sa famille, avait fait valoir deux types d'argument : l'existence d'une faute, au sens de l'article 1382 du code civil, pour « défaut persistant d'information des fumeurs sur les dangers des cigarettes Gauloise » ; et l'engagement d'une « responsabilité sans faute » du fabricant, au titre de l'article 1384 du même code, en ce qu'il pouvait être considéré, d'après lui, comme le « gardien d'une structure » dangereuse – les cigarettes – dont les propriétés addictives et cancérigènes étaient « en relation de causalité directe avec les dommages corporels matériels et moraux subis ».

Sur ce deuxième argument, repoussé par les juges, le tribunal a estimé que « le seul fait de mettre en circulation un produit dangereux (tels certains acides, des poisons, de la mort-aux-rats) ne suffisait pas à





## RÉGIONS

LE MONDE / VENDREDI 10 DÉCEMBRE 1999

## Rennes : les « communaux » en grève pour obtenir des primes

Les syndicats réclament l'application d'un décret de 1997 qui vise à harmoniser les grilles d'indemnisation. Mais chaque collectivité est libre de fixer ses propres barèmes

## RENNES

de notre correspondante régionale

Sous les lustres du salon d'honneur de l'hôtel de ville de Rennes, l'exaltation est à son comble. « On ne va pas céder ! On est motivés ! », scandent les petites dames de l'état civil. Leurs « collègues » cadres administratifs, égoûtiers, fossoyeurs, éducateurs sportifs, aides ménagères, agents des écoles maternelles et quelques autres indiquent fièrement, en brandissant leurs deux mains écartées, que ce mercredi 8 décembre est leur dixième jour de grève. Leur prime, ils la veulent et d'un même montant pour tous : 1 000 francs par mois. Sur les 1 585 agents qui pourraient revendiquer cette indemnité, au moins 1 200 ont arrêté le travail et parti-

cipent à l'occupation d'une aile de la mairie depuis le 29 novembre.

A la tribune, des membres de l'intersyndicale (CGT-CFDT-FO) aux traits tirés annoncent que les négociations avec le maire socialiste, Edmond Hervé, n'ont pas avancé d'un pouce. L'assemblée générale est expédiée sans plus de débats, la grève reconduite dans l'enthousiasme, et rendez-vous pris en fin de journée. D'ici là, « nous pourrions aller bloquer le trafic des bus rue de l'Horloge ». L'idée est à peine émise que les quelques centaines d'employés communaux quittent d'un même pas la salle bondée. En chantant. On se dit que l'« on n'a jamais vu un mouvement aussi unitaire », on cite Pierre Bourdieu et on rappelle à l'envi « que la Révolution française a commencé là, comme dit toujours Edmond [Hervé] »...

## « AUCUNE CONSIDÉRATION »

Voilà six mois que les « communaux » réclament l'application d'un décret signé par le gouvernement de Lionel Jospin en 1997, rappellent leurs délégués syndicaux. Ce texte autorise les collectivités locales à accorder une indemnité à certaines catégories de leur personnel (lire ci-contre). Car ces professions souffrent d'une nette différence de rémunération avec les techniciens et ingénieurs municipaux. Les agents rennais se seraient probablement contentés du minimum prévu par ce texte pour chaque métier, assurent-ils, si le maire avait accepté de discuter. Aujourd'hui, le bras de fer porte à la fois sur le calendrier et sur le montant d'une prime uniforme que la municipalité pourrait finalement accepter dans son principe.

Ce sont surtout les enfants qui

pâtissent du mouvement. Faute de personnel pour servir leurs repas, voilà des jours qu'ils mangent des sandwiches à la cantine. Le ménage, les services de garderie ne sont plus assurés. Nombre de centres de loisirs et de crèches sont fermés. Les parents menacent de ne pas payer leurs factures de décembre. A l'entrée de l'hôtel de ville, ils sont plusieurs à faire part de leur lassitude. Une jeune femme soupire. Le mercredi et durant les vacances, elle dirige des centres de loisirs. La semaine, elle est agent territorial spécialisé des écoles maternelles (Atsem), autrement dit dame de service. Avec huit ans d'ancienneté, elle se plaint de ses conditions de travail et de ses 6 000 francs mensuels (sans les

primes). Ce sont les Atsem et les secrétaires des élus qui ont lancé le mouvement. Les petites mains en somme.

« La municipalité a poussé toutes les Atsem à passer le diplôme leur permettant d'animer les loisirs des enfants, mais elle n'a pas revalorisé leurs salaires pour autant », explique une femme cadre. « Les agents ont le sentiment d'être de plus en plus qualifiés, de faire de plus en plus d'efforts de disponibilité, parce que les mots de service public ont du sens à la ville de Rennes, poursuit un membre du service des ressources humaines. Mais ils n'en reçoivent aucune considération. »

Le manque de reconnaissance inspire la plupart des chansons que les grévistes produisent en

abondance : « VAL [le métro automatique rennais], finances, communication / Nos élus seraient des champions / Cette réussite, c'est aussi la nôtre », entonnent-ils. Quant à la « commission expression libre », elle ne désemplit pas. Toutes les catégories s'y épanchent : « C'est vrai qu'il existe des instances de concertation, mais tellement rigides que personne n'ose y prendre la parole », dit un employé. « Beaucoup d'entre nous sont des électeurs de gauche. C'est à cause de cet attachement que l'incompréhension est réciproque », assure un autre. « C'est comme si les élus nous avaient abandonnés aux mains des technocrates », conclut le chauffeur d'un élu.

Martine Valo

## De fortes disparités entre les collectivités

À LA DIFFÉRENCE de l'Etat qui fixe le traitement de ses fonctionnaires selon une grille établie pour chaque corps d'appartenance, les communes, départements et régions sont libres de définir le régime indemnitaire de leurs fonctionnaires territoriaux. Depuis l'avènement d'un statut de la fonction publique territoriale, en 1984, les collectivités locales peuvent obéir au principe de parité entre le régime de leurs agents et ceux de l'Etat. Sans toutefois que les primes des fonctionnaires locaux n'excèdent celles des agents des administrations centrales.

## MARGE D'APPRECIATION

En 1997, l'Etat a mis de l'ordre dans le bloc des textes réglementaires qui régissent les indemnités des agents de préfecture. Après les lois de décentralisation de 1982 et 1983, une partie des fonctionnaires dépendant du ministère de l'intérieur affectés dans les collectivités locales ont regagné les préfectures. Ils ont néanmoins continué de bénéficier de leurs anciennes primes. Celles-ci ont même été étendues à l'ensemble des agents des préfectures. Mais le Conseil d'Etat a rendu un arrêt condamnant la façon

dont ces primes étaient octroyées. Le gouvernement de Lionel Jospin a été conduit à prendre, en 1997, un décret qui légalise le régime et l'harmonise : il instaure une grille d'indemnités d'exercice de mission de préfecture (IEMP). Le montant de ces primes peut varier entre 500 et 2 500 francs par mois. En vertu du principe de parité, les collectivités locales sont fondées à dupliquer ce régime indemnitaire, si elles le souhaitent. Mais elles demeurent libres d'en fixer le barème. Cette marge d'appréciation est à l'origine des conflits qui éclatent entre les collectivités et leurs agents.

Depuis deux ans, la plupart des grandes villes se sont alignées sur ce décret et ont révisé leur propre régime indemnitaire. Celles qui n'appliquent pas encore le décret de 1997 ne pratiquent pas forcément une politique salariale drastique envers leur personnel. Il existe de nombreuses primes (de fin d'année, de treizième mois) très différentes selon les collectivités locales. Les disparités demeurent fortes d'une collectivité comparable à l'autre.

Béatrice Jérôme

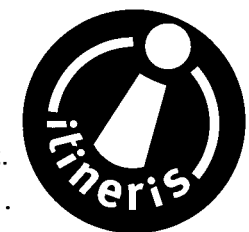
## Un accord à Grenoble

Le conflit qui opposait depuis le 30 novembre une partie des agents communaux de la ville de Grenoble à la municipalité (PS) s'est soldé, le 6 décembre, par un accord sur la revalorisation du régime indemnitaire. Signé par la CFDT, la CFTC et la CGT, il prévoit une augmentation de 215 francs du régime indemnitaire des 2 000 agents de catégorie C et des premiers échelons de catégorie B. La prime mensuelle des plus bas revenus passera à 430 francs dès le 1<sup>er</sup> janvier 2000 et atteindra 600 francs au 1<sup>er</sup> janvier 2001, pour un coût évalué à 4,5 millions, pris en charge par la municipalité. Une refonte générale du système indemnitaire sera engagée. Les communaux de communes voisines de Grenoble ont déposé des préavis de grève pour le 16 décembre. — (Corresp.)

France Telecom

Vous avez 2000 secondes en plus chaque mois pour trouver la suite.

En l'an 2000, Itineris vous offre 2000 secondes chaque mois pendant un an, pour parler à qui vous voulez, quand vous voulez.  
 N°Vert 0 800 830 800 www.itineris.tm.fr ITINERIS. LE MOBILE SELON VOUS.



Offre valable pour toute souscription entre le 17/11/99 et le 16/01/2000 d'un abonnement de 12 mois à l'un des Forfaits Itineris : 2000 secondes s'ajoutant chaque mois à votre forfait pendant 12 mois. Forfaits de communications en France métropolitaine, hors n° spéciaux, dans la zone de couverture du service. Première minute de communication indivisible, puis facturation par tranches indivisibles de 15 secondes.



## HORIZONS

ENQUÊTE

AUCUN photographe n'a immortalisé la scène. Nul agenda ne semble avoir gardé trace de la rencontre. Pourtant, dans l'histoire déjà longue de la Mutuelle nationale des étudiants de France (MNEF), l'événement prend des allures de symbole, de butte témoin. Était-ce en décembre 1978 ? Ou dans les premiers jours de janvier 1979 ? Vingt ans après, la mémoire des protagonistes de ce désormais fameux rendez-vous chancelle. Tout juste se souviennent-ils qu'il faisait froid dehors. Et beaucoup plus chaud dedans.

L'atmosphère est tendue dans le bureau d'André Bergeron, au 1<sup>er</sup> étage de l'immeuble de Force ouvrière, avenue du Maine, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Assis autour du secrétaire général, sept personnes s'approprient à entériner la nomination d'un nouveau président de la MNEF. Pour l'occasion, la mutuelle a délégué Serge Lagauche, son président sortant, et le socialiste Jean-Michel Grosz, pressenti pour lui succéder. A leur côté, un autre membre du PS, premier secrétaire du Mouvement des jeunes socialistes (MJS), futur député de Paris, a été convié : Jean-Marie Le Guen. Troisième partie au festin, l'Union nationale des étudiants de France-Unité syndicale (UNEF-US) est représentée par son président, Jean-Christophe Cambadélis – autre futur député socialiste –, militant trotskiste « lambertiste », membre de l'Organisation communiste internationaliste (OCI), comme la quasi-totalité des adhérents de ce syndicat étudiant.

Enfin, privilège de la puissance invitante, quatre personnes siègent au titre de la confédération. André Bergeron, son trésorier Jean Doriac, le chargé des questions idéologiques Roger Lerda... et un petit homme au crâne partiellement dégarni, portant lunettes et moustache grise. Le seul à ne pas avoir encore ouvert la bouche. Ni sur la lutte commune que socialistes et trotskistes entendent mener contre l'influence du Parti communiste à l'Université. Ni sur les perspectives de constitution d'un grand syndicat étudiant non communiste... A l'heure où chacun approuve le choix de Jean-Michel Grosz, poulain de Pierre Mauroy, c'est pourtant vers lui que se tourne Serge Lagauche. « *Qu'en pense l'OCI ?* », interroge-t-il. « *Je n'ai pas à m'exprimer au nom de l'OCI. Je suis ici au titre de la confédération Force ouvrière.* » En deux phrases cinglantes, Pierre Boussel alias « Lambert », chef historique et omnipotent du courant trotskiste qui porte son nom, vient de donner son accord.

Ce que vingt ans plus tard on nommera le « deal » vient d'être scellé : aux lambertistes l'UNEF et le syndicalisme étudiant ; aux socialistes, plus exactement aux mitterrandistes, la MNEF, ses facilités financières et ses tentations. Un faux Yalta du monde étudiant. Car derrière cet apparent partage du territoire se cache en réalité la prise de pouvoir commune d'un petit groupe de jeunes militants politiques sur la sphère étudiante. Deux décennies de domination qui, par-delà les affrontements partisans et les luttes de courants, les changements d'étiquettes et les ralliements spectaculaires, vont conduire certains d'entre eux vers des dérapages de moins en moins contrôlés. Une véritable aventure politique, menée côte à côte, des rives du trotskisme le plus sectaire vers celles du socialisme le moins regardant. L'histoire d'une génération. Ou comme le résume un de ses protagonistes, « *l'histoire d'un gâchis* ».

Elle commence trois années auparavant, à l'hiver 1975. Dans cette France universitaire de l'après-Mai 1968, l'OCI et son relais chez les jeunes, l'Alliance des jeunes pour le socialisme (AJS), font figure de groupuscules. Non contentes d'avoir déserté le pavé pendant la nuit des barricades, elles n'ont évité l'interdiction qu'après un appel devant le Conseil d'Etat. Collaboration avec la « justice bourgeoise », ont tranché les autres formations de l'extrême gauche, et plus particulièrement la Ligue communiste. Sur les campus, c'est elle, sœur ennemie du trotskisme, qui domine les débats. « *Nous, notre activité principale consistait à courser les "stals" et à leur casser la gueule* », se souvient un responsable d'alors de l'UNEF-US. Vainqueur en 1971 d'une de ces



1 MNEF, HISTOIRE D'UNE GÉNÉRATION

# Le Yalta du monde étudiant

**Tout commence, il y a vingt ans, dans le bureau d'André Bergeron, patron de FO. A l'ordre du jour, le choix du futur président de la MNEF. Sont notamment présents Jean-Marie Le Guen pour les socialistes mitterrandistes et Jean-Christophe Cambadélis pour les trotskistes « lambertistes ». Présent lui aussi, le vrai meneur du jeu est le chef historique de cet avatar du trotskisme : Pierre Boussel, alias Lambert. Le « deal » sera scellé : aux lambertistes, le syndicalisme étudiant ; aux socialistes, la mutuelle, ses facilités financières et ses tentations. « Le Monde » raconte la vie tumultueuse de ce petit groupe de militants, jusqu'à « l'affaire » d'aujourd'hui**

batailles homériques entre communistes orthodoxes et trotskistes, les jeunes de l'AJS tiennent le syndicat. Enfin ce qu'il en reste. Car comme les autres formations d'extrême gauche, ils boycottent les élections universitaires, refusent toute discussion. La politique, version « lamberto ».

Côté socialiste, la situation n'est guère plus brillante. Après le congrès d'Epinay, le courant majoritaire mené par François Mitterrand a vu le Ceres de Jean-Pierre Chevènement faire main basse sur la jeunesse. Il tient le MJS, règne sur les étudiants socialistes, occupe la quasi-totalité des postes d'administrateur à la MNEF. Au congrès de Pau, en février 1975, François Mitterrand a nommé Edith Cresson secrétaire nationale chargée de la jeunesse. Sa mission est claire : « nettoyer » les deux organisations. Elle s'en acquitte sans état d'âme. En mai, le bureau national du MJS est suspendu. Et devant la convention du mouvement réunie à Lille, François Mitterrand déclare aux délégués : « *Jeunes socialistes, vous ne valez rien en tant que tels !* »

Assurément, ses propres troupes ne pèsent pas lourd. Le 21 novembre 1975, une poignée de mitterrandistes ont bien créé un nouveau syndicat, le Comité pour un syndicat des étudiants de France (Cosef). Son patron, Jean-Marie Le Guen, s'est adjoint Jean-Loup Salzmann, étudiant en médecine et fils d'un ami personnel de François Mitterrand, Pascal Beau, jeune diplômé de Science-Po, et quelques socialistes moins orthodoxes comme le maoïste Jean-Michel Grosz, Olivier Spithakis, étudiant en gestion de Toulon, ou encore Patrick Menucci et trois de ses amis marseillais, tous défféristes. « *Mais en tout, on devait bien être trente* », évalue Jean-Marie Le Guen. « *Et encore, en comptant les quinze sous-marins trotskistes* », sourit Francis Terquem, étudiant en droit et futur avocat de SOS-Racisme.

Les premières manœuvres d'approche commencent. A la façon lambertiste, bien sûr. Sans les barres de fer, que l'OCI réserve au PCF, mais avec cette autre arme, marque de fabrique de l'organisation : l'entrisme. En cette année 1976, l'UNEF-US enregistre ses premiers succès, notamment au cours du mouvement contre la réforme des deuxièmes cycles, présentée par la ministre des universités, Alice Sautière-Seité. L'organisation pose une jeune socialiste à la coordination nationale : Olivier Frayssé ne dissimulera cependant pas longtemps ses sympathies lambertistes, jusqu'à épouser la propre fille du vieux leader trotskiste.

Sous-marin aussi, Carlos Pieroni. En 1973, il était « Carlos, du lycée Vil-

lon », jeune militant lambertiste. En 1977, il est au Cosef. Et le voilà, membre du MJS et du bureau national de l'UNEF-US, qui déclare au Monde : « *L'UNEF-US est la seule force motrice pour le regroupement massif des étudiants. Les conditions qui ont entraîné notre adhésion sont simples : l'efficacité et la liberté totale de discussion.* » Quelques années plus tard, M. Pieroni quittera le PS pour retourner dans le parti de Pierre Lambert... Sous-marin, encore, Jean-Michel Grosz ? Ils sont quelques-uns à l'affirmer, assurant avoir vu le futur président de la MNEF lors d'un groupe d'études révolutionnaire, formation préparatoire à l'entrée à l'OCI. Lui a toujours démenti. « *La vérité est sans doute plus médiocre, estime Philippe Darrulat, futur patron de l'UNEF. Nous nous sommes toujours donné beaucoup d'importance grâce à des pseudos infiltrés. Lorsqu'il fallait expliquer à des militants un peu surpris pourquoi nous pactisions avec la social-démocratie, nous parlions de Grosz en faisant un gros clin d'œil.* »

MAIS placer quelques hommes en faction ne fait pas une politique. Pour Jean-Christophe Cambadélis, qui accède en 1978 à la présidence de l'UNEF-US, il faut aller bien au-delà. Membre du comité central de l'OCI, bientôt du bureau politique et du secrétariat de l'organisation, il multiplie les contacts. Vers Force ouvrière, l'allié traditionnel, où l'OCI dispose d'une influence considérable. Vers la Fédération de l'éducation nationale. Mais surtout vers les socialistes.

Ce sont eux qu'il convient d'attirer. Et pour cela, les lambertistes ne ménagent pas leurs efforts. En 1978, un texte socialiste est présenté pour la première fois au congrès de l'UNEF-US qui se tient à l'université Panthéon-Sorbonne. « *Ils devaient être douze dans une salle de cinq cents délégués. Nous nous sommes arrangés pour qu'ils obtiennent plus de 10 % des voix* », se souvient Marc Rozenblat, alors membre de la direction du syndicat. L'année suivante, la délégation socialiste s'étouffe légèrement. Sa motion frôle les 15 %.

Peu importe l'artifice. Pour les mitterrandistes, seuls comptent les atouts dans ce qui reste le combat prioritaire : mettre au pas les jeunes du Ceres. « *Faux communistes mais vrais petits-bourgeois* », selon le mot de François Mitterrand, les amis de Jean-Pierre Chevènement sont jugés trop complaisants à l'égard de la Place du Colonel-Fabien. Tenus en marge du pouvoir au sein du MJS, agressés verbalement, menacés physiquement, les douzes membres chevènementistes du conseil national du MJS finissent par claquer la

**Au premier plan, de gauche à droite, Philippe Plantagenest et Jean-Christophe Cambadélis, lors du 6<sup>e</sup> congrès de l'UNEF-US, à Paris, en mai 1978.**

porte. Dans une lettre à François Mitterrand, ils dénoncent, le 3 juillet 1978, « *le manque le plus total de vie démocratique* » du mouvement, « *l'absence dramatique d'impulsion politique* » et les « *méthodes de discussion indignes* » de ses dirigeants. « *L'unique préoccupation de la direction du secteur étudiant a été le maintien en vie d'une organisation étudiante aujourd'hui disparue des universités, le Cosef* », accusent-ils encore. La guerre est ouverte.

C'est pourtant à la MNEF que le combat reste le plus violent. Parce qu'ici se retrouvent toutes les composantes du mouvement étudiant : communistes, socialistes, trotskistes de différentes obédiences, autogestionnaires... Pour les militants de l'OCI, le jeu a longtemps consisté à compter les coups, à donner quelques gifles et à défendre des motions de solidarité avec le mathématicien Léonid Ploutch ou avec les travailleurs polonais. A présent, les lambertistes pensent pouvoir pousser leur avantage. Comme les mitterrandistes, ils veulent bouter la direction en place, qu'ils jugent tout à la fois corrompue et « *crypto-communiste* ». A trente-sept ans, le président, Serge Lagauche, ancien du Ceres passé chez Pierre Mauroy, a largement atteint l'âge de la retraite étudiante. La situation financière dramatique de la mutuelle va servir de levier.

Pas question, en effet, de gérer la MNEF sans l'aide de la Caisse nationale d'assurance-maladie (CNAM). C'est elle qui, par l'intermédiaire des remises de gestion qu'elle verse pour chaque étudiant, fait tourner la boutique. Elle qui, à coup d'avances de plusieurs millions de francs, permet à la MNEF de boucler ses exercices. Or, depuis 1967, la CNAM est présidée par Force ouvrière. Pour Serge Lagauche, dire « non » à André Bergeron relèverait du suicide. Surtout lorsque, quelques jours plus tôt, Pierre Mauroy, en personne, lui a fait savoir qu'il était pour une transition en douceur. Le jour de la fameuse réunion dans le bureau d'André Bergeron, Serge Lagauche ne peut que s'incliner, le sourire juste un peu crispé. En désespoir de cause, les jeunes chevènementistes boycottent la séance d'intronisation officielle, le 19 janvier 1979, empêchant le quorum d'être atteint. Mais un vote unanime du secrétariat national du PS ramène le Ceres dans le rang. Et le 6 février, Jean-Michel Grosz est élu président de la MNEF.

En quelques mois, le plus mitterrandiste des fidèles de Pierre Mauroy installe au bureau national et dans son équipe d'administrateurs délégués Patrick Menucci, Emmanuel de Poncins, Pascal Beau, Jean-Loup Salzmann, Olivier Spithakis ou encore Jean-Marie Le Guen, la fine fleur de la nouvelle mitterrandie. Derrière, au conseil d'administration, les Cambadélis, Rozenblat et autres Darrulat veillent au grain, jouant au besoin des poings contre les adversaires communistes. Mais, au fait, que surveillent-ils ? Que préparent-ils ? Révent-ils seulement à l'unité syndicale ou songent-ils déjà à leur future carrière politique ? Croient-ils encore au grand soir ou ont-ils placé leurs pas dans ceux de celui qu'ils ont déjà soutenu, dès le premier tour, en 1974, François Mitterrand ? A l'heure où déjà le flou semble s'installer, la revue théorique de l'OCI, *La Vérité*, publiée, en septembre 1979, un numéro spécial consacré au centenaire de la naissance de Léon Trotski. En exergue de cette épaisse brochure figure une citation du révolutionnaire : « *La politique du communisme ne peut que gagner à exposer dans toute sa clarté la vérité. Le mensonge peut servir à sauver les fausses autorités, mais non à éduquer les masses. C'est la vérité qui est nécessaire aux ouvriers comme un instrument de l'action révolutionnaire. Votre hebdomadaire s'appelle "La Vérité". On a assez abusé de ce mot, comme de tous les autres d'ailleurs. Néanmoins, c'est un nom bon et honnête. La vérité est toujours révolutionnaire. Exposer aux opprimés la vérité de leur situation, c'est leur ouvrir la voie de la révolution.* »

Nathaniel Herzberg

**PROCHAIN ARTICLE : Cambadélis, Spithakis et les autres**

# Les nouveaux trafiquants du cinéma

*par Christophe Gallaz*

La polémique qui oppose depuis quelques semaines les critiques de presse aux cinéastes est très parisienne et pourrait ne constituer, à ce titre, qu'un événement dérisoire. Mais les choses sont, hélas ! plus complexes. Les deux blocs qui s'affrontent sont en effet eux-mêmes scindés.

D'un côté, vous avez une première famille de cinéastes, représentée par les sympathisants publics de Patrice Leconte et les auteurs anonymes du manifeste paru voici quelque temps dans *Le Monde* puis *Libération*. Quelles qu'aient été leurs précautions verbales, leur position ne révèle au fond qu'une aspiration : ils spéculent sur une validation automatique de leurs œuvres par la critique qu'ils aimeraient muer en vecteur publicitaire.

A bonne distance de ces intervenants, campe une seconde famille de cinéastes, restés infiniment plus discrets dans le cadre de la controverse actuelle. Presque tout ce qui fonde leur élan quotidien les désolidarise en effet de leurs pairs. L'idée qu'ils se font du cinéma n'est pas la même, ni celle qu'ils se font du public, ni celle qu'ils se font du rapport souhaitable entre le public et le cinéma, et moins encore celle qu'ils se font de la critique. Celle-ci leur paraît essentielle à leur travail, voire consubstantielle, et démocratiquement sacrée : elle représente le regard tiers dont tout créateur aimerait se pourvoir pour transcender ses propres limites.

En face de ces deux groupes, les critiques se disjoignent à leur tour en deux fractions précisément typées. Au sein de la première, on cherche moins à constituer un langage qui prendrait le cinéma pour objet inviolable qu'à détourner la fonction classique du critique à des fins personnelles. Il s'agit de se faire valoir sur la scène médiatique en tant que créateur au sens plein du terme, en usant sans retenue des techniques autorisées par ce statut : la bravoure stylistique, la formulation foudroyante, l'apostrophe compacte ou les humeurs à la fois folâtres et sanguines, placées

sous le signe de cette convivialité moderne à mi-chemin de la drague et de l'agression.

A bonne distance de ces Rastignac impatients campe un second groupe de critiques, pour qui le cinéma formera toujours un moyen de connaître réellement la vie (ou de connaître la vie réelle) pour mieux aimer cette dernière, et mieux la rejoindre.

Dans leur esprit, le septième art est une machine à révélations. Il peut proposer, à ceux qui l'approchent selon cette définition, des patries qui ne sont pas des Etats. Il peut leur signaler des figures d'altérité propres à conjurer leur sentiment de solitude intime. Il peut leur représenter des communautés placées sous le signe du cœur plutôt que sous celui de la marchandise.

Telle est sa splendeur immanente, à déceler de film en film. Il s'agit de percevoir, à la faveur d'une vigilance déferente et travaillée par le doute, quelques fragments d'absolu dans le flux des images charriées sur grand écran.

Autrement dit, nous ne comprendrions rien de la controverse en cours si nous n'y voyions qu'une ligne de partage exclusivement définie par des métiers. Ce n'est pas ici, simplement, l'espèce des réalisateurs qui s'en prend à celle des critiques. C'est celle des asservis aux codes du commerce et de l'exhibitionnisme médiatique, conscients de l'être ou non, contre celle de leurs adversaires.

Voilà pourquoi quelques-uns des critiques de presse auraient mieux fait de se taire ou de ne rien écrire au cours des dernières semaines, qui n'ont pas lésiné sur leurs attaques contre Patrice Leconte et ses amis, ni cessé de vouloir distinguer leur propre position de la leur : tout ce bref univers est agrégé sous le sceau d'une alliance objective parfaite.

C'est en cela que les circonstances ont recomposé les fronts de la controverse, lui donnant les apparences du paradoxe. La pratique professionnelle de tel critique célébré dans les petits réseaux culturels parisiens apparaît

désormais beaucoup plus solidaire que prévu de la pratique revendiquée par Patrice Leconte et ses amis – les uns comme l'autre ayant pour objectif subreptice de configner un marché, puis de le séduire pour en recueillir soit un bénéfice financier, soit un bénéfice de prestige négociable en échelons de hiérarchie sociale, soit un bénéfice de narcissisme pur.

Et la pratique professionnelle d'un documentariste comme Jean-Louis Comolli, à son tour entré dans l'empoignade, apparaît très voisine de celle manifestée par tel autre critique attentif et discret – l'un comme l'autre ayant pour objectif de récuser toute notion démagogique de marché, précisément, de manière à concevoir d'autant plus librement le cinéma comme moyen d'intelligence et de salut.

Autrefois partagés par des questions liées à la portée civique et politique des films, si vivement formulées qu'elles différencièrent les revues spécialisées dans l'espace éditorial au cours des années 50 et 60, par exemple, les milieux du cinéma se divisent donc aujourd'hui sur des questions liées à son instrumentalisation.

Une part croissante de cinéastes et de critiques l'arrachent en effet à lui-même pour en faire le ressort privilégié de leur prospérité séculière. Tout se passe comme si le cinéma, perçu de moins en moins

comme un art, devenait pour eux l'un des éléments les plus trafiquables de la vie triviale et quotidienne.

Si les cinéphiles se sentaient autrefois petits face au cinéma, et se réjouissaient de devoir lever les yeux pour en admirer les déploiements sur grand écran, voici qu'apparaissent donc en rangs serrés ses gérants et ses colons, qui l'amoindrissent au point de le confondre

décrire le décor à venir. Le monde ne sera bientôt plus guère qu'un vaste Festival de Cannes permanent et généralisé dans lequel nous nous avancerons tous en qualité de consommateurs d'images, de truqueurs d'images, d'acheteurs et de vendeurs d'images, de gardiens d'images, de profanateurs d'images et bien sûr de pirates d'images, afin que nous en soyons constitués et promus.

### Ce n'est pas ici, simplement, l'espèce des réalisateurs qui s'en prend à celle des critiques. C'est celle des asservis aux codes du commerce et de l'exhibitionnisme médiatique, conscients de l'être ou non, contre celle de leurs adversaires

avec eux – ou de se confondre avec lui. Des interrogations fertiles vont s'en trouver impossibles à poser, comme celle-ci : en quoi le cinéma modifie-t-il le regard que nous portons sur le monde réel ? Ou, à l'inverse : en quoi déformons-nous le monde réel pour le réduire aux normes de notre regard configuré par le cinéma ?

On peut pressentir la conséquence lointaine de ce que nous indiquo d'ores et déjà tout cela, et

N'en sommes-nous pas déjà là, d'ailleurs, comme quelques séquences l'attestent ? Quand le secrétaire général de l'Alliance atlantique Javier Solana commenta, ce printemps dernier, la guerre au Kosovo, il était à sa manière au Festival de Cannes. Quand le président de la République française Jacques Chirac évoqua Munich à propos de Slobodan Milosevic, il était au Festival de Cannes. Quand le président

des bombardements de l'Alliance atlantique au Kosovo au combat du Bien contre le Mal, il était au Festival de Cannes. Et quand Régis Debray scandalisa les observateurs en suggérant que les Serbes sont gouvernés par un président paisible et démocrate, il était, comme ceux qui lui répondirent aussitôt, au Festival de Cannes.

Au Festival de Cannes permanent et généralisé que notre monde va constituer, un nombre croissant d'humains trouveront leur place. Non seulement les sympathisants explicites de Patrice Leconte, les auteurs anonymes du manifeste que j'évoquais en commençant et leurs alliés objectifs parmi les critiques célébrés dans les petits réseaux culturels parisiens. Et non seulement les distributeurs de films, les hôteliers de Cannes ou les stars du grand écran qui gravissent, dans cette ville au mois de mai, tel ou tel escalier. Mais d'autres, qui demanderont constamment à voir afin d'être et de prospérer. Et d'autres encore, qui ne supporteront que l'écran soit vide une seule seconde, car eux-mêmes s'écrouleraient dans l'instant. Produire et vendre, critiquer et se faire exister : voilà le système. Un empire, à combattre immentement.

*Christophe Gallaz est écrivain et chroniqueur.*

## Nous cinéastes ?

*par Tonie Marshall*

Si le titre « Nous cinéastes » a jamais eu un sens, c'est parce qu'il s'était inventé pour parler d'autres choses que de nous, et que, pour cette raison, il avait suscité d'autres « nous » : journalistes, écrivains, coiffeurs, boulangers, etc. Un « nous » de gens qui réclamaient la régularisation des sans-papiers qui en avaient fait la demande.

Sinon, me semble-t-il, ce « Nous cinéastes » est un leurre. Nous sommes des individus avec des amitiés, des points de vue, des fraternités, voire des associations professionnelles mais certainement pas un « nous » compact et particulièrement clairvoyant.

J'avoue que au milieu de ce tapage médiatique j'ai parfois le cœur au bord des lèvres. Tous les jours dans de petites colonnes, des brèves, des reportages, je suis informée d'expulsions, de cartes

d'un an qui arrivent à expiration, de radicalisation du ministère de l'intérieur et la seule chose que ce « Nous cinéastes » fabrique, c'est de la plainte dans un réflexe corporatiste.

Si, pour ma part, il n'est pas question de nier que la liberté critique est un droit essentiel et stimulant (même entre nous), je suis troublée de voir que des cinéastes persistent dans l'épuisement de cette polémique, relancés en cela par des journalistes et des rédactions qui ont trouvé un bon filon. Alors qu'il faut quand même bien constater que ce « Nous cinéastes » n'a pas réussi à faire entendre aux politiques en place que régulariser ces sans-papiers était un signe fort de clairvoyance, de justice. Et *ça*, c'est vraiment grave.

*Tonie Marshall est réalisatrice.*

#### AU COURRIER DU « MONDE »

#### TENTATIVE D'ÉVASION

Je suis très étonné que *Le Monde* puisse consacrer une pleine page à Christine Boutin, outrancière dans ses propos, à mon sens, bonne comédienne, et à Roselyne Bachelot, opportuniste, démagogue, omniprésente dans les médias.

Je ne me désintéresse pas des propos ni de M<sup>me</sup> Boutin, ni de M<sup>me</sup> Bachelot, mais un tel martelage des mêmes pensées, des mêmes idées de l'une et de l'autre, est désolant. N'y a-t-il pas d'autres personnes qui, au Parlement, auraient à s'exprimer d'une manière aussi intéressante, sinon plus riche, qui, en définitive, permettraient de nous « évasion » quelque peu de la pensée du moment ?

**Christian Le Goff**  
Rueil-Malmaison  
(Hauts-de-Seine)

#### DIDIER ANZIEU ET SA MÈRE

Dans l'article concernant la disparition de Didier Anzieu (*Le Monde* du 30 novembre), permettez-moi de vous signaler l'oubli d'une actualité fortement présente.

Il se joue, depuis le 24 novembre, au Théâtre Lucernaire, la pièce *Aimée*, une adaptation théâtrale de Gilles Blanchard et Isabelle Lafon des textes littéraires de Marguerite Anzieu (sa mère), inclus dans la thèse de Jacques Lacan. Pièce bouleversante, profondément émouvante, tant par la qualité d'écriture que par le jeu des acteurs. Dans le même temps, la collection Atelier (Edition EPEL) publie le texte de cette pièce avec un avant-propos de Didier Anzieu, où celui-ci précise que « *c'eût été une joie pour elle de voir publiée ici une version théâtre* ». Pourquoi passer sous silence ce qui fut peut-être le dernier écrit, le dernier geste de Didier Anzieu ? (...)

**Claude Mercier**  
Toulouse



# La solitude des Tchétchènes

*par Gabriel-Xavier Culioli et Denis Paillard*

CHACQUE jour, la presse écrite apporte des informations précises sur les crimes de l'armée russe en Tchétchénie. Après deux mois de guerre, un constat s'impose : les bombardements systématiques, le recours à des armes toujours plus meurtrières, des milliers de victimes civiles, 230 000 réfugiés en Ingouchie suscitent peu de réactions de protestation à l'Ouest.

A ce jour, les initiatives de solidarité restent très isolées. Le rassemblement du 20 novembre à Paris, à l'appel du Comité Tchétchénie, soutenu par trente organisations humanitaires, associations, syndicats et partis de gauche (seul le PS n'avait pas signé l'appel) n'a pas réuni plus de 200 personnes. Comme s'il n'y avait d'urgences qu'ailleurs.

L'opinion publique, avant même de s'être mobilisée, semble résignée à l'impuissance. Les autorités russes déclarent illégitime toute forme de protestation contre une « *affaire strictement interne à la Russie* ».

Les gouvernements occidentaux, après avoir protesté, avec une fermeté très modulée, à la veille de la réunion de l'OSCE, se taisent désormais, soucieux de ménager le Kremlin dans cette période de succession incertaine. Les autorités russes multiplient

les obstacles pour empêcher les organisations humanitaires de se rendre sur place et les journalistes ne peuvent se rendre en Tchétchénie. Mais ne pas réagir, n'est-ce pas accepter un peu vite et le discours de la guerre et la raison de la guerre des « vainqueurs » proclamés ?

Ce qui se passe aujourd'hui ? La destruction totale d'un pays (jamais remis de la première guerre) et l'anéantissement de toute une population. Avec une escalade dans le cynisme : depuis quelques semaines, certains journaux russes et les officiels, chiffres trafiqués à l'appui, expliquent qu'il n'y a plus de civils aujourd'hui en Tchétchénie.

Les soldats russes tirent sur les colonnes de réfugiés et massacrent aveuglément les femmes et les enfants qui aujourd'hui, comme hier au Kosovo, sont les premières victimes de cette guerre. En Tchétchénie, il y a crimes de guerre et crime contre l'humanité.

Mais les Tchétchènes résistent – comme ils l'ont fait de 1994 à 1996, lors de la première guerre.

Résistance armée mais aussi affirmation de leur droit à la vie, à la paix et à la culture, comme en témoigne un livre bouleversant, rassemblant des dessins d'enfants et des témoignages (*Tché-tchénie : le droit à la culture*, Fonds national tchétchène à la

culture, en collaboration avec l'association Mémorial à Moscou). En Russie, des organisations des droits de l'homme, les comités des mères de soldats, d'autres encore refusent la guerre. En Bosnie, 10 514 habitants de Sarajevo signent pour Grozny qui résiste.

On a beaucoup écrit que la population russe soutenait massivement la guerre – en fait, elle est surtout assommée par la catastrophe économique. Pour des franges importantes, « *l'homme fort* » apparaît comme la seule issue. Mais la popularité actuelle du premier ministre, Vladimir Poutine, n'a que très faiblement réduit le rejet massif du régime.

Dans une telle situation, abandonner les Tchétchènes à leur solitude est non seulement une faute tragique de non-solidarité avec un peuple en danger de mort, mais témoigne aussi d'un étrange refus de saisir les enjeux en Russie même, malgré les cris d'alarme lancés à plusieurs reprises par ceux qui, à Moscou, rejettent la guerre.

Il y a urgence de solidarité aujourd'hui, demain encore plus.

**Gabriel-Xavier Culioli** est écrivain. **Denis Paillard** est chercheur au CNRS.

# Des avocats trop discrets

*par Yves Avril*

AVEC l'éthique, la déontologie devient un mot à la mode. Les agents de la force publique se sont dotés d'un code et il n'est pas jusqu'à une importante compagnie distributrice d'eau, souvent citée pour des commissions occultes, qui n'ait éprouvé le besoin d'adopter une charte déontologique. A l'occasion de la prochaine réforme du statut de la magistrature, les débats sont ouverts pour savoir qui sanctionnera les manquements

### Dans le mensuel du barreau du Québec, chaque mesure disciplinaire est publiée de façon très apparente avec le nom de l'avocat, la nature de l'infraction reprochée et la durée de la suspension ou de la radiation

des juges et selon quelle procédure le justiciable pourra se plaindre utilement.

Toutes ces préoccupations ne traduisent pas des intentions nécessairement pures. La mode aidant, le réflexe peut se traduire comme le jet d'une tarte à la crème : le consommateur voulant de l'éthique et de la déontologie,

on lui en donne. D'autre part, la réforme du statut de la magistrature sera un exemple remarquable de compromis pour la cohabitation puisque le président de la République comme le chef du gouvernement ont promu chacun de leur côté la réforme de la justice.

La déontologie de l'avocat peut se targuer d'une autre ancienneté et d'une autre immanence. Dès le Bas Empire, sous l'empereur Justinien I<sup>er</sup>, on fit des avocats un colège qui reçut le nom d'« ordre des avocats ». Les Etablissements de

l'intéressé en a fait appel ? On sait aussi que le parquet général, qui était, semble-t-il, à l'origine des poursuites, dispose de droit d'appel et peut recevoir dans ce sens des instructions de la garde des sceaux.

Il n'y a aucun dommage à communiquer dans la transparence les décisions prises lorsqu'elles sont définitives. Les avocats ont droit de connaître les limites de leurs obligations et le citoyen de connaître l'épiphénomène d'une affaire très médiatisée.

Le second exemple concerne M. Strauss-Kahn. On a appris laconiquement par la presse qu'il y a quelques mois l'avocat de M. Strauss-Kahn, qui était alors un ancien bâtonnier du barreau de Paris, avait sollicité un « *avis déontologique* » du bâtonnier. Celui-ci en aurait confié la tâche à un déléataire, la taille du barreau pouvant normalement justifier cette délégation. Néanmoins, les avocats au fait de la déontologie ne peuvent qu'être étonnés d'une telle procédure. Le bâtonnier ne peut prendre de décisions juridictionnelles qu'en deux circonstances très particulières.

La première concerne le contentieux des frais et honoraires. Depuis une loi de 1957, l'avocat peut recouvrer en justice ses honoraires. L'arbitrage du principe comme du montant des honoraires est un contentieux qui est introduit soit par l'avocat soit par le client et réglé au premier degré par le bâtonnier. Depuis la loi de fusion des professions de conseil juridique et d'avocat (1990), le bâtonnier est également compétent pour statuer sur les litiges entre avocats employeurs et avocats salariés à l'instar du conseil des prud'hommes en droit commun.

Dans l'affaire des honoraires perçus par M. Strauss-Kahn et réglés par la MNEF, l'avis qui a pu être donné par le bâtonnier de Paris devrait être rendu public à partir du moment où l'on comprend mal dans quel cadre légal il a pu être prononcé. Le chèque de 603 000 francs, encaissé par M<sup>e</sup> Strauss-Kahn comme honoraires, n'a pas fait l'objet, que l'on sache, d'un litige entre l'avocat et son client (la MNEF). On comprend mal sur quel fondement le bâtonnier a pu rendre une décision. En tout cas, il n'y aurait aucun inconvénient, lorsque les médias se sont souciés de l'affaire, à ce que le bâtonnier de Paris publie un communiqué. Si une décision a été rendue, quel dommage y aurait-il à en publier les dispositions ?

L'avocat concerné n'y perdrait rien, d'autant plus que, dans le cas précis, il semble que l'arbitrage du déléataire du bâtonnier lui ait été favorable. L'autorité du barreau et de son bâtonnier, ce qui n'est pas négligeable lorsqu'il s'agit du barreau de Paris, en sortirait renforcée alors qu'on souffre aujourd'hui d'un non-dit.

Pour manifester cette transparence, quel support envisager ? En 1999, le barreau de Paris s'est enhardi : son conseil de l'ordre a autorisé une société d'avocats à faire une publicité payante dans la presse renvoyant à un message publié sur un site Internet. Pourquoi ne pas utiliser ce moyen moderne de communication ?

Plus classique : on peut citer le mensuel du barreau du Québec. Chaque mesure disciplinaire est publiée de façon très apparente avec le nom de l'avocat, la nature de l'infraction reprochée et la durée de la suspension ou de la radiation. En France, cette publication de principe, accessoire de la peine disciplinaire, supposerait une intervention législative. En revanche, rien n'interdit au bâtonnier de diffuser les décisions définitives et de publier un communiqué sobre dans des affaires en cours quand cela apparaît nécessaire. Le respect de la présomption d'innocence ne devrait pas en souffrir.

Lorsque les faits concernent un président du Conseil constitutionnel ou un membre du gouvernement, le citoyen a droit à cette information. Les avocats qui, dans leur majorité, ont souci de correction et de probité, conformément aux termes de leur serment, y trouveraient un encouragement.

*Yves Avril* est avocat.

# Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05  
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Téléc. : 206 806 F  
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90  
Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

## La France dit non

**L**A France a refusé, mercredi 8 décembre, de lever l'embargo qu'elle a imposé depuis août 1996 sur les importations de bœuf britannique. C'est une décision politique lourde : elle viole ouvertement le droit européen ; elle fait fi des louables efforts de règlement entrepris par la Grande-Bretagne. Le gouvernement de Lionel Jospin a pris cette décision après avoir étudié le rapport que lui avait remis, lundi 6 décembre, l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments (l'Afssa). Laisant un espace de compromis au gouvernement, l'Afssa avait rendu un « avis » dont la formulation ne le liait pas. Usant d'un langage prudent pour donner la mesure des risques de transmission à l'homme de l'agent responsable de l'encéphalopathie spongiforme bovine (maladie de la « vache folle »), l'Afssa évoque des « éléments de risques plausibles mais non quantifiables ».

De cet avis, le gouvernement a délibérément choisi de donner une traduction politique radicale : pas de levée de l'embargo. Parce qu'il s'agit de santé publique, il interprète de manière rigoureuse la règle qu'il s'est fixée en créant l'Afssa, agence indépendante, celle du principe de précaution. N'entendant pas gérer au mieux une situation à risques, il préfère éliminer les risques dès lors qu'il y en a, fussent-ils « non quantifiables ». On connaît l'arrière-plan de cette position : l'affaire du sang contaminé. De ce drame, qui a coûté la vie à des centaines de personnes et a ruiné celle de milliers d'autres, les responsables politiques français sont ressortis traumatisés. Ils y voient un élé-

ment majeur dans la crise de délégitimation du politique dont souffrirait la France.

De plus, la droite, sous la pression de Jacques Chirac, campait sur une position d'intranséance qui a sans doute aidé le gouvernement à prendre sa décision : il eût fallu un large consensus politique pour faire un choix assumant « les risques plausibles » évoqués par l'Afssa. Y a peut-être également contribué un air du temps post-Seattle qui veut que la libéralisation des échanges (en l'espèce agricoles) doit s'effacer ou s'arrêter là où commence ce qu'une nation perçoit comme un risque pour la santé de ses ressortissants.

Par ce geste de souveraineté politique, le gouvernement français assume de se mettre dans l'illegalité au regard du droit européen. Le 23 juillet, la Commission européenne avait décidé la levée de l'embargo par une directive qui s'impose au droit national des Etats membres. C'est un peu du poids de la parole de la France au sein de l'Union qui est en question. Le problème vient du fait que la crise de la « vache folle » touche à deux domaines : agriculture et santé. La première est bel et bien régie par le droit communautaire ; la seconde ne l'est pas. Il y a une politique commune de l'agriculture, pas de la santé. D'ici à deux ans, la France pourrait être condamnée par la Cour européenne de justice.

Lionel Jospin doit mettre ce décalage à profit pour trouver la seule sortie de crise possible : une politique commune de protection de la santé des consommateurs de l'Union. En somme, créer une Agence européenne de sécurité sanitaire des aliments.

# Les défis du nouveau gouvernement argentin

L'ARRIVÉE au pouvoir de Fernando de la Rúa « est positive pour l'Argentine parce qu'elle consolide la démocratie avec une alternance politique qui ne remet pas pour autant en cause le modèle économique ». Cette appréciation d'un banquier à Buenos Aires explique le calme avec lequel les hommes d'affaires accueillent, le 10 décembre, le changement de gouvernement. Il n'y a pas eu de soubresaut à la Bourse ni de fuite de capitaux et le Fonds monétaire international (FMI) a promis son soutien.

L'Alliance, regroupant radicaux et formations de centre-gauche, ne menace pas la politique libérale appliquée depuis dix ans par Carlos Menem, le président sortant, qui a assuré la stabilité économique. Pour corriger les injustices sociales, elle prône l'honnêteté et l'austérité et veut pourfendre la corruption. L'homme de la rue attend une transition en douceur, mais il se demande comment le président de la Rúa fera face aux nombreux défis économiques et sociaux laissés en héritage par son prédécesseur péroniste.

### FOSSE VERTIGINEUX

La dette extérieure a doublé en dix ans, passant de 86 milliards de dollars en 1989 à 150 milliards de dollars en 1999, soit 47 % du PIB. L'énorme déficit budgétaire pourrait dépasser les 6 milliards de dollars. Les caisses de l'Etat sont vides. Le recteur de l'université de Buenos Aires, Oscar Shuberoff, menace de fermer les portes de l'UBA en l'an 2000. Le gouvernement sortant doit 150 millions de dollars aux universités publiques. Au ministère des affaires étrangères, les diplomates affirment qu'ils ne peuvent pas payer les loyers ni les factures d'eau ou d'électricité de plusieurs ambassades. On parle d'une dette de 80 millions de dollars. L'œuvre sociale des retraités (PAMI), la plus importante du pays avec 4 millions d'affiliés, qui est secouée depuis dix ans par de retentissants scandales de corruption, est en banqueroute. La dette des provinces atteint 18 milliards de dollars. Dans certaines régions comme Corrientes et Jujuy, les fonctionnaires ne sont plus payés et il n'y a pas eu de classes cette année. La balance commerciale est déficitaire, de nombreuses PME ont fait faillite et la production recule.

M. de la Rúa affronte une difficile situation sociale. Un fossé vertigineux d'inégalités s'est creusé entre riches et pauvres, renvoyant au passé l'image d'une nation de classe moyenne, éduquée et active. Aujourd'hui, 13 millions d'Argentins vivent dans la pauvreté, soit 36 % de la population. Les sys-

tèmes de santé et d'éducation, qui faisaient la particularité de l'Argentine sur le continent latino-américain et pouvaient se comparer à y a encore quelques décennies à ceux des pays développés, ont été démantelés. Aujourd'hui, un maître d'école avec vingt ans d'ancienneté gagne 400 dollars par mois et un retraité touche une pension mensuelle de 150 dollars alors que la vie à Buenos Aires est devenue aussi chère qu'en Europe.

Les privatisations pratiquées à tout vent ont permis notamment un meilleur fonctionnement des services publics. Mais les tarifs pratiqués par les entreprises étrangères comme les importants gains réalisés n'ont été soumis à aucun contrôle. Plusieurs anciens fonctionnaires de M. Menem sont soupçonnés d'avoir touché au passage de succulents pots-de-vin, mais les dizaines de procès intentés pour corruption n'ont débouché sur aucune sentence. Selon des chiffres officiels, les entreprises étrangères contrôlent aujourd'hui 40 % de la production industrielle et 90 % de la banque. Des pourparlers ont été engagés avec les compagnies étrangères pour obtenir une baisse des tarifs et une collaboration en faveur du prochain plan économique.

Le principal fléau est l'évasion fiscale. Pour renflouer les caisses, M. de la Rúa a annoncé de nouveaux impôts qui toucheraient la

classe moyenne. Mais l'évasion significative est surtout le fait des grosses fortunes. On estime à 90 milliards de dollars les fonds bancaires déposés à l'étranger par l'élite financière. Le premier souci de M. de la Rúa a été de rassurer l'establishment local et les investisseurs étrangers en nommant quatre économistes orthodoxes à des portefeuilles-clés (économie, relations extérieures, défense et éducation).

### SITUATION EXPLOSIVE

Parmi eux, José Luis Machinea, cinquante et un ans, le nouveau ministre de l'économie, a d'excellentes relations avec le monde des affaires. Juan Llach, à l'éducation, fut le bras droit de Domingo Cavallo, le superministre de l'économie de M. Menem, considéré comme le « père du miracle argentin ». Pour contrebalancer ce secteur conservateur, le chef de l'Etat a confié à deux figures du centre-gauche (Front pour un pays solidaire, Frepaso), Graciela Fernandez Meijide et Alberto Flamarique, les ministères de l'action sociale et du travail.

La principale mission du nouveau gouvernement est de lutter contre le chômage, dont le taux officiel est passé de 7 % en 1989 à 14,5 % en 1999. Il dépasse les 20 % dans de nombreuses provinces de l'intérieur. Selon une enquête récente, le taux de chômage chez les

jeunes entre quinze et vingt-quatre ans est de 30 %. Sur un total de 6,5 millions de jeunes Argentins, 40 % vivent en dessous du seuil de pauvreté. Dans les provinces les plus pauvres du Nord-Est, ce taux atteint 63 %. A Buenos Aires et dans ses faubourgs, on calcule que 400 000 jeunes ne travaillent pas et n'ont pas non plus les moyens d'étudier. Ces chiffres se reflètent dans la montée de la délinquance et la consommation de drogues. La situation sociale est explosive, contenue en grande partie par l'action de l'Eglise catholique. De nombreux évêques ont durement critiqué les conséquences de la politique libérale.

Le chef de l'Etat a exigé une réduction draconienne des dépenses, il a supprimé des dizaines de secrétariats et obligé les fonctionnaires à rendre public l'état de leur patrimoine. L'Alliance a annoncé qu'elle distribuerait des bons alimentaires pour les plus démunis. Elle a également promis la création de 475 000 nouveaux postes de travail et la construction de 500 000 logements dans les six prochaines années. Pour leur part, les enseignants, qui réclament des augmentations de salaire, ont décidé de continuer à manifester sous l'énorme tente blanche dressée depuis des mois devant le Congrès de la nation.

Christine Legrand

## Objectif 2000 par Jean-Paul Lubliner



Mercredi 8 décembre, J - 24 : joueur d'échecs dans une péniche.

**Le Monde** est édité par la SA LE MONDE  
Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani  
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint  
Directeur de la rédaction : Edwy Plenel  
Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczy, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomet  
Directeur artistique : Dominique Roynette  
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment  
Rédacteurs en chef :  
Alain Frachon, Erik Izraelewicz (Éditoriaux et analyses) ; Laurent Greilsamer (Suppléments et cahiers spéciaux) ; Michel Kajman (Débats) ; Eric Fottorino (Enquêtes) ; Eric Le Boucher (International) ; Patrick Jarreau (France) ; Franck Nouchi (Société) ; Claire Blandin (Entreprises) ; Jacques Buob (Aujourd'hui) ; Josyane Savigneau (Culture) ; Christian Massol (Secrétariat de rédaction)  
Rédacteur en chef technique : Eric Azan  
Médiateur : Robert Solé  
Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg  
Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ; partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre  
Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président  
Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)  
Le Monde est édité par la SA Le Monde  
Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.  
Capital social : 1 003 500 F. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde, Fonds commun de placement des personnels du Monde, Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Léna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.

## IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

### Les nouvelles conventions de Genève

**DE NOUVELLES** conventions pour la protection des victimes de la guerre ont été signées hier à Genève par les représentants de soixante gouvernements. Elles viennent compléter la convention internationale de la Croix-Rouge du 22 août 1864, due à l'initiative d'Henry Dunant, et qui avait pour but d'améliorer le sort des blessés en temps de guerre.

Les nouvelles conventions s'appliquent surtout aux victimes civiles, qui dans la dernière guerre ont été particulièrement maltraitées. Les sévices auxquels les populations civiles ont été en butte de 1939 à 1945 – prises d'otages, déplacements massives, pogroms, camps de concentration, tortures, etc. –, ne sont pas dus aux nécessités de la guerre.

Il faut y voir une suite des guerres civiles qui ont précédé le conflit et des méthodes inhumaines intro-

duites par les régimes totalitaires. Les conventions proscrivent non seulement les atteintes à la vie et à l'intégrité corporelle des individus, les supplices, les traitements cruels, etc., mais aussi les atteintes à la dignité de la personne, les discriminations fondées sur les différences de race, de religion, etc. Elles interdisent les condamnations effectuées sans un jugement devant un tribunal régulier avec toutes les garanties d'usage.

Les victimes des guerres civiles, ignorées jusqu'à présent par les lois internationales, pourront trouver une protection dans les nouvelles conventions, ainsi que les saboteurs et les espions, livrés à l'arbitraire des gouvernements. Des mesures d'ensemble sont prévues, telles que la création de zones sanitaires, de zones de sécurité et de zones neutralisées.

(10 décembre 1949.)

## L'Europe en colimaçon

Suite de la première page

Ce n'est même pas un pronostic pessimiste, c'est une constatation. Les Quinze n'ont pas tous accepté les accords de Schengen qui organisent la libre circulation des personnes et les Etats qui les ont acceptés ne sont pas tous en mesure de les appliquer. Le groupe de la monnaie unique s'appelle « Euro 11 » parce qu'il ne regroupe que onze pays membres sur quinze. Le traité d'Amsterdam a institutionnalisé cette forme de « coopération renforcée » qui permet à un groupe de pays de progresser dans des domaines où tous ne sont pas prêts à aller de l'avant. Certains Etats se retrouvent, ou se retrouveront, dans tous les groupes de coopération renforcée – monnaie, police, justice, défense, etc. Ce sont eux qui formeront une sorte de « noyau dur » que le texte Schäuble-Lamers proposait de reconnaître, simplement le noyau est informel et ne doit pas dire son nom.

Il ne doit surtout pas s'appeler « directoire ». Le terme, avancé parfois par des observateurs ou des responsables qui réfléchissent sur la constitution de l'Europe, fait peur. En particulier aux « petits » Etats membres qui soupçonnent une manœuvre des « grands » pour s'imposer à la tête d'une communauté fondée à l'origine sur l'absence de discrimination entre les petits et les grands. Cette crainte est en partie justifiée, en partie infondée. Dans la proposition Schäuble-Lamers, par exemple, l'élément discriminant pour l'appartenance au « noyau

dur » n'était pas la taille mais la volonté et la capacité d'intégration. Celles-ci sont souvent aussi affirmées dans les « petits » Etats membres que chez certains « grands ».

Le « directoire » étant formellement écarté, la manière dont a été préparé le texte sur la défense qui sera adopté au Conseil européen d'Helsinki offre un bon exemple de l'« Europe-colimaçon ». L'image se réfère à la forme en hélice de la coquille d'escargot et non à la vitesse de déplacement du gastéropode. L'accord à Quinze sur une proposition relativement ambitieuse, qui donne une traduction pratique, en un temps en fait très court, aux décisions du Conseil européen de Cologne relatives à la défense, est le fruit d'un travail « en spirale ».

### TROUVER DE NOUVEAUX RELAIS

A l'origine se trouve un texte britannique, repris et amendé par les Français, auquel les Allemands se sont ralliés, avant que l'Italie, jusque l'Espagne, les rejoignent. Le texte est devenu un document des cinq, soumis à la présidence (finlandaise) et proposé à l'appréciation de tous les pays membres. Ce n'était pas la proposition d'une sorte de « directoire » auquel les autres n'auraient eu qu'à se soumettre, mais le résultat de consultations patientes et d'efforts de persuasion.

On pourrait imaginer que, dans d'autres circonstances et sur d'autres sujets, l'origine du texte soit différente, ainsi que les premiers signataires, même s'il est probable que certains pays, par tradition ou engagement, se trouveront plus souvent en première ligne. Pendant longtemps, la France et l'Allemagne ont joué ce rôle. L'entente entre Charles de Gaulle et Konrad Adenauer, puis Valéry

Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt, enfin François Mitterrand et Helmut Kohl, a constitué, jusqu'au début des années 90, le pivot de la construction européenne. Avant les conseils européens, les problèmes qui n'avaient pu être résolus par les ministres ou les diplomates étaient discrètement réglés au cours d'un petit déjeuner entre le président de la République et le chancelier. Il revenait alors à l'un ou à l'autre de présenter habilement la solution retenue à deux et de la faire entériner par les partenaires sans qu'ils aient pour autant l'impression d'être placés devant le fait accompli.

Nombre de progrès dans la construction européenne ont ainsi été réalisés. Le traité de Maastricht trouve son origine dans les deux lettres, sur l'Union économique et monétaire et sur l'Union politique, envoyées en avril 1990 à la présidence irlandaise par François Mitterrand et Helmut Kohl, qui voulaient, il est vrai, faire oublier les « irritations » réciproques provoquées par la perspective de la réunification allemande. Mais ce qui

était possible dans l'Europe à six ou douze ne l'est plus à quinze, a fortiori dans une Europe à vingt ou vingt-cinq. L'entente franco-allemande est toujours nécessaire ; elle n'est plus suffisante. Elle doit trouver des relais et de nouvelles formes d'expression.

La figure du colimaçon peut être un modèle utile. Une initiative d'un seul pays, ou une coopération entre un petit nombre de membres, qui va en s'élargissant au fur et à mesure que d'autres partenaires s'agglomèrent, jusqu'à ce que leur nombre soit assez important pour emporter l'adhésion de tous ou, à tout le moins, permettre une action collective qui ne laisse en dehors que les vrais réfractaires. Les places respectives des uns et des autres le long de la spirale peuvent changer selon les époques ou les sujets, repoussant ainsi le spectre du « directoire ». Peut-être, les mêmes pays se retrouveront-ils souvent au centre, mais les périphériques n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes.

Daniel Vernet

### RECTIFICATIFS

#### DELOITTE & TOUCHE TOHMATSU

Contrairement à ce que nous avons écrit dans *Le Monde* du 7 décembre, le cabinet d'audit Deloitte & Touche Tohmatsu n'envisage pas de scinder ses activités de conseil et celles d'audit.

#### CINÉMA IRANIEN

Contrairement à ce qui était indiqué dans l'article consacré à la poétesse iranienne Forough Farrokzad (*Le Monde* du 24 novembre), son film *La maison est*

noire, s'il n'a jamais été distribué commercialement en salles, n'a pas été interdit à l'époque du chah, et a été diffusé à la télévision.

#### LÉGISLATIVE PARTIELLE

Une erreur s'est glissée dans le commentaire du résultat du premier tour de l'élection législative partielle qui avait lieu dans la 21<sup>e</sup> circonscription de Paris, dimanche 28 novembre (*Le Monde* du 30 novembre). Aux législatives de 1997, les candidats issus de la gauche « plurielle » avaient totalisé 44,18 % des voix, et non 41,17 %.

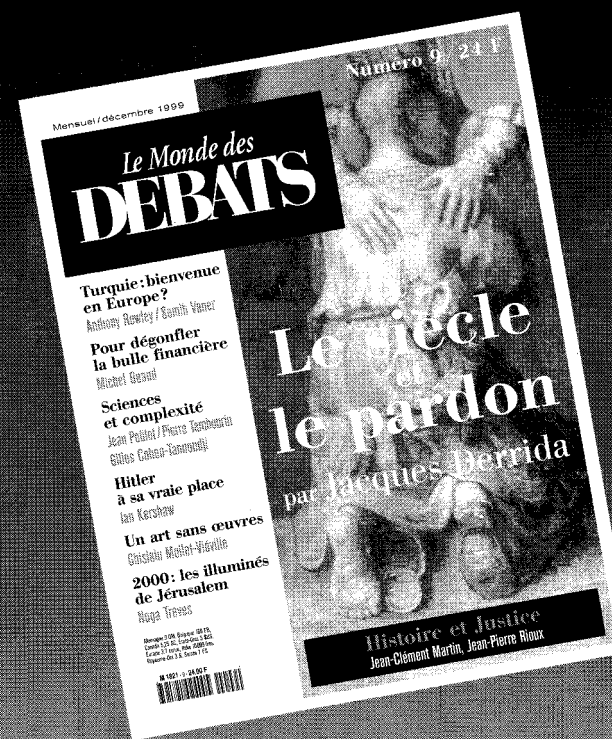
**Le Monde** SUR TOUS LES SUPPORTS  
Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>  
Télématique : 3615 code LEMONDE  
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC (5,57 F/mm)  
ou 08-36-29-04-56 (9,21 F/mm)  
Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60  
Index du Monde : 01-42-17-29-33. Le Monde sur microfilms : 03-88-71-42-30  
Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78



# Le Monde des DEBATS

Au sommaire du numéro de décembre

## Jacques Derrida LE SIÈCLE ET LE PARDON



### Prévenir le krach boursier

Michel Beaud

### Le foisonnement de la complexité dans les sciences

Gilles Cohen-Tannoudji,  
Jean Petitot, Pierre Tambourin

### Quand, comment et où y a-t-il de l'art ?

Ghislain Mollet-Viéville

### Jérusalem 2000 : les fous aux portes du paradis

Noga Treves

### La Turquie dans l'Union européenne ?

Anthony Rowley, Semih Vaner

### Un biographe de Hitler contre l'« hitlérocentrisme »

Ian Kershaw

**Mensuel.**  
En vente 24 F chez votre marchand de journaux

Offre d'abonnement « découverte » :  
**5 numéros 99 F**

M.     M<sup>me</sup>     M<sup>lle</sup>  
Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_  
Tél. : \_\_\_\_\_ Fax : \_\_\_\_\_  
 Je joins mon règlement de 99 F par chèque à l'ordre de :  
**Le Monde des Débats**  
Service Abonnements  
70, rue Compans 75019 Paris  
**Tél. 01 44 84 85 00 - Fax 01 42 00 56 92**  
 Je règle par carte bancaire n° : \_\_\_\_\_  
 Je souhaite recevoir une facture acquittée.

# Pour se financer, les entreprises européennes font de plus en plus appel aux emprunts obligataires

Les émissions prennent la place du crédit bancaire classique

L'année 1999 a été marquée par un changement notable des modes de financement des entreprises du Vieux Continent. Ces dernières, à

l'image de leurs homologues américaines, ont massivement recouru aux emprunts obligataires, avec plus de 100 milliards d'euros émis. Le

faible niveau des taux d'intérêt, la naissance de la monnaie unique et les opérations de fusions-acquisitions expliquent cet engouement.

UN NOUVEAU CYCLE commence : après s'être fortement endettées pendant les années 80, puis avoir fait machine arrière au cours des années 90, les entreprises européennes renouent avec l'emprunt. Depuis plus d'un an, les marchés obligataires ont pris une nouvelle dimension dans la stratégie de financement des sociétés commerciales et industrielles. Elles y ont levé, en 1999, 102 milliards d'euros, à comparer à seulement 23 milliards pour toute l'année 1998, selon les chiffres de CCF Charterhouse. Les emprunts « corporate », pour reprendre le terme des spécialistes, ont représenté cette année 23 % du marché obligataire de l'euro.

Pour les entreprises, les marchés d'obligations sont désormais devenus un réservoir de liquidités dans lequel elles n'hésitent pas à puiser. Plusieurs éléments expliquent cette tendance. Le premier tient à l'évolution des relations entre les sociétés et les banques. Traditionnellement, le financement des entreprises s'effectuait directement auprès d'établissements bancaires qui se livraient à une concurrence effrénée pour distribuer le crédit. Quitte, parfois, à sacrifier leurs marges. Mais aujourd'hui, les banques se montrent plus prudentes et sourcilieuses. A chaque prêt accordé, elles sont obligées de mettre de côté des capitaux, mobilisant ainsi leurs fonds propres, alors que leurs actionnaires leur demandent de les rentabiliser au maximum. « Le besoin de rentabilité des banques les a rendus moins agressifs pour l'octroi de crédits aux entreprises », affirme Tanguy Boulet, directeur des marchés de capitaux chez Merrill Lynch à Paris.

Ce mouvement de « désintermédiation » a globalement favorisé le recours aux marchés de capitaux. Et parmi ceux-ci, ce sont les obligations qui ont été privilégiées sur les actions, comme le constate la Banque de France dans son bulletin de novembre. « L'observation du recours des entreprises non financières aux financements désintermédies sur les trois premiers trimestres de l'année

1999 montre une diminution sensible, de l'ordre de 45 %, du recours au financement par voie d'augmentation de capital par rapport à la période correspondante de 1998. Corrélativement, les émissions nettes obligataires de ces intervenants ont été multipliées par près de 3,5 », écrit la banque centrale.

Cet accroissement des financements obligataires résulte aussi d'une meilleure rationalisation des coûts, critère essentiel pour les actionnaires. A choisir entre une augmentation de capital et un emprunt obligataire, le deuxième, notamment favorisé par le niveau historiquement faible des taux d'intérêt à long terme, apporte aujourd'hui la meilleure réponse financière. « Le coût de la dette est beaucoup moins élevé que le coût du capital. Si une entreprise emprunte à taux fixe à 5 %, le coût net après impôts de cette dette sera d'environ 3 % par an, sachant que les intérêts sont déductibles fiscalement, ce qui n'est pas le cas des dividendes. Dans le cas de besoins financés par une augmentation de capital, les investisseurs - qui prennent plus de risques que les créanciers ou investisseurs obligataires - exigeront des retours sur investissements largement supérieurs à 3 % », explique M. Boulet. Les marchés obligataires fournissent en outre, à la différence des prêts bancaires, des financements de long

terme. Il est ainsi assez aisé de lancer un emprunt obligataire à sept ou à dix ans alors qu'une banque offrira difficilement les mêmes conditions sur une période aussi longue.

La présence accrue, ces derniers mois, des entreprises sur les marchés obligataires provient également d'un besoin conjoncturel, lié à l'accélération du rythme des grandes opérations de restructurations. Les fusions-acquisitions en France ont été multipliées par trois durant les neuf premiers mois de 1999 pour frôler, en volume, les 150 milliards de dollars (147 milliards d'euros), contre 46 milliards de dollars sur la même période de 1998, selon les données du groupe d'informations financières Thomson Financial. Cette envolée a été aussi observée à l'échelle européenne.

#### INVESTISSEURS EXIGEANTS

Pour les financer, les entreprises ont souvent eu recours aux marchés obligataires : l'OPA de Suez Lyonnaise sur l'américain Nalco, le rachat du suédois Scania par Volvo en sont quelques exemples. Cette orientation ne concerne pas seulement les très grandes entreprises. Le groupe français Sabaté, spécialisé dans les bouchons de liège, a annoncé le lancement d'un emprunt obligataire pour 20 millions d'euros à six ans après l'acquisition de 66 % de Sibel (bouchons pour vins de

champagne). Enfin, l'attrait des entreprises pour les marchés obligataires a été renforcé par l'arrivée de l'euro. Autrefois morcelés nationalement, ils ne font désormais plus qu'un, ce qui permet à un emprunteur de s'adresser à une gamme élargie d'investisseurs. Ces derniers sont aujourd'hui libérés des risques de change. Grâce à la monnaie unique, une entreprise française a maintenant la possibilité de séduire un gestionnaire néerlandais ou autrichien, ce qui n'était guère le cas avant le 1<sup>er</sup> janvier. Cette ouverture ne favorise pas seulement une plus grande variété et une plus grande facilité dans le placement des titres émis. Elle offre aussi une plus grande profondeur au marché des emprunts « corporate » et donc la possibilité pour les sociétés de procéder à des émissions de plus grande taille. « Avant l'arrivée de l'euro, lorsqu'une grande entreprise avait besoin d'un financement important, pour une acquisition par exemple, on lui parlait notamment d'une émission obligataire de 1 à 2 milliards de francs. Désormais, grâce à un marché plus large et plus profond, on peut monter sans trop de difficultés des émissions de 1 à 2 milliards d'euros », rapporte Jean-Daniel Wurtz, responsable de la direction des grandes entreprises de la BNP.

Pour autant, le recours aux marchés obligataires, pour les entreprises, reste délicat. Les investisseurs sont de plus en plus attentifs à la situation financière des sociétés émettrices. Ils passent au crible les comptes, les résultats, les perspectives, la stratégie des dirigeants. Pour les aider dans cette tâche d'évaluation, les banques ont continué de renforcer en 1999 leurs équipes d'analystes de crédit obligataires. Ce sont eux, désormais, qui par leur jugement, fixent les conditions d'emprunts des entreprises. Les dirigeants de ces dernières vont devoir apprendre à les choyer autant que les analystes financiers spécialistes des actions.

C. Pme

#### TROIS QUESTIONS À

#### AGNÈS DE PÉTIGNY

**1** Vous êtes responsable des sociétés européennes au sein de l'agence de notation financière Standard & Poor's. Que pensez-vous du recours croissant des entreprises aux marchés obligataires ?

Les entreprises européennes accordent une part de plus en plus importante au financement obligataire, mais il faut relativiser le mouvement. Au vu des chiffres, la part du financement bancaire est encore très largement dominante en Europe, à la différence des Etats-Unis. Les entreprises américaines se financent

aux trois quarts sur les marchés financiers, le reste est réalisé auprès des banques. En Europe, les proportions sont exactement inversées.

**2** Cette évolution a-t-elle des répercussions sur la notation financière des entreprises ?

Nous avons constaté en 1999 une accélération des abaissements de notes et des mises sous surveillance, avec implication négative. Ce mouvement est lié à la stratégie d'expansion des entreprises européennes autant qu'au recours croissant à l'endettement sous la pression des actionnaires. Au cours des neuf premiers mois de 1999, nous avons abaissé les notes de 41 sociétés européennes

sur les 316 que nous notons et n'en avons relevé que huit. Nous avons mis 28 notes sous surveillance avec implication négative (contre dix avec implication positive).

Notre plus forte baisse de note en 1999 pourrait être celle d'Air Liquide, qui diminuera de trois « crans » à la suite de l'acquisition partielle du britannique BOC. S'il s'agit d'une excellente opération sur le plan industriel, elle modifie substantiellement le profil financier de la société : sa dette passera de 11 milliards de francs à environ 45 milliards.

**3** Quelles sont les limites à l'accroissement du financement obligataire ?

## Greenpeace nargue EDF sur l'électricité verte

C'EST À LA FOIS une plaisanterie et un défi sur le mode de « t'es pas capable ». Greenpeace a fait parvenir à EDF, mercredi 8 décembre, une lettre lui demandant l'accès à son réseau électrique. L'organisation non gouvernementale souhaite que ses bureaux parisiens soient alimentés d'Allemagne par Greenpeace Energy, une coopérative créée en novembre. Cette coopérative fournit déjà des foyers outre-Rhin en électricité « verte », produite à partir du gaz ou d'énergies renouvelables. Elle ne fabrique pas son courant mais l'achète à des producteurs existants acceptant son cahier des charges. Les particuliers, eux, payent leur facture 20 % plus cher. L'association écologiste deviendrait ainsi le premier « particulier » à se fournir par un autre biais qu'EDF. Une disposition que ne prévoit pas la future loi française qui libéralisera partiellement le marché électrique en l'an 2000.

Par cette démarche, l'association écologiste entend provoquer chez lui le « nucléaire » national dont elle critique « la politique de conquête agressive de marchés européens au risque de mettre en péril l'industrie émergente des renouvelables ». La démarche est d'autant plus résolue que la France est le mauvais élève de l'Europe. Elle est le seul pays à ne pas s'être mis en conformité avec la directive de Bruxelles qui a ouvert depuis février le mar-

ché européen de l'électricité à la concurrence. La loi devrait être votée au début de l'année 2000. L'Hexagone ouvrira alors jusqu'au tiers de son marché à la concurrence, respectant ainsi strictement les textes communautaires. Cette stratégie « à minima » est différente de celle adoptée par la Grande-Bretagne ou l'Allemagne qui ont choisi de libéraliser entièrement leur marché, permettant au particulier de choisir son fournisseur comme aujourd'hui pour le téléphone. En France, seuls les grands industriels seront concernés par cette ouverture, particuliers et PME restant sous la coupe du distributeur public.

#### ACCORD DE PRINCIPE

Répondant à la missive de Greenpeace, EDF s'est déclaré prêt à laisser transiter l'électricité verte par son réseau. « Cette demande sera examinée comme toute demande d'un producteur souhaitant livrer à un consommateur français, c'est-à-dire au regard des textes en vigueur. » Un accord de principe, difficile semble-t-il à concrétiser. Selon la réglementation, il faudrait que le siège parisien consomme 100 millions de kilowattheures par an pour obtenir l'agrément ! Or les besoins de cet appartement de 200 mètres carrés, s'élevaient à 12 000 kWh par an... Autre possibilité, Greenpeace Energy devra prouver qu'il

produit lui-même son courant. En tant que producteur indépendant, il pourrait alors alimenter son logement parisien assimilé à une filiale...

Pour EDF, le kilowatt vert, est à la fourniture d'électricité ce que les produits « bio » sont à la grande distribution alimentaire. Un marché marginal à satisfaire. Proposée par l'établissement public dans d'autres pays européens, cette option arrivera dans le Nord-Pas-de-Calais prochainement, moyennant la souscription d'un contrat plus onéreux. Une pratique critiquée par Dominique Voynet. La ministre de l'environnement s'est toujours montrée « très hostile » à un tel procédé. La situation est paradoxale rappelait-elle à Dunkerque au début du mois d'octobre : « On veut faire payer plus aux consommateurs responsables qu'à ceux qui se moquent complètement des conséquences de leurs choix, en terme de déchets nucléaires et d'effets de serre. »

Reste que la mise en pratique de ce kilowatt vert sur longue distance pose un évident problème technique : comment distinguer dans un câble électrique le courant provenant d'une centrale nucléaire ou d'une éolienne ? A quand la traçabilité des électrons ?

Dominique Gallois  
et Benoît Hopquin

## COMMUNICATION

LE MONDE / VENDREDI 10 DÉCEMBRE 1999

## Reuters s'appuie sur Internet pour relancer son développement

Critiqué pour son manque de stratégie, le groupe d'information financière britannique a décidé d'investir massivement sur la Toile et d'adopter une approche globale de la communication dans laquelle l'activité d'agence de presse généraliste n'est plus la priorité

## LONDRES

de notre envoyé spécial

Efficacité, rentabilité et développement sur Internet : ce sont les maîtres mots de Reuters, le groupe d'information financière britannique qui a annoncé, mercredi 8 septembre, l'acquisition d'une nouvelle société informatique pour renforcer son offre sur la Toile.

Rédacteur en chef pragmatique et zélé, Marc Wood se plie sans états d'âme aux exigences de cette stratégie. Dans son bureau du 200 Grays Inn Road à Londres, ce quadragénaire aux allures de jeune homme veille scrupuleusement à l'application des consignes. Penché en permanence sur l'un de ses deux ordinateurs, il navigue entre l'écran dédié à Internet et le logiciel qui permet de contrôler les objectifs fixés par la direction aux journalistes.

Mis en réseau avec les quelque 180 bureaux de Reuters dans le monde, le système établit notamment un suivi des visites à effectuer auprès des clients pour recueillir leur avis sur la qualité du service. A chaque fois, le chef de

bureau ou le simple journaliste doit établir un compte rendu de l'entretien et proposer un « *plan d'action* » en fonction des critiques formulées. Introduites dans le système, ces données sont accessibles à tous et comparées aux objectifs fixés chaque mois.

## PIGEONS VOYAGEURS

« *Au début, les journalistes ont été un peu réticents. Mais maintenant, ils utilisent vraiment le système. Cela leur permet de mesurer leur travail, c'est un gage de qualité et de motivation* », affirme Marc Wood. Sur son autre écran, le rédacteur en chef surveille en permanence la reprise des informations de Reuters sur Yahoo!, le portail d'accès sur Internet dont le groupe britannique est l'actionnaire et le fournisseur privilégié en matière d'actualité. Niché dans le couloir, un buste de Paul Julius Reuters rappelle la lointaine tradition de l'agence de presse qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, envoyait ses nouvelles par pigeons voyageurs. « *Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, il n'y a pas de futur sans Internet pour un groupe comme le nôtre* »,

constate M. Wood. Tributaire d'un marché financier qui se resserre sous l'effet des fusions en cascade et de l'arrivée de l'euro, le numéro mondial de l'information économique a choisi de devenir un groupe de communication global, présent sur tous les supports et sur Internet particulier.

A l'image de son directeur général Peter Job, Reuters a du mal à communiquer et s'empêtré dans une arrogance maladroite. Sceptiques et particulièrement exigeants, les analystes londoniens reprochent au groupe son manque de stratégie et jugent décevants ses derniers résultats financiers. Leur publication, en octobre, a d'ailleurs provoqué la chute du cours à la Bourse de Londres. « *Pour une entreprise aussi importante et ancienne que Reuters, c'est difficile de manœuvrer et de s'adapter au changement* », souligne Lex Fenwick, le responsable pour l'Europe de Bloomberg, le concurrent américain. Mais alors que l'Agence France-Presse (AFP) cherche laborieusement à s'affirmer comme une « *agence mondiale multimédia* »,

Reuters a bel et bien pris une sérieuse avance dans ce domaine.

Déjà présente sur 225 sites Internet, l'entreprise britannique se classe, de loin, comme le premier fournisseur d'informations sur la Toile mondiale. Aux Etats-Unis, Instinet – la filiale de courtage boursier électronique – a eu du mal à démarrer. Mais Reuters touche désormais 8 à 9 millions d'internautes américains, et réalise un chiffre d'affaires plus important avec Internet qu'avec la presse traditionnelle. « *Les Etats-Unis ont toujours été un marché difficile pour nous. Aujourd'hui, nous sommes le numéro un pour les news sur Internet et nous en sommes très fiers* », affirme Philip Melchior, l'un des responsables de « Reuters Ventures », la division chargée des nouveaux développements.

Dans le secteur des transactions financières (qui constituent désormais le cœur de son activité), Reuters ne cesse de développer de nouveaux outils électroniques. Elle s'est notamment associée avec l'américain Dow Jones pour créer une banque de données

commune en ligne. Début octobre, elle a lancé « Reuters In-form », une offre de services accessible uniquement sur Internet.

## AU CŒUR DU SYSTÈME

Parallèlement, le groupe a pris une série de participations minoritaires dans une trentaine de petites entreprises innovantes spécialisées dans Internet. Sur la Toile comme sur les marchés financiers où elle fournit des terminaux, Reuters ne souhaite pas se limiter à la fourniture d'un contenu en bout de chaîne. Elle veut, là aussi, être au cœur du système pour profiter au maximum de sa valeur ajoutée et des innovations technologiques. « *Notre ambition est d'être le numéro un sur le contenu mais aussi sur les logiciels. Pour nous, Internet n'est pas seulement un support, c'est aussi un outil qui nous permet d'élargir nos produits et notre clientèle traditionnelle* », explique M. Melchior.

« *Avant, Reuters était une agence de presse britannique. Aujourd'hui, c'est un groupe de communication international* », constate Stephen Robinson, chef du service étran-

ger au *Daily Telegraph*. En 1992, le premier quotidien anglais de qualité avait provoqué un séisme dans le monde des médias anglais en résiliant son abonnement à Reuters, jugé trop cher, et en faisant appel à l'AFP. Depuis, le *Daily Telegraph* a négocié un meilleur tarif. « *Reuters est forcément moins adaptée à nos besoins mais un journal comme le nôtre ne peut pas s'en passer* », souligne M. Robinson. Face à la priorité donnée par Reuters au secteur financier et à Internet, l'activité d'agence de presse généraliste fait figure de parent pauvre et doit s'adapter, bon gré mal gré.

« *C'est vrai que nous sommes soumis à la contrainte de la rentabilité et aux besoins des marchés financiers, reconnaît l'un des responsables du service diplomatique. Mais c'est une contrainte qui vaut bien celle de l'AFP, avoir l'Etat comme premier client. Après tout, les marchés constituent notre clientèle principale et c'est leur argent qui nous permet d'avoir des moyens incomparables.* »

« *Selon moi, on doit éviter de traiter l'information à travers le prisme des nouvelles qui font bouger les marchés. Mais en même temps, on ne peut pas être complètement sourd aux attentes du client et du marché. La vérité est sans doute à mi-chemin* », constate Denis Hiault, le chef du bureau de l'AFP à Londres. Les journalistes de Reuters, eux, n'ont pas le choix. Sur leur écran, l'indice de la Bourse de Londres et celui du cours de l'action Reuters sont affichés en permanence comme pour mieux leur rappeler le chemin à suivre.

Frédéric Chambon

## Peter Job, gaffeur de la communication financière

## LONDRES

de notre correspondant à la City  
Rater sa communication financière pour un homme de la communication financière : un comble. Pe-

## PORTRAIT

Agé de cinquante-huit ans, le directeur a fait toute sa carrière à l'intérieur de l'agence

d'analyses très pointus. Résultat, il radote et reste vague », explique, déçu, un gestionnaire de fonds.

Peter Job a fait toute sa carrière chez Reuters, où il est entré comme journaliste à l'issue de ses études à Oxford. Après avoir été en poste en France, en Inde, en Asie du Sud-Est, il est passé de l'autre côté du « mur », à la gestion. Responsable commercial pendant dix ans de la zone Asie, puis directeur au siège central, cet homme timide, couleur muraille, est choisi à la surprise générale en 1991 pour succéder au légendaire Glen Renfrew, architecte de la formidable expansion du fil éco depuis l'introduction de la société en Bourse, en 1984.

Austérité dans la tenue, goût du mode de direction collégiale et grande prudence dans les commentaires, Peter Job est anglais jusqu'au bout des ongles. Il est la parfaite illustration d'un groupe au rayonnement réellement international mais dont les principaux postes de commandes restent aux mains des Britanniques. On re-

proche à Peter Job d'avoir été lent à s'adapter à la nouvelle donne technologique, aveuglé qu'il était par les succès des années 90. « *Just qu'à il y a peu, sa prestation à la tête de Reuters était des plus satisfaisantes, estime David Forster, analyste bancaire auprès de Salomon Smith Barney. J'ai le sentiment que certains de mes collègues voudraient le voir plus agressif. Mais à la lumière des événements récents, sa prudence était justifiée.* »

Malgré les récents aléas, M. Job devrait rester aux commandes jusqu'à ses soixante ans, en 2001. Ce chef, dont les collaborateurs apprécient l'humeur égale, la disponibilité et la connaissance des dossiers, n'a pas de dauphin attiré au sein de l'état-major du « 85 Fleet Street ». Il est sans doute conscient qu'à son départ, la City exigera un successeur venu de l'extérieur pour insuffler un nouveau dynamisme à une société qui reste prisonnière de sa culture maison.

Marc Roche

## Lagardère pourrait payer plus cher son entrée chez CanalSatellite

LE RÉCENT ÉCHANGE de participations entre Kirch et Murdoch va-t-il modifier les conditions d'entrée du groupe Lagardère dans CanalSatellite et Multithématiques, deux filiales de Canal+ ? Avec l'acquisition de 24 % de Kirch Pay TV (*Le Monde* du 7 décembre), M. Murdoch a fait bondir la valorisation du bouquet allemand, aujourd'hui évalué à 3 000 euros par abonné. Par effet de réciprocité, tous les groupes de télévision à péage en Europe, et Canal+ le premier d'entre eux, ont vu leurs portefeuilles recalculés à la hausse.

Cette revalorisation générale n'épargne pas CanalSatellite. Il y a quelques mois, au moment de la reprise par Vivendi des actifs audiovisuels de Pathé, le prix par abonné de CanalSatellite avait été fixé entre 1 200 et 1 300 euros. Un montant qui a plus que doublé après l'alliance Kirch-Murdoch. Nul doute que Vivendi et Time Warner, vendeurs de leurs participations respectives dans le capital de CanalSatellite, voudront en profiter. A défaut, note un analyste financier, « *Canal+ pourrait être accusé de brader ses actifs* ».

## REVALORISATION

Cette revalorisation pourrait conduire Lagardère à revoir largement à la hausse le montant de son investissement. Sauf si l'accord avec CanalSatellite, « *bouclé* » depuis plusieurs semaines aux dires de la direction du bouquet, ne peut être renégocié. Avant le rapprochement Murdoch-Kirch, Lagardère devait déboursé près de 3,6 milliards de francs pour acquérir 30 % de CanalSatellite et 1,5 milliard pour

prendre pied dans Multithématiques, soit près de 5 milliards de francs au total. Désormais, selon un analyste financier, la facture pourrait grimper à près de 9 milliards.

Pourtant, aux dires des négociateurs, les discussions avec Multithématiques sont dans « *la dernière ligne droite* ». Les pourtours de l'accord ont été définis, tels que le maintien de Michel Thoulouze à la tête de Multithématiques. En revanche, Arnaud Lagardère rencontrerait plus de difficultés pour obtenir la nomination d'un homme de son groupe aux

du capital de Multithématiques. Une manière de mieux valoriser sa participation. L'autre incertitude tient à l'actionnaire américain Liberty Media, tenté de faire monter les enchères financières comme de vouloir imposer un autre partenaire pour succéder à Vivendi.

## NOUVEAU PARTENAIRE

Les pourparlers ne devraient pas dépasser le 20 décembre. Au-delà de cette date, l'échec serait consommé. Reste une interrogation : pourquoi Canal+ laisserait-il entrer un nouvel actionnaire

## Flambée boursière des valeurs médias

Les chaînes de télévision ont connu, mercredi 8 décembre, une hausse historique à la Bourse de Paris : les titres Canal+, TF1 et M6 ont respectivement gagné environ 10 %, 13 % et 14 % en une journée. Cette hausse suit de quelques jours l'annonce du rapprochement de BSKyB, la chaîne de télévision payante de Rupert Murdoch, avec l'Allemand Leo Kirch.

Les valeurs des groupes de presse Hachette Filippachi Media et Spir Communication, et le groupe radiophonique NRJ, également en forte progression (environ 10 %), ont bénéficié de l'annonce de leurs bons résultats financiers. L'annonce par l'agence britannique Zenith Médias d'un marché publicitaire en hausse de 6 % en 2000, a conforté la hausse.

commandes des finances de Multithématiques.

Deux points d'achoppement doivent encore être contournés. Vivendi pourrait ne pas céder à Lagardère l'intégralité des 30,16 % détenus par sa filiale Havas Images dans le capital de Multithématiques, mais seulement 20 % ou 25 %. Vivendi réaliserait le reliquat en 2000, à l'occasion de l'introduction en Bourse d'une part

dans CanalSatellite au moment précis où le bouquet va gagner de l'argent ? Notre intérêt est « *politico-stratégique* », se justifie Canal+. En attirant Lagardère, la chaîne cryptée l'empêcherait de rejoindre TPS. De plus, cette arrivée permettrait aussi à Canal+ de rompre avec un certain isolement au sein du paysage audiovisuel français.

Guy Dutheil

## Une taille mondiale

● **16 900 salariés**, dont près de 2 000 journalistes, cameramen et photographes couvrant 157 pays. 500 d'entre eux travaillent pour le fil généraliste, les autres fournissent de l'information financière.  
● **519 000 utilisateurs** répartis dans 57 700 organisations différentes.  
● **7 000 dépêches** par jour rédigées en 23 langues.  
● **Le chiffre d'affaires** du troisième trimestre 1999 s'est établi à 764 millions de livres

(1,18 milliard d'euros). En glissement annuel, la hausse est de 3 %, mais, à taux de change constant, la croissance est nulle. En 1998, le chiffre d'affaires avait atteint 3 milliards de livres.

● **Le bénéfice** avant impôts était de 580 millions de livres en 1998.

Les informations fournies aux médias représentent moins de 7 % des revenus.

● **Reuters est cotée à la Bourse de Londres** et figure au 32<sup>e</sup> rang de l'indice Footsie.

## Dossier : les élections professionnelles



Les certitudes de George Steiner  
Syndicats : l'épreuve des urnes  
Bergerac parie sur l'intégration

## En décembre

Dossier : Elections professionnelles : les syndicats enseignants à l'épreuve des urnes.

Entretien avec George Steiner.

La droite a-t-elle une vision de l'éducation ?

Bergerac parie sur l'intégration.

Université : Tours l'humaniste.

Pédagogie : le service public et l'objectivité.

Voyage : l'an 2000 pour horizon.

Petites annonces.

LE MAGAZINE RÉSOLUTION ENSEIGNANT

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



FINANCES ET MARCHÉS

VALEURS EUROPÉENNES

L'action Mannesmann a terminé, mercredi 8 décembre, en repli de 3,43 % à 231,75 euros, après que le groupe allemand eut réaffirmé son opposition à une prise de contrôle de la part du britannique Vodafone AirTouch. Ce dernier a cédé 4,5 % à 312 pence.

après l'annonce d'une alliance stratégique entre Ericsson et Microsoft dans l'accès à l'internet sans fil. Cet accord semble menacer celui que le fabricant d'ordinateurs de poche a noué avec Nokia, Motorola et le groupe suédois au sein de la société Symbian. Ericsson a progressé de 12,3 %, tandis que son concurrent Nokia, qui avait reculé dans un premier temps, s'ajugeait finalement 2 %.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for 09/12 h16 and AUTOMOBILE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for BOG GROUP PLC, PHARMACIE, and CONGLOMÉRATS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for ÉNERGIE and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for CONSTRUCTION.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for SERVICES FINANCIERS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for PRODUITS DE BASE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for HAUTE TECHNOLOGIE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for CONSOMMATION CYCLIQUE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for ASSURANCES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for ALIMENTATION ET BOISSON.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for SERVICES COLLECTIFS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for CHIMIE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes section for CODES PAYS ZONE EURO.

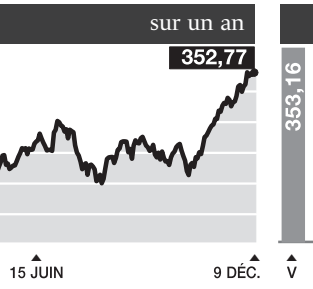
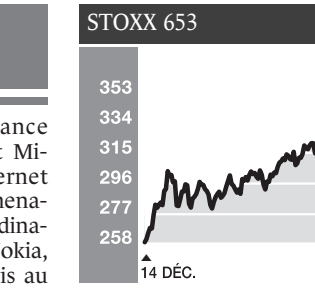


Table of stock prices for various companies including HUNTER DOUGLAS, HILTON GROUP, MOULINEX/ROM, etc.

Table of stock prices for various companies including KONINKLIJKE NUM, PARMALAT, PERNOD RICARD, etc.

Table of stock prices for various companies including ASTRAZENECA, ELAN CORP, GLAXO WELLCOME, etc.

Table of stock prices for various companies including ABB N, ADECCO N, ALSTOM, etc.

Table of stock prices for various companies including AKER MARITIME, BG, BP AMOCO, etc.

Table of stock prices for various companies including AHOLD, ATHENS MEDICAL, AUSTRIA TABAK A, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRCOM, BRITISH TELECOM, CABLE & WIRELES, etc.

Table of stock prices for various companies including BOOTS CO PLC, CARREFOUR/ROM, CASTRO/BOUIS/R, etc.

Table of stock prices for various companies including ACCIONA, AKTOR SA, ASKO, etc.

Table of stock prices for various companies including AEROSPATIALE MA, ALCATEL/ROM, ALTEC SA REG, etc.

Table of stock prices for various companies including ACCOR/ROM, ADIDAS-SALOMON, AIR FICE, etc.

Table of stock prices for various companies including AEGON NV, AGF/ROM, ALLIANZ ASS, etc.

Table of stock prices for various companies including ALLIED DOMECO, ASSOCIAT BRIT F, BASS, etc.

Table of stock prices for various companies including ALIANT, ALIANT ASSURANCES, CNP ASSURANCES, etc.

Table of stock prices for various companies including ALIANT, ALIANT ASSURANCES, CNP ASSURANCES, etc.

Table of stock prices for various companies including AEM, ANGLIAN WATER, BRITISH ENERGY, etc.

Table of stock prices for various companies including AIR LIQUIDE/ROM, AKZO NOBEL NV, BASF AG, etc.

Table of stock prices for various companies including AIR FRANCE, ALIANT ASSURANCES, ALIANT ASSURANCES, etc.

Table of stock prices for various companies including ROYAL SUN ALLIA, SAMPO -A-, SWISS RE N, etc.

Table of stock prices for various companies including B SKY B GROUP, CANAL PLUS/ROM, CARLTON COMMUNI, etc.

Table of stock prices for various companies including BBA GROUP PLC, BERGSEEN, BONHEUR, etc.

Table of stock prices for various companies including BFL INDB, FLUGHAFEN WIEN, GKN, etc.

Table of stock prices for various companies including BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, etc.

Table of stock prices for various companies including BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, etc.

Table of stock prices for various companies including BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, etc.

Table of stock prices for various companies including BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, etc.

Table of stock prices for various companies including BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, etc.

Table of stock prices for various companies including BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, BENTON & BOWLES, etc.

Table of stock prices for various companies including POWERGEN, SCOTTISH POWER, SEVERN TRENT, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including SUEZ LYON EAUX, SYDKRAFT -A-, SYDKRAFT -C-, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSAP NV, ANTONOV, C/ATC, etc.

★ CODES PAYS ZONE EURO
FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne
IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande
LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche
FI : Finlande - BE : Belgique.

CODES PAYS HORS ZONE EURO
CH : Suisse - NO : Norvège - DK : Danemark
GB : Grande-Bretagne - GR : Grèce - SE : Suède.

www.lemonde.fr VOYAGES Réservez et achetez vos billets d'avion

VALEURS FRANÇAISES

Le titre France Télécom a poursuivi sa baisse à l'ouverture des cotations le 9 décembre en perdant 3,83 %, à 113 euros. La prise de contrôle de l'opérateur mobile allemand E-Plus peut être remise en cause par le groupe américain BellSouth qui devrait décider, jeudi 9 décembre, s'il exerce ou non son droit de préemption. L'action Canal + a gagné 3,15 %, à 114,5 euros dans les premières minutes de transactions le jeudi 9 décembre. Le groupe devrait filialiser ses activités Internet avant de les mettre en Bourse en 2000. Le titre IVMH est resté stable dans la matinée du 9 décembre. A l'occasion de l'inauguration de son siège à New York, le groupe a annoncé son intention de réaliser d'ici à cinq ans un tiers de son chiffre d'affaires outre-Atlantique contre 22 % actuellement. L'action Aérospatiale a abandonné 0,9 %, à 22 euros à l'ouverture jeudi 9 décembre. Les investisseurs craignent que le projet de gros porteur Airbus A3XX ne pèse sur la rentabilité future de la société. Le titre Société générale a progressé de 0,43 %, à 234 euros dans les premières minutes de cotation, le 9 décembre. Selon le Financial Times, la banque pourrait annoncer prochainement un accord avec la banque espagnole BSCH qui pourrait porter sur les fusions de certaines activités.

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 9 DÉCEMBRE
Liquidation : 24 décembre

Table of stock market movements for France, showing columns for 'Précédent en euros', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (1)'. Includes entries for B.N.P., Renault, Saint Gobain, etc.

Main table of stock market movements for various companies, including BIC, B.S., B.N.P., Bolloré, BONGRAIN, BOUYGUES, etc.

Table of international stock market movements, including American Express, A.T.T., Barrick Gold, Crown Cork, etc.

Table of abbreviations and symbols used in the market data, such as B = Bordeaux, Li = Lille, Ly = Lyon, etc.

NOUVEAU MARCHÉ

JEUDI 9 DÉCEMBRE
Une sélection. Cours relevés à 12h30

Table of new market listings, including ADL PARTNER, ACCESS COMM, ALGORIEL, etc.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 9 DÉCEMBRE
Une sélection. Cours relevés à 12h30

Table of second market listings, including ADL, AGI, ALGECOM, etc.

Publicité

Advertisement for Volkswagen Golf V6 4Motion '204 ch. Includes image of the car and technical specifications.

SICAV

FCP
Une sélection. Cours de clôture le 8 décembre

Table of SICAV and FCP funds, including ÉCUR CAPITALISATION, ÉCUR DYNAMIQUE, etc.

Émetteurs

Table of fund issuers, including AGIPI, ANP, BNP, etc.

Crédit Agricole

Table of Crédit Agricole banks, including CIBANQUES, CIBANQUE, etc.

CDC Asset Management

Table of CDC Asset Management funds, including LIVRET B. INV.D PEA, MULTI-PROMOTEURS, etc.

Crédit Lyonnais

Table of Crédit Lyonnais funds, including CREDIT LYONNAIS, EURO SOLIDARITE, etc.

LEGAL & GENERAL BANK

Table of Legal & General Bank funds, including AMPLITUDE AMERIQUE, AMPLITUDE EUROPE, etc.



**SCIENCES** L'astronomie X est le domaine des phénomènes les plus chauds et les plus violents du cosmos. Plusieurs satellites ont permis, depuis 1970, de cerner un peu

mieux ces fascinants objets, invisibles depuis la Terre et bien plus nombreux et variés qu'on le soupçonnait. ● LES TROIS TÉLESCOPES du satellite européen XMM vont

fournir aux astronomes une vue imprenable sur les plus lointaines de ces sources, ainsi que des informations sur la physique qui les anime. ● SA SENSIBILITÉ et sa pré-

cision lui donnent de bonnes chances de fournir enfin aux astrophysiciens la confirmation de l'existence des trous noirs. ● SON LANCEMENT par Ariane-5 est dé-

terminant pour le lanceur, dont ce sera le premier tir commercial et qui doit conquérir la confiance des utilisateurs sur un marché marqué par une concurrence féroce.

## Le premier passager commercial d'Ariane-5 : un observatoire spatial

XMM, le plus gros satellite jamais construit par l'Europe, devrait être mis sur orbite, vendredi 10 décembre, par le nouveau lanceur lourd européen. Très performant, cet engin, qui observera le ciel dans le domaine des rayons X réalisera avec son homologue américain Chandra

**JUSTE** une légende énigmatique : 3C295. Au-dessus, une photo. Deux points blancs brillants, noyés dans un nuage rouge, qui se détachent sur le fond noir du ciel. Le spectacle est magnifique. Il témoigne d'un drame qui se joue bien loin de nous, à quelque 5 milliards d'années-lumière de la Terre. N'approchez pas : 3C295 est une galaxie active, et l'énorme nuage (2 millions d'années-lumière de diamètre) qui l'entoure est un milieu extrêmement chaud (55 millions de degrés) qui héberge plus d'une centaine de galaxies.

Quel est le mécanisme à l'origine d'une telle débauche d'énergie ? Vraisemblablement un trou noir massif qui, depuis plus d'un million d'années, avale toute la matière à sa portée. Tout cela est invisible dans le domaine optique, celui qui nous est le plus familier. Même les télescopes les plus performants sont dans l'incapacité de distinguer de tels objets. Les radiotélescopes peuvent le faire en partie. Mais ce domaine est surtout celui des télescopes à rayons X. A condition qu'ils soient installés sur des observatoires spatiaux. L'atmosphère terrestre est, en effet, imperméable à ce type de rayonnement. Mais il suffit de s'en abstraire pour que, d'un coup, ce qui était masqué se dévoile ; pour que, là où régnait le noir le plus absolu, apparaissent des nuages et des galaxies particulièrement brillantes comme 3C295, observée récemment par le satellite américain Chandra.

Chandra aujourd'hui et, demain, le satellite européen XMM (X-Ray Multi-Mirror Mission) – que l'Europe devrait lancer vendredi 10 décembre, depuis Kourou (Guyane) – ouvrent une nouvelle fenêtre sur le



ciel. Une aubaine pour les astronomes dont la principale source de renseignements vient de l'analyse de la lumière émise par les astres qu'ils étudient.

Qu'elle soit visible – aux couleurs de l'arc-en-ciel –, ou infrarouge et ultraviolette, et donc invisible à l'œil, cette lumière est faite des mêmes grains, des mêmes photons. C'est l'énergie de ces derniers qui fait la différence. Plus elle est grande, et plus on tend vers de nouvelles formes de rayonnements – rayons gamma et rayons X, qui sont toujours de la lumière – témoins des zones très chaudes de l'univers et de leur violence. « Le royaume des X », explique Monique Arnaud, du service d'astrophysique du Dapnia (CEA, Saclay), c'est celui des régions du ciel où la température se compte en millions

de degrés. C'est le royaume des objets extrêmes : étoiles variables, étoiles en fin de vie, gaz interstellaires chauds, étoiles à neutrons, trous noirs, galaxies actives et amas de galaxies. »

**UNE SCIENCE JEUNE**

Etudier ces étoiles, c'est accéder d'une certaine manière aux composants qui donnent naissance aux planètes telluriques comme la Terre. Les éléments lourds que l'on retrouve dans ces dernières – carbone, oxygène, azote, silicium, fer, etc. – ont été produits en partie dans les fournaies de ces étoiles massives et éparpillés dans l'univers lors de leur explosion cataclysmique quand elles deviennent des supernovae.

Le second domaine est celui des trous noirs et des quasars, qui sont

à l'origine des plus formidables bouffées de rayons X que l'on puisse observer. « A leur voisinage, les champs gravitationnels atteignent des valeurs inimaginables, explique Monique Arnaud. Les gaz et les poussières sont accélérés vers ces monstres qui vont les dévorer et s'agglutinent en un disque compact qui tourne autour d'eux. Les frictions entre particules y sont si fortes et si nombreuses que la température s'élève à plusieurs millions de degrés, générant de puissantes émissions de rayons X qui trahissent de manière indirecte la présence des trous noirs, pourtant invisibles aux instruments des astronomes. »

Le troisième domaine concerne les amas de galaxies et la matière noire, que personne n'a encore pu détecter, mais qui représenterait de 70 % à 90 % de la masse totale

les quelques autres qui l'ont suivi, révéler l'existence de plasmas chauds émetteurs de rayons X dans la couronne des étoiles, dans les galaxies et dans les amas de galaxies. L'astronomie X a découvert aussi les systèmes binaires dans lesquels la matière d'une étoile est irrésistiblement attirée par une étoile à neutrons ou avalée par un trou noir. Elle a permis également de mieux comprendre le comportement des galaxies actives au centre desquelles réside très probablement un trou noir supermassif.

**2** Qu'apporte XMM par rapport à ses prédécesseurs ?

Avec les satellites X les plus récents comme XMM, mais aussi comme l'américain Chandra et le nippon-américain Astro-E, on espère éclaircir certaines questions. Quelle physique anime les étoiles

à neutrons, les trous noirs et les galaxies actives ? Comment se comportent les champs gravitationnels dans leur voisinage ? En quoi cette gravitation est-elle responsable de leur très grande variabilité ? Le fond brillant du ciel vu dans les rayons X est-il entièrement dû à des sources ponctuelles non encore découvertes ? Pour y répondre, nous pouvons, avec Chandra, déjà en service, et XMM, jouer sur deux tableaux. D'une part, réaliser une imagerie complète et détaillée de ces zones. D'autre part, analyser, grâce à des spectromètres, la lumière qu'ils émettent dans les rayons X pour en extraire des informations sur la composition et la température de ces objets.

**3** Il faut de dix à quinze ans pour développer un satellite

scientifique. Pensez-vous déjà aux successeurs de XMM ?

L'Agence spatiale européenne a un projet pour remplacer XMM en 2010-2015. Il porte déjà un nom : XEUS. Il devrait s'intéresser à l'univers très primordial : premiers trous noirs, formation des grandes structures galactiques. Cet engin énorme sera lancé par morceaux et assemblé ensuite avant d'être largué avec l'aide de la Station spatiale internationale (ISS). Les Américains envisagent, pour leur part, une constellation de plusieurs satellites dont les performances seraient intermédiaires entre celles de XMM et celles de XEUS. Les Japonais réfléchissent à un autre projet. Les idées ne manquent pas.

Propos recueillis par Jean-François Augereau

### TROIS QUESTIONS À...

#### MONIQUE ARNAUD

**1** Vous êtes spécialiste des rayons X au service d'astrophysique du Commissariat à l'énergie atomique à Saclay (Essonne). Quel est l'apport de cette nouvelle fenêtre ouverte sur l'univers ?

C'est en juin 1962 que la première source de rayons X extrasolaires a été découverte par hasard, dans la constellation du Scorpion, par les instruments d'une fusée-sonde américaine, mais l'astronomie X n'a réellement démarré qu'en 1970, avec le satellite américain Uhuru. Elle a permis d'étudier des phénomènes très énergétiques auxquels on n'avait pas accès auparavant et d'observer des objets nouveaux et exotiques. C'est ainsi que l'on a pu, avec ce satellite et

## Deux paris et un symbole pour un vingtième anniversaire

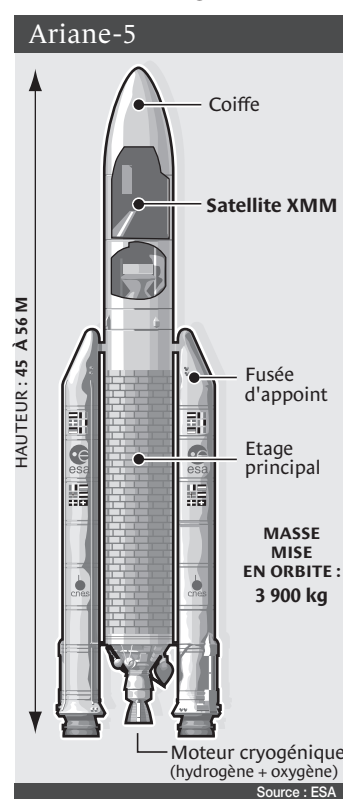
**CE SERA**, pour les responsables de l'Europe spatiale, l'après-midi de tous les dangers. Le tir auquel ils devraient assister, vendredi 10 décembre vers 16 heures (heure de Paris), va, s'il est réussi, marquer l'entrée en service commercial d'Ariane-5, la plus grosse fusée européenne. Et la mission présente de nombreux risques. C'est le cas pour tous les vols, mais c'est vrai a fortiori pour une débutante comme Ariane-5.

Les responsables de l'Agence spatiale européenne, du Centre national d'études spatiales et de la société Ariespace vont donc croiser les doigts. Ce n'est, en effet, que le quatrième vol de la fusée Ariane-5. Elle a connu, lors de son premier tir, le 4 juin 1996, un échec retentissant, un vol passablement agité lors de sa deuxième mission et un succès éclatant lors de sa troisième. L'issue du tir de vendredi déterminera le degré de confiance que les utilisateurs accorderont au nouveau lanceur européen.

Le deuxième pari que font les Européens tient à la charge utile qu'ils ont confié à cette Ariane-5. Il

s'agit d'un satellite d'astronomie X. Cet engin de 4,53 milliards de francs (690 millions d'euros dont 143 millions d'euros pour le lancement), le plus gros – 4 tonnes, 10 mètres de long – que l'Europe ait jamais construit, représente un formidable enjeu pour la communauté scientifique européenne face aux réalisations américaines dans ce domaine. Le perdre serait une catastrophe. Ce fut le cas pour la mission scientifique Cluster – reconstruite depuis – disparue dans l'explosion en vol de la première Ariane-5.

Enfin, le tir de ce vendredi a des allures de symbole. Il y a vingt ans, à quelques jours près, la première de toutes les Ariane décollait triomphalement de Kourou (la nuit de Noël 1979), après quelques reports délicats. Lanceur de dissuasion, développé à l'origine pour se défendre des possibles contraintes d'un monopole américain dans le domaine des lanceurs, Ariane a progressivement grossi, prospéré, pour occuper rapidement avec la gamme Ariane-4 la première place sur le marché mondial des lanceurs.



Aujourd'hui, c'est au tour d'Ariane-5 de reprendre le flambeau. Le pari ne sera pas facile. Réussir ce quatrième tir et entrer ainsi en service commercial n'est pas suffisant. S'attirer les faveurs d'une clientèle exigeante suppose une fiabilité démontrée, une disponibilité de tous les instants, une large gamme de performances et des coûts attractifs. Si les deux premiers paramètres s'acquiescent au fil du temps, le troisième ne souffre pas la moindre attente. De ce point de vue, des programmes de développement ont été lancés pour doter rapidement Ariane-5 d'une capacité en lancement double accrue – elle passerait de 5,9 à 8 tonnes en 2002, puis 12 tonnes en 2006 – et d'un moteur réallumable. Quant au dernier critère, il ne s'obtiendra qu'au prix d'économies drastiques et d'une politique commerciale agressive tant la concurrence avec les Américains, les Russes mais aussi les Chinois est rude et l'offre, dans les toutes prochaines années, démesurée par rapport à la demande.

J.-F. A.

### CORRESPONDANCE

#### Une lettre de Claude Cohen-Tannoudji

A la suite de nos articles sur les grands équipements scientifiques et la rivalité entre physiciens et biologistes (Le Monde du 25 novembre), nous avons reçu de Claude Cohen-Tannoudji, prix Nobel de physique 1997, la mise au point suivante :

Vous présentez ma démission du Conseil national de la science comme un « mouvement d'humeur » au cours duquel j'en aurais « claqué la porte », et ce dans un contexte d'opposition entre les « barons » de la physique et les « mandarins » de la biologie. Je résume totalement cette présentation des faits. Tant durant les réunions du CNS que dans ma lettre de démission, j'ai, pour ma part, su garder mon calme ; j'ai simplement voulu, comme vous l'aviez relaté dans un précédent article (Le Monde du 30 octobre), marquer ma désapprobation de la méthode qui visait à réduire cette instance, censée conseiller le gouvernement, en une simple chambre d'enregistrement d'une décision déjà prise sur la base d'un rapport confiden-

tiel. J'ai la conviction que les grands équipements scientifiques, dont l'arbitrage revient bien évidemment au gouvernement, nécessitent, avant la prise de décision, un débat approfondi, sérieux et responsable. Je regrette profondément qu'un tel débat n'ait pu se dérouler au sein du Conseil national de la science.

Je trouve par ailleurs navrante la façon dont vous évoquez les relations entre la physique et la biologie. Je me fais une autre idée des enrichissements mutuels dont bénéficient ces deux disciplines maureuses lorsqu'elles conjuguent leurs efforts au service du bien public. J'ai le plus grand respect pour mes collègues biologistes et lorsque, tout récemment, deux de mes étudiants ont choisi, après leur thèse de doctorat, de s'orienter vers la biologie, je les ai vivement encouragés. Je suis convaincu que biologistes et physiciens ont beaucoup à apprendre les uns des autres et je suis, pour ma part, très optimiste sur les progrès scientifiques qui vont résulter de ces échanges.

#### Trois télescopes dorés à l'or fin

**Le satellite astronomique XMM suivra une trajectoire très elliptique (114 000 x 7 000 km) pour éviter qu'il ne baigne trop souvent dans les ceintures de radiations de la Terre. Il est équipé de trois « télescopes imageurs dans les rayons X », dont les miroirs de nickel – assemblés au micron près et recouverts d'une fine pellicule d'or – présentent une très grande surface collectrice. A leur foyer, se trouvent trois caméras et de détecteurs (spectromètres) très sensibles. Un quatrième télescope plus conventionnel, opérant dans l'ultraviolet et dans le visible, complète cette mission, prévue pour durer entre deux et dix ans. Quatre laboratoires français aidés par le CNES y participent : le service d'astrophysique du Dapnia (CEA-Saclay), l'Institut d'astrophysique spatiale (CNRS-Orsay), le CESR (Toulouse-CNRS) et l'Observatoire de Strasbourg. Une quarantaine de sociétés d'une quinzaine de pays ont travaillé, sous la maîtrise d'œuvre de la firme allemande Dornier, à la construction de ce satellite, le plus gros que l'Europe ait jamais construit.**

Reste à confirmer ce que tout le monde attend : l'existence des trous noirs. « XMM, plus précis et plus sensible, devrait, affirme Andrew Fabian, astrophysicien à Cambridge (Grande-Bretagne), nous donner une image plus fine de ce qui se passe. Mais les missions d'astronomie X se succèdent, chacune espérant être celle qui confirmera enfin l'existence des trous noirs », ajoute-t-il, en précisant sur le mode badin que « XMM a les meilleures chances d'y parvenir ».

J.-F. A.



# Dreamcast, l'ultime arme de Sega dans la guerre des consoles de jeu

Après l'échec de la Saturn, Sega revient se mêler à la lutte Sony-Nintendo avec une nouveauté de poids : l'accès à Internet. Mais la riposte est prête

CETTE FOIS, c'est vraiment la guerre. En lançant la Dreamcast – une nouvelle console de jeu plus puissante et capable de se connecter sur Internet –, la firme japonaise Sega a rompu l'équilibre implicite qui s'était établi entre les deux géants Sony et Nintendo. Jusqu'à présent, Sony, numéro mondial grâce à sa PlayStation diffusée à plus de 65 millions d'unités en quatre ans, devançait la N 64 de Nintendo (près de 20 millions). L'arrivée, depuis mi-octobre, de la Dreamcast élargit le choix mais place les aficionados face à un dilemme épineux. Pour les fêtes, faut-il s'offrir – ou se faire offrir – la console la plus récente ou patienter quelques mois en attendant les nouvelles générations, encore plus sophistiquées, promises par Sony ou Nintendo ?

**Les jeux sont beaucoup plus rentables que les consoles. En fait, il s'agit du nerf de la guerre, d'autant que les constructeurs n'envisagent pas d'introduire un standard commun qui rendrait compatibles leurs logiciels**

Malgré son prix élevé – 1 690 F (258 €), soit presque deux fois plus que ceux de ses rivales –, Sega espère diffuser en France plus de 200 000 Dreamcast dans les prochaines semaines et ravir la deuxième place à Nintendo. Cette nouvelle console est dotée d'un processeur 128 bits qui lui permet d'afficher des performances supérieures à la concurrence, qu'il s'agisse du graphisme ou de la qualité des effets spéciaux. Là

n'est pourtant pas le plus important. La grande nouveauté de la Dreamcast est la présence d'un modem intégré qui permet au joueur d'être relié (gratuitement, hors coût des communications téléphoniques) au Web, afin de fréquenter les sites de son choix ou de gérer du courrier électronique. Bientôt, il lui sera possible de télécharger des jeux ou des accessoires et, à partir du printemps 2000, de jouer en réseau avec d'autres protagonistes. « La Dreamcast est la première machine permettant d'accéder à Internet en utilisant un écran de télévision », plaide Dominique Cor, directeur général de Sega-France, décidé à « sortir la console de son statut de loisirs un peu honteux, en faire un objet collectif ».

Affaibli par l'échec retentissant de la console Saturn, en 1995, Sega ne peut s'autoriser une nouvelle déconvenue. Pour mettre tous les atouts dans son jeu, le groupe japonais s'est adossé à plusieurs partenaires. NEC et Hitachi fournissent les processeurs alors que Microsoft met à disposition une version de son système d'exploitation Windows. Le démarrage semble moyen au Japon mais plus encourageant aux États-Unis et en Europe. En France, plus de 80 000 personnes jouent déjà sur Dreamcast, assurent ses promoteurs. Un score encourageant mais qu'il faut relativiser ; selon les experts, quelque 200 000 hardcore gamers fanatiques des jeux électroniques se précipitent quoi qu'il arrive sur toute nouveauté. En outre, les deux tiers des ventes de consoles se réalisent entre octobre et janvier.

Dans les mois qui viennent, les passionnés de jeux électroniques ne vont plus savoir où donner de la tête. En mars 2000, Sony introduira au Japon la PlayStation 2 (PS 2) qui sera commercialisée à l'automne dans le reste du monde avec l'ambition de dépasser les cent millions d'unités. Cette console de 128 bits sera elle aussi connectable sur Internet, mais elle comptera une corde supplémentaire à son arc : elle pourra lire les DVD vidéo. Cette caractéristique, qui sera disponible ultérieurement sur la Dreamcast, est une autre nouveauté d'importance. De simple support de jeu, la console veut devenir un équipement sur lequel on peut visionner un film

sur DVD ou encore des photos numérisées. La PlayStation 2, qui ne fera pas disparaître la génération actuelle, entend donc s'imposer comme un équipement mis à la disposition de tous les membres de la famille. Installée dans le salon, elle risque de pousser progressivement vers la sortie magnétoscopes et cassettes vidéo.

Au reste, la PlayStation 1, lancée en 1995, ne peut plus être considérée comme un simple produit « pour jeunes ». Selon Sony, la part des plus de vingt-cinq ans représente le tiers des utilisateurs et un amateur de PlayStation sur dix avoue avoir dépassé les trente-cinq ans. Fait révélateur d'une amorce de changement de statut, le design de la PlayStation 2 est en rupture avec celui de la première génération, pratique mais guère esthétique avec sa coque grise. Parallélépipède noir pouvant être indifféremment posé à l'horizontale ou à la verticale, elle gagne en respectabilité pour ressembler à un élégant élément de chaîne hi-fi. Après avoir conquis les enfants, il faut désormais séduire leurs parents.

Nintendo, très directement menacé par Sega, ne présentera sa

## France Télécom met les joueurs en réseau

**Médiatiques mais encore assez confidentiels, les jeux en réseau commencent à intéresser quelques milliers d'internautes. Mis en place par France Télécom depuis le 1<sup>er</sup> juin, le site GOA (www.goa.com) se veut « le premier service Internet francophone de jeux multi-joueurs », qu'il s'agisse de jeux de combats, d'action, de stratégie, de simulation ou de réflexion. Pour le joueur, qui doit choisir un pseudonyme et utiliser un ordinateur personnel (PC), l'inscription est gratuite. Il existe également des forums et une « zone classique » où il est possible de jouer à des jeux de cartes ou de société (échecs, dames, backgammon).**

**Selon ses créateurs, le nombre d'abonnés de GOA atteignait 120 000 mi-novembre pour 3 millions de pages lues chaque mois. L'objectif est d'atteindre 150 000 abonnés en fin d'année pour 4 millions de pages lues.**

future console Dolphin que fin 2000. Allié au groupe Matsushita (Panasonic, JVC) et à IBM, Nintendo abandonnera le format-carte pour le disque laser mais ne proposera pas sous sa signature un équipement doté d'un lecteur de DVD, laissant ce soin à Matsushita, grand concurrent de Sony. La Dolphin sera équipée d'un modem pour jouer en réseau et verra ses qualités graphiques augmenter. Pour l'heure, Ninten-



**Ci-dessus, la Dreamcast de Sega (1 690 F, 258 €). Ci-contre, la future PlayStation 2 de Sony, qui devrait être commercialisée à l'automne 2000 aux alentours de 2 000 francs (environ 300 euros). Nintendo annonce pour sa part le lancement de la Dolphin fin 2000.**

do se concentre sur son véritable métier ; la mise au point de nouveaux logiciels. Sa capacité de résister à l'offensive de la Dreamcast dépend essentiellement du nombre et de la qualité des jeux (Mario, Zelda, Perfect Dark, Pokémon) associés à la N 64.

Malgré l'importance de leurs coûts de développement, les jeux

PlayStation puis de la future Nintendo. Dans ce domaine, le meilleur côtoie le pire. Les produits les plus demandés sont les jeux de simulation sportive (les courses automobiles, en particulier), devant les jeux d'aventure (Tomb Raider, Zelda) et les jeux d'actions (James Bond, Rayman). La part des jeux de combat (10 % environ) est en recul régulier. Toutefois, dans la course aux odyssées les plus enviables, aux jeux les plus divertissants ou les plus bêtes, l'ordinateur personnel (PC) n'a pas encore dit son dernier mot. Moins développé, le jeu sur CD-ROM reste l'apanage d'une population plus âgée et souffre d'exiger un matériel informatique parfois très performant. Pour le PC, il va devenir difficile de résister aux nouvelles consoles dotées de fonctions élargies.

Pour l'heure, Sony, Nintendo et Sega n'envisagent toujours pas d'introduire un standard commun qui rendrait compatibles leurs logiciels de jeu. Ils laissent à ceux qui passent leurs soirées, et parfois leurs nuits, à manipuler fébrilement une manette ou un joystick, le soin de déterminer le vainqueur. Et malgré la progression attendue des ventes et l'efficacité des innovations technologiques sur la « fluidité » des jeux (comme disent les initiés), il ne fait guère de doute que trois consoles de jeu sur le marché, c'est vraisemblablement une de trop.

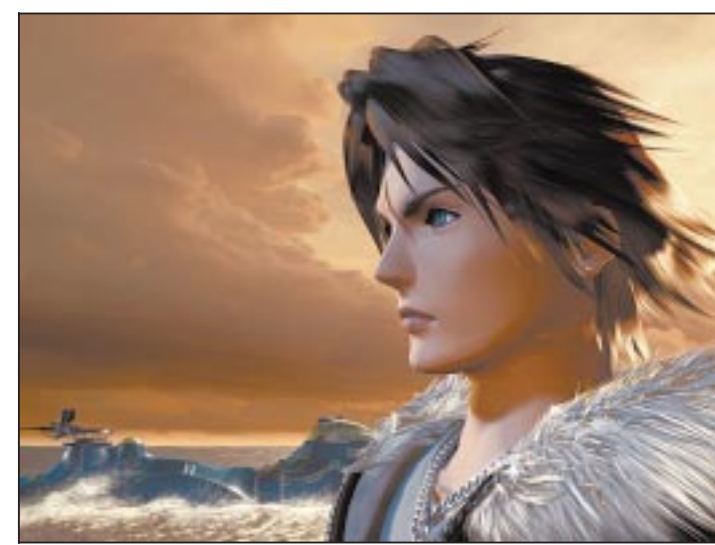
Jean-Michel Normand

## Les jeux vidéo sont partout, sauf dans l'imaginaire des petites filles

ILS COMPOSENT la génération baladeur-PlayStation-téléphone portable. Hors du terrain, on trouve ces jeunes rugbymen et footballeurs de haut niveau les écouteurs vissés sur les oreilles, pendus à leur « mobile » ou, plus souvent encore, enfermés dans leur chambre face à leur console de jeu. A l'issue de la dernière Coupe du monde, un des anciens de l'équipe de France de rugby regrettait les stages de préparation d'antan où séances de vidéo collectives et incontournables parties de belote soudaient l'esprit d'équipe. Quant aux entraîneurs, certains ne cachent pas leur irritation devant ce facteur potentiel de fission du fameux « collectif ». Le phénomène n'est pas réservé à l'élite sportive. Pour les 18-25 ans, la console est un divertissement contemporain.

Après s'être largement imprégné des héros du sport, du cinéma, de la bande dessinée ou de la musique, l'univers virtuel des jeux commence à s'installer dans la vie quotidienne. Hier installée semi-clandestinement dans la chambre des adolescents, la console trouve désormais sa place comme service payant dans les chambres de certains hôtels haut de gamme. Des compagnies aériennes asiatiques mettent elles aussi manettes et écrans de jeu à la disposition de leurs passagers privilégiés. De même, il n'est pas rare que les organisateurs de grandes réceptions et de cocktails chics installent, dans quelques recoins, des consoles pour leurs invités.

Première véritable star féminine du jeu électronique, Lara Croft a été engagée pour vanter les mérites de la marque automobile Seat.



**On connaissait les jeux issus de films (Le Cinquième Élément, Mission impossible, James Bond, Jurassic Park). Désormais, c'est le cinéma qui s'inspire des jeux vidéo : en 2000 devrait sortir un film à gros budget tiré de Final Fantasy (photo), jeu mythique de l'univers PlayStation.**

Quant à la firme Audi, une de ses publicités fait explicitement référence aux jeux de simulation sur PlayStation pour mettre en valeur la tenue de route de son modèle S3. En Europe et au Japon, des sociétés proposent d'ores et déjà d'installer des écrans dans les appuie-tête avant des voitures afin que les – jeunes – passagers arrière puissent brancher une console. Depuis plusieurs années, une prise 12 volts est installée aux places arrière des monospaces afin que les enfants puissent jouer à la Game Boy sans craindre d'épuiser leurs piles.

La bande dessinée, après avoir tant inspiré les jeux électroniques,

s'intéresse aux héros virtuels. Lara Croft, encore elle, est devenue le personnage central d'une BD, note Gentiane Lenhard dans *Faut-il avoir peur des jeux vidéo ?* (ESF éditeur). « Il est également intéressant de constater, souligne l'auteur de ce livre, que des figurines de jeux vidéo commencent à s'introduire dans les magasins de jouets et y remplacent progressivement les *Gi-Joe* et autres *Transformers* de la génération précédente. » Pour les industriels du jouet, dont les parts de marché se réduisent, l'adversaire numéro un est parfaitement identifié : c'est la console. Il faut la combattre ou s'y adapter.

L'essor de la technologie numé-

rique aidant, les liens entre l'univers des jeux et celui du cinéma ne cessent de se resserrer. Les jeux pour Nintendo ou PlayStation sont des créations informatiques, tout comme les films d'animation telles la série des Star Wars ou celle de Toys Story, par exemple. On annonce pour 2001 la sortie d'un film à très gros budget inspiré du jeu Final Fantasy. Jusqu' alors, c'étaient les éditeurs de jeux qui piochaient dans l'univers du septième art, même si l'expérience a démontré qu'un succès cinématographique n'engendrait pas nécessairement un best-seller sur le marché des jeux.

La notoriété grandissante de ce loisir n'a pas non plus échappé aux célébrités. Le mensuel *Joystick*, tout entier consacré aux amateurs de la PlayStation, comporte une rubrique « people ». Pour sa part, David Bowie a réalisé la musique d'un jeu de console (Omikron ; The Nomad Soul) dans lequel son personnage apparaît.

Pour parachever son intégration dans le quotidien, il reste encore à la console une bataille à livrer, et non des moindres. En dépit de l'élaboration de multiples produits leur étant spécifiquement destinés, les femmes restent effrontément minoritaires parmi les utilisateurs. En France, leur proportion a progressé mais elle ne représente pas plus de 17 % des joueurs sur PlayStation. Convaincu que la greffe peut prendre, le géant du jouet Mattel va tenter à son tour de séduire les petites filles en lançant, pour Noël, un jeu de Playstation consacré à la poupée Barbie.

J.-M. N.

0,99Frc/mn

# Temps agité

**VENDREDI.** Entre l'évacuation par l'est de passages pluvieux organisés et l'arrivée par l'ouest d'une nouvelle perturbation, la France reste dans un régime d'averses plus ou moins virulentes. Neige en montagne au-dessus de 800 m dans les Pyrénées et de 500 m ailleurs.

**Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie.** - Eclaircies et nuages se partagent le ciel de la matinée. Quelques averses se produisent encore ça et là. L'accalmie est de courte durée: pluies continues par l'ouest dans l'après-midi. Il fait de 10 à 12 degrés.

**Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes.** - Les nuages dominent et s'accompagnent de passages pluvieux et d'averses. Les éclaircies, timides le matin, sont un peu plus nombreuses en milieu d'après-midi. Il fait de 8 à 11 degrés.

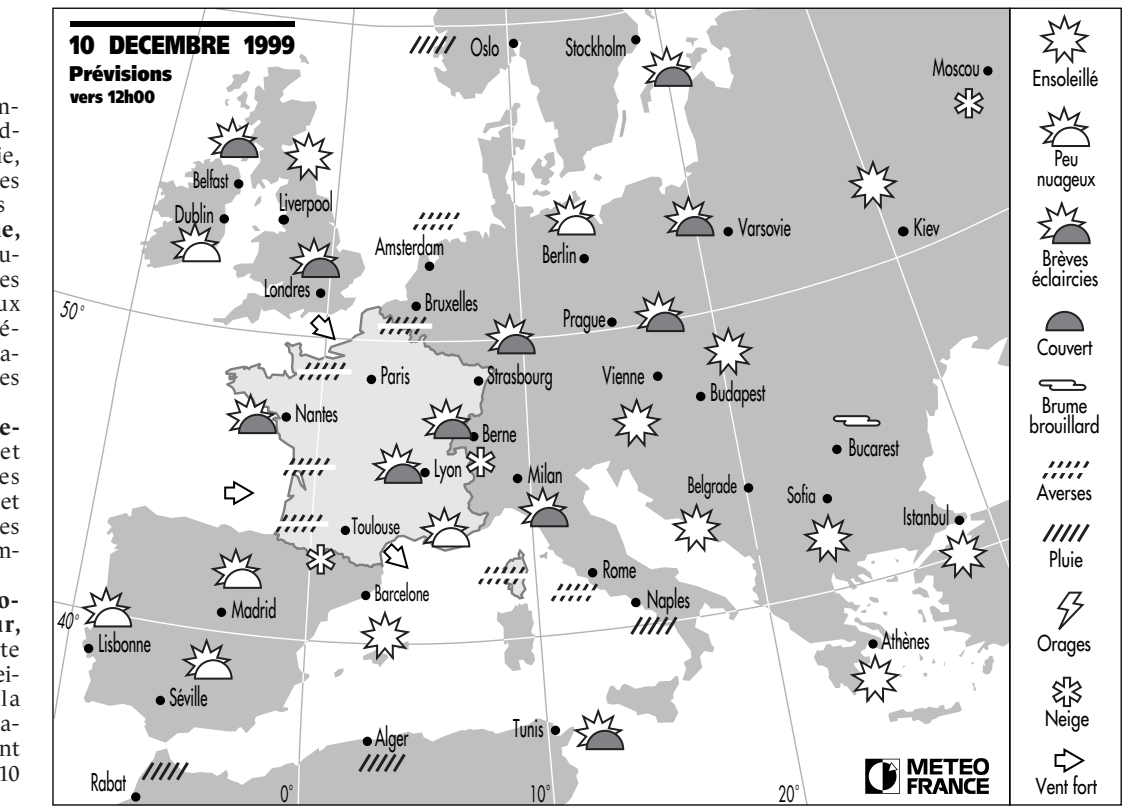
**Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté.** - Les quelques trouées de ciel bleu du petit matin sont rapi-

dement comblées par de nombreux nuages venant du nord-ouest. Ils apportent de la pluie, des averses et de la neige sur les montagnes. Il fait de 4 à 9 degrés.

**Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées.** - Sur le Poitou-Charentes, ciel variable et averses rares. Ailleurs, les nombreux nuages s'accompagnent de fréquentes averses localement orageuses sur les côtes. Il neige sur les Pyrénées. Il fait de 8 à 12 degrés.

**Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes.** - Quelques éclaircies et surtout de nombreux passages nuageux accompagnés de pluies et d'averses. La neige tombe sur les reliefs au-delà de 500 m. Les températures vont de 4 à 8 degrés.

**Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse.** - Le sud des Alpes reste sous les nuages. Des averses neigeuses s'y produisent. Sur la Corse, le temps est instable et orageux. Ailleurs, les éclaircies sont de plus en plus larges. Il fait de 10 à 14 degrés.



# LE CARNET DU VOYAGEUR

**LONDRES.** Eurostar offre des tarifs promotionnels pour passer le samedi soir à Londres, tarifs soumis à contraintes. Le billet, proposé jusqu'au 30 avril 2000 et baptisé « Night Trip », à 290 F (44 €) l'aller-retour en 2<sup>e</sup> classe, au départ de Paris, Lille ou Calais, impose un départ le samedi après 16 heures (arrivée à Waterloo à 18 heures), et un retour le dimanche matin avant 10 heures. Les autres forfaits week-ends sont à 590 F (90 €) en 2<sup>e</sup> classe, et 990 F (151 €) en première, à condition d'effectuer la réservation au minimum 14 jours avant le départ, de passer deux nuits sur place, ou la nuit du samedi. Ligne directe Eurostar: 08-36-35-39.

**TRAIN.** Dès le 18 décembre, les passagers première classe des TGV Côte d'Azur Paris-Nice pourront réserver auprès des contrôleurs, quel que soit le jour, un taxi qui les attendra à la descente du train.

**PRÉVISIONS POUR LE 10 DÉCEMBRE 1999**

Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S: ensoleillé; N: nuageux; C: couvert; P: pluie; *: neige.	PAPETE 24/31 P POINTE-A-PIT. 23/30 S ST-DENIS-RE. 22/27 P	AMSTERDAM 6/9 P LUXEMBOURG 12/17 S MADRID 6/12 S MILAN 5/7 P MOSCOW 0/5 S MUNICH 5/8 P NAPLES 1/5 S OSLO 4/10 P PALMA DE M. -6/5 S PRAGUE 4/7 N BUDAPEST 5/8 N SEVILLE 4/8 S SOFIA 5/8 P ST-PETERSB. 0/5 N STOCKHOLM -7/4 * TENERIFE 8/13 S VARSOVIE	KIEV 1/2 S LISBONNE 9/13 P LIVERPOOL 5/8 S LONDRES 6/8 S LUXEMBOURG 12/17 S MADRID 6/12 S MILAN 5/7 P MOSCOW 0/5 S MUNICH 5/8 P NAPLES 1/5 S OSLO 4/10 P PALMA DE M. -6/5 S PRAGUE 4/7 N BUDAPEST 5/8 N SEVILLE 4/8 S SOFIA 5/8 P ST-PETERSB. 0/5 N STOCKHOLM -7/4 * TENERIFE 8/13 S VARSOVIE	VENISE 4/8 N VIENNE 2/5 S	LE CAIRE 12/22 S NAIROBI 15/27 S PRETORIA 17/28 S RABAT 10/17 N TUNIS 8/17 S	ASIE-Océanie BANGKOK 21/28 S BEYROUTH 14/19 S BOMBAY 20/30 S DIJAKARTA 25/29 P DUBAI 19/28 S HANOI 14/21 S HONGKONG 14/21 S JERUSALEM 11/22 S NEW DEHLI 8/22 S PEKIN -4/8 S SEOUL 2/7 S SINGAPOUR 24/29 P SYDNEY 23/29 S TOKYO 7/16 S
---	---	--	--	------------------------------	--	---

**Situation le 9 décembre à 0 heure TU**

**Prévisions pour le 11 décembre à 0 heure TU**

# VENTES

**LA NUMISMATIQUE** confirme de manière concrète des questions historiques, mais peut aussi poser un voile de mystère sur certains points. Ainsi en est-il de la collection de monnaies d'un amateur érudit, qui sera vendue à Drouot les 14 et 15 décembre et dont certaines pièces soulèvent quelques énigmes.

Une large portion de cet ensemble est consacrée aux « royales françaises », le monnayage des rois de France. Le franc en tant qu'unité monétaire apparaît à l'occasion d'un revers français face à l'Angleterre, aux débuts de la guerre de Cent Ans. Le roi Jean II le Bon (né en 1319, règne de 1350 à 1364), fait prisonnier par le

prince Noir à Poitiers en 1356, est libéré en 1362 sur la promesse d'une rançon de 3 millions d'écus d'or. Une frappe spéciale est réalisée pour rendre le roi « franc de sa dette » et cette pièce reçoit tout naturellement le nom de franc.

**ÉCUS, SALUTS ET TESTONS**

A son retour, Jean le Bon émet les francs « à cheval », où il est représenté sur sa monture, puis ses successeurs assurent la pérennité du franc. Un des plus anciens de cette vente est le franc « à pied » d'or de Charles V (règne de 1364 à 1380), où le souverain figure en pied sous un dais flanqué de fleurs de lys (1 000 F à 1 500 F, 152 € à 229 €).

Environ un demi-siècle plus tard, des monnaies frappées dans plusieurs villes du nord de la France et à Paris au nom d'Henri VI, « roi de France et d'Angleterre », juxtaposent les « écus » (écussons) de France et d'Angleterre. Charles VI (règne de 1380 à 1422), que l'histoire affuble du sobriquet « le Fol », reconnaît le roi d'Angleterre Henri VI comme son héritier et autorise l'émission de ces pièces. L'un de ces saluts d'or, datés de 1423, provient des ateliers de Rouen (8 000 F à 9 000 F, 1 221 à 1 374 €), un autre de ceux de Paris (5 000 F à 6 000 F, 763 € à 916 €). Il était temps que Jeanne d'Arc arrive.

A la Renaissance, la dynastie des

Valois introduit le « teston », première monnaie à l'effigie royale. Aubaine pour les collectionneurs, le monnayage des Valois contient quelques anomalies qui le rendent spécialement attrayant. Fils de Henri II, François II, époux de Marie Stuart, connaît le règne le plus court de l'histoire de France: dix-sept mois, de juillet 1559 à décembre 1560. Aucune pièce n'a été ornée de son portrait et les testons de son règne portent encore l'image d'Henri II, comme le montrent plusieurs modèles proposés ici (1 400 F à 1 600 F, 213 € à 244 €).

Henri III, met en circulation des testons à son effigie dans les mois qui suivent la mort de Charles IX (1 000 F à 3 000 F, 152 € à 458 €), alors que Henri IV, devenu roi en 1589, attend 1594 pour imposer son portrait aux Français, sans doute pour calmer les passions soulevées par les guerres de religion (1 000 F à 3 000 F, 152 € à 458 €).

Catherine Bedel

# DÉPÊCHES

**TOYMANIA**: ce Salon, consacré aux jeux et jouets de collection, se tient ce week-end à la salle Equinoxe de l'Aquaboulevard. Tous les secteurs de cette spécialité y sont largement représentés, y compris les « collectors », objets promotionnels édités en petit nombre.

★ 4, rue Louis-Armand, 75015 Paris. Samedi 11 et dimanche 12 de 10 h à 19 h. Entrée: 55 F (8,4 €). Tél.: 01-48-44-30-30.

**ARCHÉOLOGIE**: à Paris, la galerie Blondeel-Deroyan expose une sélection de pièces issues des cultures méditerranéennes. L'Égypte, la Grèce et Rome y tiennent une place importante, mais les cultures de l'empire mède ou des royaumes étrusques y sont également représentées.

★ 11, rue de Lille, 75007 Paris. Tél.: 01-49-27-96-22. Jusqu'au 18 décembre.

# Calendrier

**ANTIQUITÉS ET BROCANTES**

- **Marcq-en-Barœul** (Nord), du 9 au 13 décembre, tél.: 03-20-51-49-69.
- **Blagnac** (Haute-Garonne), du 10 au 13 décembre, tél.: 05-61-52-74-21.
- **Lyon** (69004), du 11 au 12 décembre, tél.: 06-82-43-84-43.

- **Paris hôtel Dassault**, Rond-Point des Champs-Élysées, du 11 au 19 décembre, tél.: 01-40-71-90-22.
- **Paris-Parc des Princes**, du 11 au 12 décembre, tél.: 01-44-88-52-60.

**COLLECTIONS**

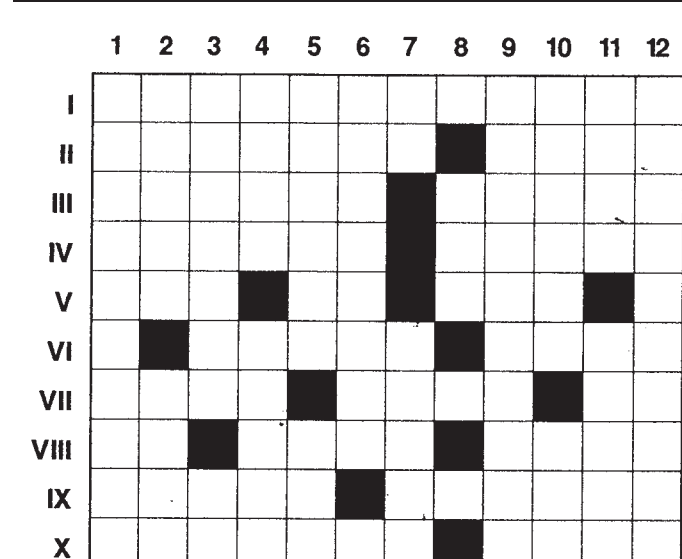
- **Guéret** (Creuse), minéraux et fossiles, du 11 au 12 décembre, tél.: 05-55-52-23-98.

- **Bordeaux** (Gironde), minéraux et fossiles, du 11 au 12 décembre, tél.: 05-57-43-06-08.
- **Coudekerque-Branche** (Nord), timbres et cartes postales, du 11 au 12 décembre, tél.: 03-28-64-14-63.
- **Paris Aquaboulevard**, Toymania, du 11 au 12 décembre, tél.: 01-48-44-30-30.
- **Rouen** (Seine-Maritime), minéraux et fossiles, du 11 au 12 décembre, tél.: 02-35-07-76-52.

# MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 99292

SOS Jeux de mots: 3615 LEMONDE, tapez SOS (2,23 F/min).



# HORIZONTELEMENT

I. Qu'il soit au mur ou sur pied, il doit supporter. - II. Sécheresse interne. Sortie théâtrale. - III. Découpages au théâtre. Assure une bonne fermeture. - IV. Passas d'un sujet à l'autre. La première à être reconnue comme maîtresse royale. - V. Fourrage. Métal blanc et dur. Vilaine manie. - VI. Fait monter le niveau. Joli bien qu'un peu vieilli. - VII. Bien courte. Pris pour aller plus loin. Voyelles. - VIII. Le prix du silence. Délicatement coloré. Pour se

# VERTICALEMENT

1. Faveur pour les uns, injustice pour les autres. - 2. Récompense toiles et étoiles. Passe par Florence et Pise. - 3. Poussent leurs drôles de cris en bord de mer. En tenue. - 4. Indique une grande quantité. Rongeur dormeur. - 5. Comme Parménide ou Zénon. Dans les toxines. - 6. Laisser des

# SOLUTION DU N° 99291

**HORIZONTELEMENT**

I. Contraceptif. - II. Amoralité. Ne. - III. Mériter. User. - IV. Irise. Apport. - V. Otas. Egal. Mi. - VI. Na. Ennemi. El. - VII. Créé. Pet. - VIII. Euh. Généreuses. - IX. Ior (roi). Or. Lue. - X. Raccommodées.

**VERTICALEMENT**

1. Camionneur. - 2. Omerta. - 3. Noria. Chic. - 4. Trisser. Oc. - 5. Rate. Negro. - 6. Ale. Enée. - 7. Cirage. Nom. - 8. Et. Pampero. - 9. Peuplier. - 10. SO. Télé. - 11. Inerme. Eue. - 12. Fertilisés.

# L'ART EN QUESTION N° 147

En collaboration avec Réunion des Musées Nationaux

# Et vogue la galère!

**ROI DE HONGRIE** et prince de Bohême, l'empereur du Saint Empire romain germanique, Rodolphe II (1522-1612), installe sa résidence à Prague en 1583 et en fait une capitale des arts et des sciences. A l'instar de son grand-père Charles Quint, il collectionne les œuvres d'art comme les instruments scientifiques, et commande au maître horloger Hans Schlottheim cette horloge automate en forme de galion, joyau d'orfèvrerie de la Renaissance.

Trônant sur la Nef, on reconnaît Charles Quint recevant l'hommage des princes électeurs de l'empire au son des trompettes et des tambours. Trente autres figurines sont présentes à bord du bateau, dont trois marins qui hissaient la voile d'étai et quatre vigies dans les hunes. D'autres vigies dans le grand mât sonnaient les heures et les quarts. Jouet de prince, cet automate symbolise aussi bien le pouvoir impérial que la grandeur du Saint Empire.

Rodolphe II fut plus attiré par la science que par la politique, et fut le protecteur d'un savant célèbre. De qui s'agit-il?

- Copernic?
- Kepler?
- Newton?

Réponse dans *Le Monde* du 17 décembre.

Réponse du jeu n°146 paru dans *Le Monde* du 3 décembre: Paul Delaroche a épousé la fille du peintre Horace Vernet, dont il a réalisé plusieurs portraits.



« La Nef », attribuée à Hans Schlottheim, Augsburg, vers 1580 (laiton doré, fer, émail, 100 x 70 cm). Actuellement présentée à l'exposition « La Nef » dite de Charles Quint, une fastueuse horloge automate, jusqu'au 5 janvier 2000.

## CULTURE

LE MONDE / VENDREDI 10 DÉCEMBRE 1999

**ARTS PREMIERS** Classé en tête par le jury réuni à Paris les 4 et 5 décembre, le projet de Jean Nouvel a été retenu par le président de la République pour la construction

du Musée des arts et civilisations, qui doit ouvrir en 2004, quai Branly, dans le 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Ce choix a été annoncé mercredi 8 décembre à l'issue du conseil des

ministres. ● QUATORZE ÉQUIPES d'architectes étaient en lice dans ce concours lancé au début de l'année après la décision prise en juillet 1998 de réunir dans un seul établissement

les collections du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie et celles des départements ethnographiques du Musée de l'homme. ● LE DERNIER grand projet du siècle occupera le

dernier grand terrain prestigieux au centre de Paris. Jean Nouvel a voulu ménager le mystère et une approche progressive de son architecture et d'une collection exceptionnelle.

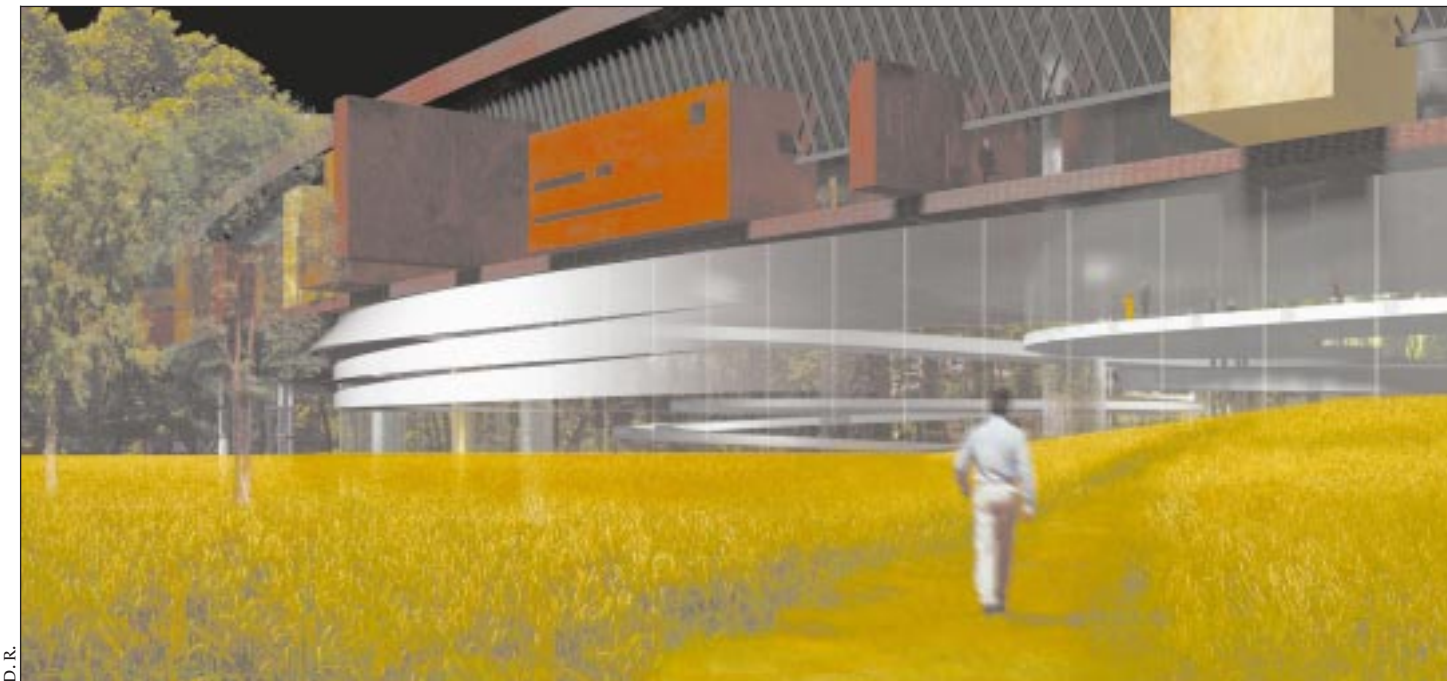
# Jean Nouvel remporte le concours pour le Musée des arts et civilisations

En 2004, le nouvel établissement devrait présenter les collections d'arts africains, océaniques, asiatiques et américains dans une galerie sur pilotis et un grand jardin au long du quai Branly, à Paris

FALLAIT-IL attendre le tournant du siècle pour que naisse, en pleine ville, une éco-architecture savante ? Constructeur souvent en connivence réactive avec la violence de l'époque, Jean Nouvel aurait-il choisi ce moment pour y répondre par le mystère des origines, en s'assurant la complicité du paysagiste Gilles Clément, marieur d'herbes et de perspectives jardinées, et de Yann Kersalé, jongleur de lumières ? Trio bien accordé pour offrir un retour raffiné à l'art brut et aux arbres sacrés sur le plus parisien des rivages ?

A l'Ouest, la tour Eiffel et le Trocadéro, en face le Palais de Tokyo. Bord de Seine, quartier de ministères, dernier terrain difficile au centre de la capitale. Comme les autres participants du concours, les auteurs du projet lauréat pour le Musée des arts et civilisations s'attaquaient à un dossier doublement délicat : comment aborder un site sensible soumis à des contraintes strictes d'urbanisme et à un voisinage exigeant ? Comment créer un musée pour des arts dits premiers qui, presque partout, se sont exprimés hors les murs, et dont on se demande parfois si le regard porté sur eux est légitime ou dépassé, respectueux ou déplacé ? En affichant son souci écologique, l'équipe de Jean Nouvel (chef de projet : Françoise Reynaud) insiste sur le caractère recyclable des matériaux qu'elle utilisera (le bois et les stucs, mais aussi l'acier), sur l'énergie naturelle qui sera mise en œuvre dans cet édifice. Les couleurs aussi, précise l'architecte, seront sourdes, mates ; des ocres, des bois noirs, des sables mêlés dans la texture des sols, évoqueront d'autres mondes que le nôtre.

Mais on remarque surtout une écologie d'une autre échelle, plus puissante, dans la manière dont le



Vu du quai Branly, le projet de Musée des arts et civilisations dessiné par Jean Nouvel et le jardin de Gilles Clément.

bâtiment promet de se couler dans le paysage, en épousant, à une faible hauteur et entre deux vastes jardins, la courbe de la Seine. Assurer une transparence alternée d'ombres, oublier les matériaux et effacer les accessoires de la modernité industrielle, réinventer des formes aléatoires. Et recréer, par l'éclairage nocturne, une intrigante mise en relief des formes bâties. Telles sont les ambitions de l'architecte, qui exprime, à l'intérieur, le même souci de fluidité et d'espace libre, dans lequel il logera des boîtes de méditation, où aller sereinement à la rencontre des œuvres.

Une première clôture, haute paroi de verre avec silhouettes d'arbres sérigraphiées pour densifier l'écran

visuel, suivra la ligne du quai, tout en servant à briser le flux sonore de la circulation. Les immeubles destinés aux bureaux, aux ateliers de restauration, s'appuieront, pour les cacher, sur les pignons et les cours arrière des immeubles contigus et redonneront sa continuité à la forme haussmannienne, tout en se distinguant par leur habillage après intervention d'artistes.

### DIPLOMATIE DES FORMES

Jean Nouvel avançait ici en terrain connu. Il avait pu, lors d'un précédent concours organisé sur le même site pour un centre de conférences internationales qui ne fut pas construit, prendre la mesure de l'endroit. Mais cette fois, on demandait

surtout aux concurrents de créer sur ce terrain de deux hectares et demi un jardin de 7500 mètres carrés, donc un espace très dégagé, mais aussi de reconstruire la continuité bâtie. En se libérant des contraintes, une par une, le projet dégage l'essentiel : une longue galerie sur pilotis (aussi vaste, mais pas plus, que le jardin) s'étire au niveau de la cime des arbres, surmontée d'une terrasse sur le panorama de la Seine, plate comme la main, avec des surfaces d'eau infranchissables pour seules balustrades et une coupole plate pour abriter un restaurant.

Les gabarits de hauteur autorisés ne sont pas utilisés à leur maximum. Sur un budget total de 1,1 milliard de francs (168 millions d'euros), le

coût prévu pour la construction est de 524 millions de francs (80 millions d'euros). Le bâtiment s'habille de larges pare-soleil de bois horizontaux (vers le Sud) et d'une résille en losanges (vers le Nord). Les murs de verre sont sérigraphiés pour figurer un fond de décor végétal, selon les zones géographiques illustrées à l'intérieur du musée. Les deux jardins, semés de graminées par Gilles Clément et plantés de chênes et d'érables de grande taille côté Seine, communiquent tout au long de la galerie. On y accède par une rampe en large arabesque qui montre le chemin et continue sa progression à l'intérieur.

Diplomatie des formes, en dialogue avec une nature recomposée,



imaginée et réinsérée en filigrane sur les parois vitrées, le projet joue avec l'intensité lumineuse afin de ménager une découverte progressive de ces expressions artistiques qui doivent nous rapprocher d'autres civilisations, et sans doute de nos origines.

Que proposaient les autres concurrents ? Les polémiques autour de la définition du musée se sont apaisées, un lauréat a été retenu dans la clarté. D'autres querelles ne sont pas à exclure concernant les règles d'urbanisme imposées aux concurrents. Pour permettre à tous de comprendre et d'apprécier, il serait bon que tous les projets (des quinze équipes retenues, quatorze ont concouru, celle de Rem Koolhaas s'étant désistée) soient exposés très rapidement afin que la clarté du dossier soit à la mesure de la célérité des décisions annoncées immédiatement après le choix du jury.

Michèle Champenois

## Un architecte manifeste

DEUX SEMAINES exactement après avoir gagné le concours pour l'extension du musée Reina Sofia à Madrid, Jean Nouvel emporte la compétition pour le Musée des

### PORTRAIT

Un homme qui combat la misère urbaine à coups de mots et de couleurs

arts et civilisations à Paris. La première information surprend moins que la seconde, tant l'activité de l'architecte français le mieux coté sur la scène internationale s'est développée ces derniers temps à l'étranger : Allemagne, Espagne, Suisse, Prague, Séoul, Mexique, etc. Même si l'on doit inaugurer dans les mois qui viennent la cité judiciaire à Nantes, c'est en France, et singulièrement à Paris, que l'auteur du projet de « tour sans fin » et le lauréat écondu du Stade de France, à Saint-Denis, a le moins eu l'occasion récemment de mettre son talent à l'épreuve de la réalité.

Un projet d'hôtel donnant sur l'East River, près du Brooklyn Bridge à New York, la commande d'une tour sur la Diagonale à Barcelone, des immeubles de bureaux à Londres, permettent à cette agence de soixante-dix personnes de mettre ses idées et ses audaces en contact avec l'époque. Mais c'est souvent à l'homme d'images et de chocs visuels que ses futurs clients croient avoir affaire. Celui qui est capable de faire peindre en rouge les façades sur la cour intérieure d'un ensemble de logements sociaux en région parisienne, peut-être pour devancer ou amplifier la protestation muette des mal-lotés bien logés. Un homme de manifestes. Celui qui combat la misère urbaine à coups de mots et de couleurs.

Mais il y a l'autre Nouvel, l'architecte sensible à l'environne-

ment de son projet, qui se déclare heureux d'être soumis à des contraintes, d'avoir à jouer avec elles. Celui qui courbe, avec ses amis d'ailleurs – l'équipe d'Architecture Studio –, la façade de l'Institut du monde arabe (1981-1987) pour accompagner la Seine en face de l'île Saint-Louis et qui dresse une machinerie optique mystérieuse sur l'autre face, hymne technologique au soleil de tous les Suds.

Bien sûr, on retrouve cette justesse d'analyse, cette retenue dans l'effraction urbaine, cette volonté de mener par approches successives le visiteur jusqu'au cœur du sujet, comme le fait le projet lauréat du quai Branly. Et si la haute palissade de verre, qui court sur 200 mètres à 17 mètres de haut, rappelle les grands verres feuilletés de la Fondation Cartier, boulevard Raspail (1995), c'est peut-être que ce dernier projet parisien pointe la tête manquante du triangle.

M. Ch.

### Chronologie

● 14 novembre 1995. Jacques Chirac annonce « les modalités de présentation à l'intérieur du Musée du Louvre d'arts primitifs ».

● Septembre 1996. La commission Friedmann préconise de réunir, au Trocadéro, les collections du MAAO et celle du département d'ethnologie du Musée de l'homme, et d'ouvrir une antenne au Louvre.

● Octobre 1996. Jacques Chirac confirme la création d'un Grand Musée de l'homme, des arts et des civilisations (MHAC). Polémiques, notamment dans les milieux universitaires.

● Octobre 1997. Claude Allègre, ministre de l'éducation nationale et tuteur du Musée de l'homme, indique que « le futur Musée de l'homme, des arts et des

JACQUES CHIRAC n'a pas perdu de temps. Le 7 décembre, Stéphane Martin, président de l'Etablissement public du Musée des arts et civilisations (MAC) lui présentait les trois projets retenus par le jury : dans l'ordre, ceux de Jean Nouvel, Peter Eisenman-Felice Fanuele et Renzo Piano ; le lendemain, il invitait Catherine Trautmann, la ministre de la culture, et Christian Sautter, le ministre de l'économie et des finances, à les examiner. Puis, il faisait connaître son choix : celui du jury, c'est-à-dire un bâtiment ambitieux, mais discret, l'antithèse d'un palais national, apte à servir d'écrit à des arts « différents ». Ainsi, le grand dessin du président de la République, annoncé dès l'année de son élection, en 1995, commence à se concrétiser. Il s'agissait, insistait alors Jacques Chirac, de donner aux arts dits primitifs et à leurs créateurs une place qui leur était jusque-là mesurée en France.

Sans doute existait-il à Paris, près du bois de Vincennes, un Mu-

seums sera réalisés sans brutaliser les chercheurs ». Le Trocadéro étant trop étroit, Jacques Chirac indique sa préférence, en février 1998, pour le quai Branly.

● Juillet 1998. Le président de la République prévoit l'ouverture du Musée des arts et civilisations (MAC) pour 2004. Son coût est chiffré à 1,1 milliard de francs pour 30 000 mètres carrés.

● Décembre 1998. Stéphane Martin est nommé président de l'établissement public.

● 1999. Concours d'architecture pour le futur MAC. En août, quinze équipes sont retenues.

● Décembre 1999. Le projet de Jean Nouvel est retenu.

● Avril 2000. Ouverture de l'antenne du Louvre.

● Été 2004. Ouverture du Musée des arts et des civilisations.

## Le vrai démarrage d'un projet ambitieux

sée des arts d'Afrique et d'Océanie (MAAO) et, sur la colline de Chaillot, un Musée de l'homme. Mais le premier, marqué par ses origines coloniales, négligé par la direction des musées de France, végétait sans budget et avec de maigres collections. Le second, en dépit de ses premières années brillantes, sombraient peu à peu dans la poussière malgré ses richesses, miné par des querelles internes, avec des crédits étiés.

### POLÉMIQUES

L'annonce de la création d'un nouvel établissement provoqua immédiatement une levée de boucliers, suscitée notamment par Henry de Lumley, directeur du Musée d'histoire naturelle, dont le Musée de l'homme est une des composantes. Epaulé par de nombreux ethnologues, le préhistorien soutenait que la présentation esthétique d'objets élaborés par des peuples sans écriture était un non-sens, puisqu'ils étaient ainsi coupés de leurs fonctions et de leurs significations. La présence, au cœur du dispositif présidentiel, de Jacques Kerchache, spécialiste incontesté d'art africain, mais aussi collectionneur et ancien marchand d'art, attisa les polémiques. On vit là une dérive mercantile du programme présidentiel.

C'est peut-être la cohabitation qui remis le MAC sur les rails. Aux côtés de Germain Viatte, ancien directeur du Musée national d'art moderne, chargé par le ministère de la culture du projet muséologique, Claude Allègre, le ministre de l'éducation nationale, plaça Maurice Godelier au poste de directeur scientifique. Cet ethnologue réputé, qui a fait toute sa carrière au CNRS et à l'École pratique des hautes études en sciences sociales, est incontestablement un homme de gauche. Il a accompli de nombreuses missions sur le terrain, en Nouvelle-Guinée - Papouasie, et il est l'auteur d'ouvrages remarquables. Comme

Claude Lévi-Strauss, il s'intéresse au MAC depuis l'origine. Sa forte personnalité a calmé le jeu. Avec Germain Viatte et Jacques Kerchache, surtout préoccupé de l'antenne du Louvre – où 140 pièces « primitives » seront présentées en avril 2000 –, il forme un trio atypique, qui a su accoucher d'un programme cohérent.

Le futur musée devra proposer un regard original sur quatre grandes aires culturelles : l'Afrique, les deux Amériques, l'Asie « tribale » – notamment l'Insulinde – et l'Océanie. Chacune d'entre elles, en effet, sera dotée, dans la grande galerie dessinée par Jean Nouvel, d'espaces différents grâce auxquels le visiteur pourra accomplir un parcours selon ses goûts ou ses besoins. Il pourra privilégier l'émotion esthétique ou les informations ethnographiques, avoir une approche transversale de ces civilisations avec les expositions-dossiers, approfondir ses connaissances par le biais de bases d'images et de banques de données. Les réserves

visibles recèleront une partie des quelque 330 000 objets des collections du MAC (un dixième viennent du MAAO, les autres du Musée de l'homme). Le sous-sol recèlera en outre 2 000 m<sup>2</sup> pour les expositions temporaires, une importante médiathèque ainsi qu'un auditorium pour les débats et les spectacles.

Enfin, ce musée d'un nouveau genre doit aussi être un centre de recherche inédit où devraient cohabiter des disciplines différentes : histoire, ethnologie, esthétique, linguistique, voire archéologie. Le MAC, qui ne délivrera pas de diplôme, a pour vocation d'être ouvert aux chercheurs et aux universitaires de tous les horizons. En attendant son ouverture, en 2004, le MAC doit aussi compléter ses collections – un budget de 150 millions de francs (22,9 millions d'euros) a été affecté à cet usage. Mais sans doute, les premières années du XXI<sup>e</sup> siècle lui révéleront-elles d'autres surprises.

Emmanuel de Roux

**L'ÉVÉNEMENT**  
**FERRAT 2000**

**COFFRET 11 COMPACTS**  
**190 CHANSONS**

SEULE COLLECTION AVEC TEXTES ET PHOTOS

# L'art contemporain français aborde la Côte ouest

## Une quarantaine d'expositions et d'interventions de San Diego à Seattle

**LOS ANGELES**  
correspondance  
« Côte ouest : une saison d'art français contemporain » a choisi la côte Pacifique pour faire connaître ses artistes aux Etats-Unis, avec une quarantaine d'expositions ou interventions de San Diego à Seattle, jusqu'en janvier 2000. L'initiative, brandie comme « la promotion la plus importante de l'art étranger aux Etats-Unis », est une manœuvre délicate pour les Français, soupçonnés de « dirigisme » gouvernemental dans un article du *New York Times* qui annonce l'opération ainsi : « Le ministère des affaires étrangères prépare une attaque-éclair sur la Côte ouest. »

Pourtant, Côte ouest a pris soin de monter son « invasion » en collaboration avec les instances locales. Des responsables de musées et de galeries ont été invités en France pour rencontrer et sélectionner les artistes. Le résultat, un mélange éclectique de photographies, sculptures, peintures, vidéos..., fait apparaître des noms encore inconnus outre-Atlantique.

San Diego a choisi Georges Rouse et Bertrand Lavier, dont les deux expositions sont abritées jusqu'au 30 janvier 2000 par le Museum of Contemporary Art. Lavier appelle la bande dessinée à la rescousse de l'art avec *Walt Disney Productions*, inspiré par un cartoon de 1947 dans lequel Minnie Mouse défend l'art moderne face à un Mickey assez sceptique.

### CRÉATEURS CÉRÉBRAUX

*Anamorphose/Métamorphose, Photographic Interventions* by Georges Rouse a été particulièrement remarqué, d'autant que l'artiste français, familier des sites abandonnés, a utilisé le Musée des arts photographiques de Balboa Park, actuellement en rénovation, pour fixer ses illusions optiques sur un cliché photographique et inviter l'observateur à des jeux mentaux de construction/déconstruction.

Les commentaires de la presse américaine sont révélateurs de l'image cérébrale qu'ont les créateurs français. A propos de l'exposition d'Anne et Patrick Poirier, qui ont mené des fouilles dans les ar-

chives du Centre Getty, à la recherche de *L'Ombre de Gradiva*, un critique d'art du *Los Angeles Times* écrit : « De façon typiquement française, l'installation prête beaucoup plus attention à la dimension écrite qu'aux éléments visuels. » Tania Mouraud se voit aussi reprocher sa logique « linguistique » et non « visuelle » dans *Wall Painting*, des lettres immenses en émail noir qu'elle a peintes dans l'UCLA's Hammer Museum of Art.

Le public est plus tendre. « L'art contemporain américain est plus froid, stérile. Ce que j'ai vu de vos artistes me semblent plus chaleureux, plus attrayant », explique Irena Carranza, une Californienne, en sortant des installations de Pierre Huyghe, au Santa Monica Museum of Art, dans la Bergamot Station, à Los Angeles. Dans *Blanche-Neige Lucie*, Huyghe filme le témoignage de l'artiste qui a enregistré la voix de la Blanche-Neige française et a eu des démêlés avec Disney. Sur l'écran en triptyque de *L'Ellipse*, deux Bruno Ganz se promènent, celui d'un film de Wim Wenders, et celui que l'artiste a filmé vingt ans après, marchant dans Paris. La séance des doubleurs regardant intensément un film – que le visiteur ne voit pas – a été très populaire.

Dans le même musée, Marie-Ange Guilleminot propose son « salon de transformation » avec message antinucléaire, ancré dans le souvenir d'Hiroshima, tandis que le film de Marguerite Duras défile en boucle. Les critiques ont souligné la place importante du cinéma dans l'art français. Toujours à la Bergamot Station, la galerie Shoshana Wayne présentait les compositions-collages d'affiches de Jacques de la Villeglé, et la galerie Ruth Bachofner, les tableaux abstraits de Michel Alexis. La galerie Louis-Stern de West Hollywood montrera les dessins de l'architecte Claude Parent. San Francisco a in-



*Euvre de Bertrand Lavier.*

vit le sculpteur Alain Kirili à présenter *Dialogue avec Rodin*. Oakland a choisi Fabrice Hybert et son immense tapisserie cosmique, ainsi que Jean-Michel Othoniel et son projet pour la station de métro Palais-Royal.

Le budget atteint 1 million de dollars, dont un tiers provient de l'Association française d'action artistique et services culturels de l'ambassade, le reste de la fondation franco-américaine Etant donné, de la Broad Art Foundation et

de sponsors comme AOM. Certains hôtes américains s'avouent déçus par l'attention limitée qu'a reçue ce *megashow* peut-être trop dispersé. Côte ouest aura permis aux artistes français, moins connus ici qu'à l'est, de nouer des relations d'avenir avec les opérateurs locaux, mais confirme que les Français doivent parfaire leur art de la promotion sous une bannière nationale, surtout en terrain étranger.

Claudine Mulard

## L'ARP clôt le débat sur la critique

UN COMMUNIQUÉ a été publié par l'ARP (société civile des Auteurs-réalisateurs-producteurs, au sein de laquelle s'est développée la polémique contre les critiques) à l'issue de son conseil d'administration réuni le 7 décembre. Il indique notamment que « le texte issu de ce débat est [...] paru dans la presse [...] avant même qu'il ait été soumis, amendé, ratifié ou refusé par l'ensemble des membres de l'ARP et d'autres réalisateurs. [...] Aujourd'hui, l'ARP n'a pas l'intention de solliciter les réalisateurs afin qu'ils prennent position au cœur d'un phénomène polémique tortueux et médiatiquement hors de proportion. Chaque auteur reste évidemment libre de se prononcer individuellement. Pour clore ce débat, même s'il apparaît que d'autres sujets tout à fait primordiaux doivent aujourd'hui préoccuper le cinéma (OMC, télévisions à péage, distribution...), l'ARP ne renoncera jamais à être le forum des opinions des cinéastes [...]. Le conseil d'administration de l'ARP a également pris acte de la démission de son président Claude Miller », remplacé par Pierre Jolivet.

## Scratch, poil à gratter cinématographique

AMIS des zones cinématographiques extrêmes, ce message est pour vous : Light Cone fête en beauté les quinze ans d'existence de Scratch Projection. Amis lecteurs en général, qui n'avez pas de raisons générales ni particulières de savoir ce qu'est Light Cone, Scratch Projection ou Jack Smith, mais pas davantage de préjugés contre un éventuel éclaircissement de la situation, ce décryptage est pour vous. Light Cone est une structure de promotion et de distribution de films dits expérimentaux, créée en 1982 à Paris par le cinéaste Yann Beauvais et le plasticien Miles McKane. Inaugurée avec 21 films dans un appartement privé, la société détient aujourd'hui un catalogue de près de 1 700 films (de 1905 à nos jours) régulièrement loués par de grandes institutions françaises et étrangères, développe des activités de consultation, de programmation, de restauration, et joue un rôle prépondérant dans le « désenclavement » du cinéma expérimental.

Ce mouvement ne concerne pas que le cinéma expérimental, mais toutes les formes de création réputées marginales ou mineures (documentaire, vidéo, films amateurs...) qui constituent de fait une source de renouvellement face à l'uniformisation du spectacle cinématographique traditionnel : le développement en France, depuis le début des années 90, d'un réseau alternatif extrêmement actif (structures de production, lieux de diffusion, festivals,

revues...) en témoigne. Organisée par Light Cone depuis quinze ans à un rythme hebdomadaire, la Scratch Projection fait ainsi connaître à un public de plus en plus nombreux les grandes figures de l'avant-garde cinématographique et du courant *underground* américain.

### TANGO ET TENUE LÉOPARD

Deux événements marquent ce quinzième anniversaire. D'abord, la publication d'un gros ouvrage – le *Scratch Book* –, qui recense la totalité des programmes présentés depuis 1983 et offre un très riche ensemble de textes permettant de découvrir, sous forme d'entretiens (avec Paul Sharits, Robert Breer, Hollis Frampton...), d'essais ou de témoignages, les œuvres et les cinéastes qui ont nourri ces projections. Ensuite, l'organisation de l'ultime séance de l'année (le 14 décembre), consacrée au cinéaste américain Jack Smith, mort du sida en 1989. Moins connu que les artistes qu'il a influencés (Andy Warhol au cinéma, Bob Wilson au théâtre), Smith est une figure majeure du courant *underground*. Son œuvre – dont *Flaming Creatures* (1961) est considéré comme un des joyaux – compose un univers baroque et fantasmagique nourri par l'ambiguïté sexuelle, l'hommage aux séries B hollywoodiennes et l'obsession plastique.

Outre *Blonde Cobra* (1963) de Ken Jacobs, où Jack Smith met ses ta-

### DÉPÊCHES

■ **PRIX** : le Turner Prize, attribué annuellement à un artiste britannique de moins de cinquante ans, a été décerné le 30 novembre au Londonien Steve McQueen, né en 1969. Les jurys du prix, créé en 1984, lui ont remis les 20 000 livres (31 920 €) de dotation en récompense de son film *Deadpan*, tourné en 1997, et d'une installation vidéo réalisée en 1998 et intitulée *Drumroll*. Le jury déclare avoir « voulu souligner la poésie et la clarté de la vision de l'artiste ainsi que l'intensité émotionnelle et l'économie de moyens de son travail ».

■ **JUSTICE** : la chambre civile du tribunal de grande instance de Clermont-Ferrand a débouqué, mercredi 8 décembre, Mazarine Pingot, la fille de François Mitterrand, qui demandait 1 million de francs (152 449 euros) de dommages et intérêts à l'ex-patron de la DGSE, Pierre Marion, et à son éditeur, Flammarion, pour des passages d'un livre évoquant l'ancien président de la République. Mazarine Pingot estimait que de nombreuses pages du livre de Pierre Marion, *Mémoires de l'ombre*, étaient « attentatoires à la mémoire de son père » et d'autres « diffamatoires » (voir *Le Monde* des 25 et 27 septembre et du 29 octobre).

■ **GRÈVE** : un mouvement de grève a débuté, le mardi 7 décembre, à l'appel de la CGT, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, en marge du nouveau préavis de 24 heures déposé à partir du 10 décembre et à durée illimitée dans les six théâtres nationaux de la capitale et de Strasbourg. A l'Odéon, ce mouvement de grève également illimité porte sur des revendications salariales des personnels techniques et administratifs. Il a entraîné l'annulation de la représentation de *L'Orestie* dans la grande salle, alors qu'à la Cabane (salle décentralisée de l'Odéon), le spectacle plus court a été maintenu et décalé.



**La plus belle revue d'art au monde**

Un regard étonnant sur l'art révéle dans ses détails les plus secrets les textes des auteurs les plus brillants : Yves Bonnefoy, Jorge Luis Borges, Michel Butor, Umberto Eco...

Franco Maria Ricci vous offre pour tout abonnement souscrit un guide des expositions joint à chaque revue.



15, galerie Véro-Dodat, 75001 Paris  
Tél. 01 40 41 02 02 - Fax 01 40 41 02 33



12 rue des Beaux-Arts, 75006 Paris  
Tél. 01 46 33 96 31 - Fax 01 43 25 79 06

Abonnement d'un an (6 numéros) 580 F (au lieu de 840 F). (France et Europe)

Pour vous abonner à FMR plus facilement, communiquez votre numéro de carte de crédit :  
Tél. 01 40 41 02 02 Fax 01 40 41 02 33

Ou envoyez ce coupon à : FMR service abonnements, 15 galerie Véro-Dodat, 75001 Paris

Ci-joint le règlement par  chèque à l'ordre de FMR  American Express  Visa  Diners

Carte de crédit numéro

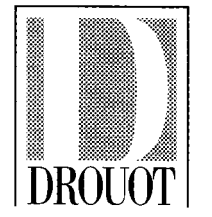
Date d'échéance

Nom et Prénom

Adresse

Signature

Schiffers - Paris



**DROUOT RICHELIEU**  
9, RUE DROUOT, 75009 PARIS  
Tél. : 01 48 00 20 20 - Fax : 01 48 00 20 33  
Calendrier des ventes au : 01 48 00 20 17  
Internet : <http://www.gazette-drouot.com>

Expositions :  
la veille de la vente, 11h à 18h  
le matin de la vente, 11h à 12h

Régisseur O.S.P., 47, rue Louis Blanc,  
92984 LA DEFENSE CEDEX - 01 49 04 01 83

**MERCREDI 15 DECEMBRE**  
S.5 et 6- Importants tableaux et sculptures des XIXe et XXe siècles. **PIASA.**

**JEUDI 16 DECEMBRE**  
S.9- Collection Henri M. PETIET. Importantes estampes modernes. (20e vente). **PIASA.**

**VENDREDI 17 DECEMBRE**  
S.5- Très importants dessins anciens et du XIXe siècle. **PIASA.**

**LUNDI 20 DECEMBRE**  
S.1 et 7- Objets d'art et de très bel ameublement. **PIASA.**  
Expo. le samedi 18 décembre de 11h à 18h.

**PIASA. PICARD, AUDAP, SOLANET & ASSOCIES**  
5, rue Drouot (75009) 01.53.34.10.10

**Théâtre de la Ville**  
PARIS

LUN. 13 DÉC. 20H30  
**PANSELUTA FERARU**  
Roumanie  
chant  
la tradition *lautar* de Bucarest  
avec 6 musiciens  
pour la 1<sup>re</sup> fois en France

2 PL. DU CHÂTELET PARIS 4  
01 42 74 22 77

**GALERIE LOUISE LEIRIS**  
47, rue de Monceau 75008 Paris  
Tél. : 01 45 63 28 85  
Fax : 01 45 63 76 13

**E. de KERMADEC**  
1899 - 1976

100 œuvres sur papier

du 16 novembre au 15 janvier 2000









## Une passion compliquée

par Pierre Georges

LE PS les collectionne, ces temps-ci. Ainsi la montre à complication, la bien nommée, achetée place Vendôme, par Julien Dray. Cette affaire, qui n'est pas nécessairement une affaire d'ailleurs, est racontée dans *L'Express* cette semaine et ci-contre aujourd'hui.

Juju Dray a deux passions connues désormais : les banlieues et les montres. Les premières, il les défend avec acharnement, pour toujours. Les secondes, il les collectionne avec passion depuis toujours. Rien d'incompatible donc, vie publique, vie privée, et on ne voit pas en quoi le fait d'être de gauche interdirait, parallèlement, d'avoir une vraie passion pour des objets d'exception.

Où alors ce serait admettre : 1) que tous les collectionneurs sont de droite ; 2) qu'il est interdit à des gens de gauche d'avoir de l'argent ; 3) et que, s'ils en ont, il leur est encore plus interdit d'en faire l'usage qu'ils en jugent bon. Comme si l'argent avait une odeur politique, aimable et enivrante à droite, honteuse et nau-séabonde à gauche.

Donc telle n'est pas la question. Où l'affaire de la montre à complication se complique, ainsi que l'a révélé *L'Express*, c'est que la brigade financière a interrogé le député de l'Essonne non pas sur ses achats d'un objet précieux, mais sur les modes de paiement de cette fameuse montre. Julien Dray a payé ce bijou d'horlogerie, une montre en platine, au comptant : 100 000 francs par carte bancaire, 150 000 francs en liquide.

C'est une manie, chez eux, actuellement : les policiers de la financière s'intéressent beaucoup aux liquidités des gens de gauche,

notamment ceux ayant fréquenté la MNEF. Julien Dray a fréquenté la MNEF, mais rien n'indique que ceci soit lié à cela. C'est dans le cadre d'une enquête préliminaire ouverte, après un simple contrôle de TVA dans les locaux de la fameuse société Patek Philippe, place Vendôme, que le député a été entendu par la police.

Et il s'est expliqué sur la provenance de ces 150 000 francs. Rien que de très classique dans l'itinéraire du collectionneur : je chine, j'achète, je revends pour acheter mieux. Toujours mieux. Toujours plus beau, donc plus cher. Tout un petit déjà, Julien Dray a commencé à se prendre de passion pour les montres. Une passion compréhensible, dévorante en tout cas, et qui conduit immanquablement à la recherche de LA montre. La Patek à complication était inscrite dans le rêve de Julien Dray. Et il a expliqué aux policiers que, pour acheter cette montre, il en avait vendu d'autres, dans ce troc et ce veuvage permanent qu'est la vie de collectionneur.

D'où les liquidités. Le monde des fonds de la montre à complication n'est pas si vaste que les policiers ne puissent vérifier les explications et adresses fournies par le député. Et si telle est bien l'origine des fonds, il n'y aura pas d'affaire. Simplement une sorte de préjudice moral et politique. Julien Dray, vous savez bien, le député de la Gauche socialiste avec sa breloque de quatre sous en platine !

En somme, il paiera pour d'autres, dans le climat actuel créé, jour après jour, par des affaires à réelle complication, elles, et assez profondément détestables pour prouver que si la gauche a des problèmes avec l'argent, elles ne les a point volés !

## Les chasseurs adressent un ultimatum au gouvernement

REFUSANT DE CÉDER à ce qu'il qualifie de « *diktat* » européen, le président de Chasse, pêche, nature et traditions (CPNT), Jean Saint-Josse, a lancé, mercredi 8 décembre à Amiens (Somme), un « *appel à la mobilisation* » des chasseurs pour « *défendre avec conviction leurs libertés et la démocratie* » après l'arrêt du Conseil d'Etat sur les dates de la chasse (*Le Monde* daté 5-6 décembre). Le Conseil d'Etat a jugé que les lois de 1994 et 1998 sur les dates de la chasse sont dans leur « *quasi-totalité incompatibles* » avec le droit communautaire. M. Saint-Josse réclame donc « *en urgence* » du gouvernement et du président de la République la modification de la directive européenne de 1979 sur les oiseaux migrateurs, qui impose à la France une réduction de ses périodes de chasse. Sans réponse avant le 15 janvier 2000, M. Saint-Josse, dont la liste avait recueilli 6,77 % des voix aux européennes de juin, se prépare à une « *révolte très forte* » des chasseurs et à « *couper quelques têtes* » aux prochaines élections municipales.

## Armistice entre le « Times » et les conservateurs britanniques

AU TERME d'une bataille médiatico-politique de six mois, la hache de guerre est enterrée entre *The Times* et le Parti conservateur britannique. A la « *une* » de son édition du jeudi 9 décembre, le quotidien anglais de référence reconnaît que les accusations portées contre le trésorier des tories, Michael Ashcroft, étaient infondées. Homme d'affaires basé à l'étranger et principal pourvoyeur de fonds du Parti conservateur, M. Ashcroft avait été mis en cause dans une série d'articles, à propos de l'origine jugée douteuse d'une partie de ces fonds. Plaidant son innocence, il avait déposé plainte pour diffamation contre le journal et réclamait 100 millions de livres de dommages et intérêts. Les deux camps ont fini par trouver un arrangement à l'amiable sur l'intervention personnelle, selon *The Guardian*, de Rupert Murdoch, patron du *Times*, soucieux de calmer le jeu à l'approche des élections de 2001.

### DÉPÊCHES

■ **GOVERNEMENT** : Daniel Vaillant, ministre des relations avec le Parlement, devait quitter, jeudi 9 décembre, dans la matinée, l'hôpital du Val-de-Grâce, où il avait été admis, la veille, pour des examens de contrôle à la suite d'un malaise pendant le conseil des ministres. Le ministre, qui a reçu la visite de Lionel Jospin, va bien, assure son entourage.

■ **PRESSE** : Bernard Montanier, cinquante-cinq ans, secrétaire général du *Figaro* depuis 1996, rejoint le cabinet de Catherine Trautmann, ministre de la culture et de la communication, où il devrait occuper les fonctions de conseiller chargé du secteur des médias. Il avait occupé des fonctions identiques, de 1988 à 1991, auprès de Catherine Tasca, alors ministre déléguée chargée de la communication.

Tirage du *Monde* daté jeudi 9 décembre 1999 : 484 205 exemplaires. 1 - 3

# MNEF : Dominique Strauss-Kahn est visé par un second réquisitoire supplétif

La Cour des comptes enquête par ailleurs sur son rôle de conseiller à EDF

LE PARQUET de Paris a délivré, mardi 7 décembre, un second réquisitoire supplétif contre Dominique Strauss-Kahn, cette fois pour « *usage de faux* », dans le dossier distinct visant l'ancien ministre de l'économie et des finances, en marge de l'enquête sur les malversations commises au préjudice de la Mutuelle nationale des étudiants de France (MNEF). Cet acte de poursuite est relatif à la remise, le 28 octobre, par le défenseur de M. Strauss-Kahn, M<sup>e</sup> Lef Forster, d'un dossier censé attester les prestations que l'ancien ministre assure avoir effectuées, entre 1994 et 1996, pour le compte de la MNEF.

Désireux de justifier les honoraires qui lui avaient été versés, soit 603 000 francs, en qualité d'avocat-conseil par la mutuelle, M. Strauss-Kahn avait sollicité l'avis de l'ancien bâtonnier Bernard Vatier, qui avait examiné une série de documents et de courriers transmis par M. Strauss-Kahn. M. Vatier n'avait constaté, dans un

avis rendu le 26 janvier, « *aucune difficulté ni au titre de la conformité des prestations* [de M. Strauss-Kahn] *par rapport à [ses] activités professionnelles d'avocat, ni au titre du montant des honoraires* ».

Entre-temps, les enquêteurs avaient saisi des factures adressées par l'ancien ministre à la MNEF pour ces prestations, ainsi que diverses courriers et notes internes. Le soupçon, puis la quasi-certitude que plusieurs de ces pièces avaient été falsifiées, devaient conduire le parquet à délivrer un premier réquisitoire pour « *faux et usage de faux* », qui visait « *Dominique Strauss-Kahn, Olivier Spiatakhis et tous autres* ». Ce réquisitoire, qui a entraîné la démission du ministre des finances, fut signé le 28 octobre, soit le jour-même où son avocat apportait le fameux dossier aux juges, ignorant ce qui se préparait.

Or, parmi ce lot de pièces figuraient également des documents vraisemblablement falsifiés, et notamment la lettre adressée à l'ex-ministre par Philippe Plantagenest,

un ancien dirigeant de la MNEF, et faussement datée du 13 décembre 1994, ainsi que la réponse à ce courrier signée par M. Strauss-Kahn. Le second réquisitoire du parquet permet donc désormais aux juges de l'affaire de la MNEF de poursuivre M. Strauss-Kahn non seulement à propos des documents initialement saisis par la police mais aussi de ceux qu'il avait lui-même fait remettre à la justice. M. Strauss-Kahn, dont les modalités de convocation et/ou de mise en examen ne sont pas précisément connues, devrait contester, devant les juges, la qualification de « *faux* » imputée à ces documents, indique son entourage.

### CONSULTANT AUSSI POUR EDF

L'ancien ministre est par ailleurs indirectement visé par une enquête de la Cour des comptes, indique *Le Parisien* du jeudi 9 décembre. Selon le quotidien, la juridiction financière a constaté, à l'occasion d'un contrôle entrepris sur EDF, que M. Strauss-Kahn

avait été rémunéré par l'entreprise publique entre 1994 et 1997, à hauteur de 200 000 francs par an, en qualité de « *consultant* ». Le directeur du cabinet de François Roussey, actuel président d'EDF, a déclaré au *Parisien* que M. Strauss-Kahn avait été appointé « *tout à fait normalement* ». Ancien président d'EDF, Gilles Ménage a pour sa part indiqué que M. Strauss-Kahn avait « *effectué des prestations dans le domaine du nucléaire* » et s'était notamment rendu auprès des Verts allemands « *pour les convaincre d'infléchir certaines positions* ». La présidence d'EDF a récemment adressé à la Cour des comptes des « *éléments de justification* » des rémunérations consenties à ce « *consultant* » de haut niveau. L'entourage de ce dernier précise qu'il a en effet conduit plusieurs « *missions* » en Allemagne, au Maroc et en Grèce au service d'EDF et que « *tout cela serait facilement vérifiable* ».

Hervé Gattegno

## Une montre « à complication » met Julien Dray dans l'embarras

À CAUSE d'une montre « à complication », le député (PS) Julien Dray se retrouve aujourd'hui dans l'embarras. Comme le révèle *L'Express* du 9 décembre, le fondateur de SOS-Racisme est visé par une enquête préliminaire déclenchée par le parquet de Paris. Elle concerne les conditions dans lesquelles M. Dray s'est porté acquéreur, auprès d'un bijoutier parisien, d'une montre d'une valeur de 250 000 francs, dotée d'un mécanisme de haute précision, dit « à complication ».

L'histoire débute, il y a environ neuf mois, par le biais d'un banal contrôle de TVA. Les inspecteurs du fisc s'intéressent à la société Patek Philippe, installée place Vendôme, haut-lieu de l'horlogerie de luxe. Lors de cette vérification, ils découvrent la trace de l'achat en 1997 d'une montre par Julien Dray, payée par fractionnement : 150 000 francs ont été versés en liquide par le parlementaire, et 100 000 francs payés par carte bancaire. Ce double mode de paiement étant considéré comme irrégulier

au nom de la lutte contre la fraude fiscale et le blanchiment d'argent, il est aussitôt dénoncé au parquet de Paris. L'ouverture d'une enquête préliminaire, confiée à la brigade financière, est alors décidée.

Entendu par les policiers, M. Dray s'est expliqué sur les conditions de cet achat. Les 150 000 francs versés en liquide proviendraient, selon lui, de la vente de quatre de ses montres de collection à des amateurs de ses relations. Selon une source judiciaire, les noms de ces personnes ont été fournis aux enquêteurs, qui ont pu obtenir auprès d'elles confirmation de la version délivrée par M. Dray. Quant au fractionnement de la somme totale en liquide et en carte bancaire constitutive de l'infraction, l'entourage du député socialiste plaide le caractère flou de la loi, et la bonne foi de Julien Dray qui n'aurait pas eu le sentiment de se mettre en tort. Il croyait que le paiement en liquide était possible jusqu'à la limite de 150 000 francs.

Agacé par cette affaire qui relève

à ses yeux de la vie privée, M. Dray a décidé de ne plus s'exprimer sur le sujet, a indiqué jeudi au *Monde* l'un de ses conseillers. « *Ma passion des montres est connue de tous depuis mon adolescence*, avait auparavant expliqué le député à *L'Express*. *C'est ma vie privée. J'en rêvais comme d'autres rêvent d'un tableau ou d'une voiture.* » Malgré les justifications apportées par le parlementaire, l'enquête préliminaire n'est toutefois pas encore termi-

née, précise une source judiciaire. Des investigations complémentaires sont encore en cours. Elles visent les personnes qui ont acquis les montres de Julien Dray. Il s'agit notamment d'étudier la régularité de ces achats. Ce n'est qu'au terme de ces vérifications que le parquet décidera de l'opportunité d'ouvrir une information judiciaire ou de classer sans suite.

Pascal Ceaux

# Science & Vie

# OBJECTIF XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

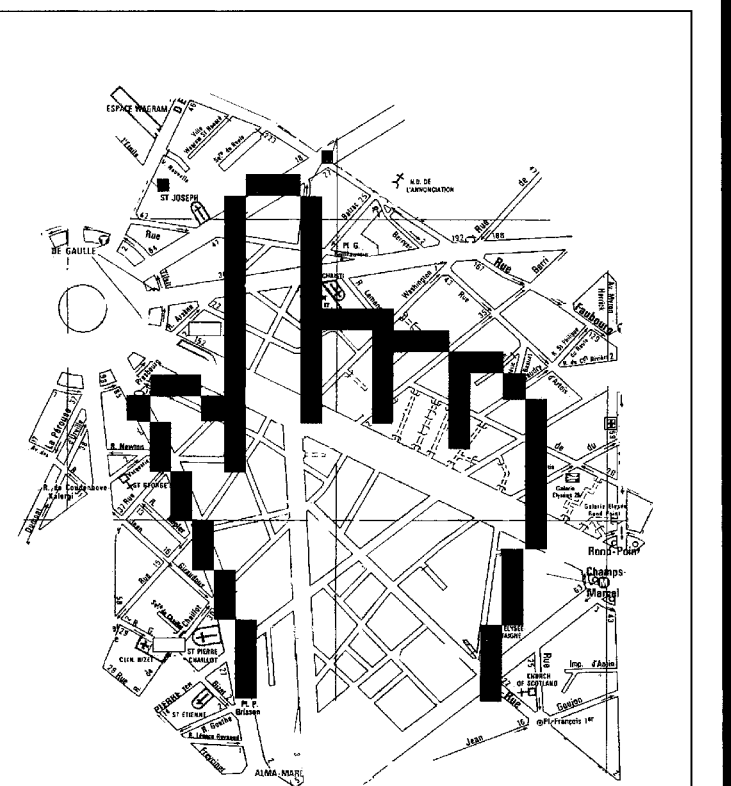
# 30 rêves pour l'humanité

Entre utopie et réalité, Science & Vie explore les défis scientifiques qui, surmontés, bouleverseront notre vie de demain.

avec un sondage exclusif :  
Qu'est-ce qui fait rêver les Français pour le 21<sup>e</sup> siècle ?

Science & Vie, le numéro du siècle.

En vente chez tous les marchands de journaux



Choisissez le quartier où vous voulez habiter.

Immostreet.com trie pour vous, parmi 420 000 offres, celles qui répondent le mieux à vos critères.

www.ImmoStreet.com  
ENFIN CHEZ SOI

**MARYLINE DESBIOLLES**  
**PRIX FÉMINA**  
pour son roman  
*Anchise* (Le Seuil)  
sera à la librairie  
**L'ARBRE A LETTRES**  
le mardi 14 décembre  
à partir de 18 h.30  
2, rue Edouard-Quenu, Paris 5<sup>e</sup>  
Tél. 01 43 31 74 08

# Le Monde DES LIVRES DE POCHE

VENDREDI 10 DÉCEMBRE 1999

## LANGUES DE FER, LÈVRES DE VELOURS

Les Mémoires impitoyables et drôles de la comtesse de Boigne ou le grand monde dans la tourmente de l'après-1789

P. III

## LES CAPÉTIENS D'UNE NOUVELLE FRANCE

De 987 à 1328, quinze monarques pour une période d'essor démographique et économique sans précédent

P. X

## SÉLECTION

La liste des « poches » parus en novembre

p. XIV à XVI



## s o m m a i r e

● **LITTÉRATURES**  
**Mémoires de la comtesse de Boigne** (p. III)  
**Huit petites œuvres morales**  
 et **Adieu ma chère Pillule** de Giacomo Leopardi (p. IV)  
**Paradis** d'Abdulrazak Gurnah (p. IV)  
**Je ne vous dis pas adieu** d'Osvaldo Soriano (p. IV)  
**Poésies** de Sandro Penna (p. V)  
**Sans nom** de Wilkie Collins (p. V)  
**Evaristo Carriego** de Jorge Luis Borges (p. V)  
**Livraisons** (p. IX)

● **ROMANS POLICIERS**  
**En haut des marches** de Joseph Hansen (p. VI)  
**Livraisons** (p. VI)

● **FANTASTIQUE**  
**La Morsure de l'ange** de Jonathan Carroll (p. VII)  
**Livraisons** (p. VII)

● **JEUNESSE**  
**Le Prince qui cherchait l'amour**  
 et **L'Abominable Histoire de la poule** de Christian Oster (p. VIII)  
**Livraisons** (p. VIII)

● **ESSAIS**  
**Les Capétiens Histoire et dictionnaire 987-1328** de François Menant, Hervé Martin, Bernard Merdrignac et Monique Chauvin (p. X)  
**Le Jeu de la science et du hasard La statistique et le vivant** de Daniel Schwartz (p. XII)  
**Stefan Zweig** de Donald Prater (p. XII)  
**Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française** de Mona Ozouf (p. XII)  
**Semmelweis** de Louis-Ferdinand Céline (p. XIII)  
**Histoire de la philosophie, idées, doctrines** sous la direction de François Châtelet (p. XIII)  
**Propos sur l'imparfait** de Jacques Drillon (p. XIII)  
**Livraisons** (p. IX)

● **SÉLECTION**  
 La liste des livres de poche parus au mois de novembre (p. XIV à XVI)

## Le Monde Actuel en poche

*Une collection ambitieuse accueillie par Gallimard*

Lancée en 1993 par Jacques Grall, journaliste au *Monde* et directeur général du Monde Éditions, la collection « Le Monde poche » devient, grâce à un accord de partenariat conclu avec Gallimard, « Le Monde Actuel ».

A l'origine, il s'agissait de proposer, à prix modiques, des ouvrages sur des sujets politiques, économiques et sociaux, constitués pour moitié à partir du fonds des archives du *Monde* et, pour l'autre moitié, d'inédits. Jacques Grall s'entoure de deux directeurs de collection : Olivier Mazel et Jean-Claude Grimal qui, de 1974 à 1993, ont participé en tant que professeurs d'économie aux « Dossiers et documents » du *Monde*. En 1993, Le Monde éditions et Marabout – filiale d'Hachette depuis 1977 – sortent leurs premiers titres, dont *Economie et environnement*, de Sylvie Deraième, et *L'Economie mondiale de la drogue*, de Jean-Claude Grimal. Les ouvrages, très souvent prescrits par les professeurs, rencontrent principalement un public composé d'élèves de terminale et d'étudiants du 1<sup>er</sup> cycle. En 1998, la société Monde Éditions est dissoute et le contrat avec Marabout n'est pas renouvelé. Aucun titre ne sera donc publié entre le 1<sup>er</sup> janvier et novembre 1999.

Yves Marc Ajchenbaum – chargé de mission auprès de la direction de la rédaction du *Monde* – succède à Jacques Grall et engage une réflexion avec les deux directeurs de collection afin de poursuivre cette « *belle aventure* » qui a, de plus, l'avantage d'être bénéficiaire : en cinq ans et sur 53 titres, plus de 400 000 exemplaires vendus. Après des discussions notamment avec Antoine Gallimard et Eric Vigne – conseiller littéraire pour la « non-fiction » –, un partenariat est conclu avec la maison de la rue Sébastien-Bottin. Re-

baptisée « Le Monde Actuel », la collection est accueillie par « Folio », que dirige Yvon Girard. La maison offre aux ouvrages – dont le premier tirage, pour chaque titre, est de 8 000 exemplaires – une mise en place et un matériel de promotion importants.

Sans changement radical, sont publiés dans cette collection des textes inédits qui offrent aux lecteurs « *des clés de réflexion sur un sujet précis et souvent complexe* ». Les critères ? L'ouvrage doit être accessible. Par son prix d'abord – chaque titre est vendu 40 F (6,10 €). Par son écriture aussi, puisque le texte entend proposer à un lectorat exigeant une analyse de fond, sans tomber dans le « livre à thèses ». L'objectif, comme le souligne Jean-Claude Grimal, est de « *jetter un pont entre les livres savants et les ouvrages destinés au grand public, sans écraser le lecteur par le savoir et l'intelligence de l'auteur* ».

Ambitieuse, cette collection se veut également rigoureuse. Chaque texte est enrichi d'un index, d'une chronologie, de cartes et tableaux ainsi que d'une importante bibliographie. Cette exigence permet d'offrir un « *double niveau de lecture* » : pour les non-spécialistes, l'ouvrage est une synthèse sérieuse, pour ceux qui souhaitent aller plus loin c'est, grâce à l'important appareil critique, une « *porte d'entrée* ». Enfin, si les thèmes traités sont d'actualité, ils correspondent à une « *actualité longue* ». Chaque sujet est ainsi resitué dans des perspectives historiques et internationales. Comme le fait remarquer Antoine Gallimard, les ouvrages proposés ne sont pas des « *livres de circonstance* » et doivent permettre aux lecteurs de « *construire une bibliothèque* ».

Emilie Grangeray

## Les premiers titres

● **A raison de dix ouvrages par an, les premiers titres sont :**

– *Comprendre la Corse*, de Jean-Louis Andreani avec une préface de Jean-Marie Colombani.

– *Seniors: l'explosion*, de Jacques Huguenin. Un nouveau marché, le casse-tête des retraites, le vieillissement.

– *Cuba. La Faillite d'une utopie*. Quarante ans après la révolution, le Che, le rhum, le soleil, les rêves, la société cubaine ne croit plus beaucoup aux avenir radieux et héroïques. Olivier Languepin nous rappelle à quel point Cuba est un chaudron.

– *La Presse, le Citoyen et l'Argent* : Daniel Junqua réfléchit sur les difficiles relations entre l'exigence citoyenne et l'industrie de l'information. Trente ans après la parution de l'ouvrage de Jean Schwobel (*La Presse, le Pouvoir et l'Argent*, Seuil, 1968), l'auteur dissèque les alliances, place sur le devant de la scène les « *douze groupes qui se partagent la France* » et analyse, sans manichéisme, le rôle de l'Etat et des milieux financiers.

– *La France des chômages*. On a beaucoup compté, décompté, recompté. Le chômage de masse, toujours présent, est solidement installé. Olivier Mazel revient, arguments à l'appui, sur l'impact des mesures qui visent à agir sur l'emploi et propose un panorama des différents types de chômage existant en Europe.

● **Prochaines livraisons en mars 2000** : *L'Euro-Méditerranée*, de Paul Balta ; *Balkans : la crise*, de Jean-Arnault Derens ; *Espagne. Les Nationalismes et l'Europe*, de Gérard et Jean-François Dufour ; *Drogue : l'autre mondialisation*, de Jean-Claude Grimal et *Les Judaïsmes*, de Jocelyne Ajchenbaum-Lenglet et Yves Marc Ajchenbaum. De plus, en février, la chronologie du *Monde* viendra rejoindre la collection. Publiée depuis 1986 en « Folio », elle sera enrichie d'articles et d'infographies parus dans *Le Monde*.

## Les chiffres de 1998

Un livre acheté sur trois est un livre au format de poche. Ils prennent une importance de plus en plus grande dans la vie éditoriale. Les collections se multiplient et se concurrencent, les enchères montent régulièrement pour obtenir de nouvelles signatures. Dans ses statistiques sur le marché du livre en 1998, le Syndicat national de l'édition (SNE) montre que le poche suit des tendances proches de celles des grands formats (« Le Monde des livres » du 25 novembre).

Pour la première fois depuis plusieurs années, le chiffre d'affaires des ventes de poche est en baisse en 1998 (– 3,1 %). A 1,695 milliard de francs (258 millions d'euros), il représente 12 % du chiffre d'affaires de l'édition. Si son impact n'est pas mesuré dans l'étude, l'incontestable succès du livre à 10 francs (1,52 €) est l'une des causes de recul. Selon l'enquête, réalisée en 1997, du ministère de la culture sur les pratiques culturelles des Français, « *12 % des Français ont acheté, au cours des douze derniers mois, un livre à 10 francs* ». Depuis le lancement de ces collections, en 1994, le chiffre d'affaires du poche a régulièrement progressé.

Le nombre de titres a augmenté, tandis que la production totale stagne et que le tirage moyen baisse, même si c'est dans des proportions moindres que pour les livres traditionnels. Il est de 11 833 exemplaires, alors que celui des autres éditions est de 7 368 exemplaires. 54 % des exemplaires produits sont des nouveautés, et 46 % des réimpressions de titres.

Le paysage du livre de poche est très largement dominé par les collections de littérature, qui représentent à la fois les deux tiers du chiffre d'affaires et du nombre d'exemplaires vendus. Les livres pour la jeunesse constituent le deuxième secteur avec plus de 20 millions d'exemplaires et 300 millions de francs (45 millions d'euros) de chiffre d'affaires. Un livre de poche vendu sur cinq est un ouvrage destiné aux enfants.

Alain Salles

## e n b r e f

● **Cadeaux en petit format.** Beaucoup de collections de poche ou de semi-poche sont si joliment présentées qu'elles font des cadeaux parfaits. Par exemple, les « Motifs » du Serpent à plumes, les « Chroniques du potager » ou « Le Nom de l'arbre » d'Actes Sud ; d'autres, plus classiques, font des efforts de fin d'année, en particulier en présentant plusieurs ouvrages sous un même coffret : c'est le cas pour « Folio » (Gallimard), « Découvertes » (Gallimard), « Babel » (Actes Sud), la « Bibliothèque du voyageur » (Payot Rivages), « Points » (Seuil). C'est aussi le moment de découvrir les tout petits formats de la collection « Maximes et pensées » des éditions André Silvaire et aussi de faire confiance au choix de « Suites » de Métailié, à « Rivages poches », à « Picquier poches », aux « Libretto » de Phébus, aux éditions de La Table ronde, Jacqueline Chambon, Allia, Arléa...

# Langues de fer, lèvres de velours

## MÉMOIRES DE LA COMTESSE DE BOIGNE

Edition présentée par Jean-Claude Berchet. Mercure de France, « Le temps retrouvé », 2 volumes de 786 p. et 722 p., 69 F et 67 F (10,51 € et 10,21 €).

On les attendait depuis longtemps, les poches du « Temps retrouvé ». La collection créée par Jacques Brosse au Mercure de France, il y a trente-cinq ans, est devenue au fil des volumes un signe de reconnaissance pour tous ceux qui aiment conjuguer le goût de l'histoire et la saveur des lettres. Du XVI<sup>e</sup> siècle au mitan du nôtre, « Le Temps retrouvé » rassemble ce qu'il y a de plus piquant, de plus riche, de plus original parmi les témoignages, les Mémoires et les correspondances.

Beaucoup de femmes parmi ces mémorialistes. On ne s'en étonnera pas : longtemps écartées des lieux où le pouvoir se met en scène, les femmes ont été les reines des coulisses, observant la comédie avec cette acuité particulière que permet le détachement. Les hommes, le plus souvent, racontent leur histoire ; ils y sont jusqu'au cou ; ils tiennent à s'y donner le beau rôle ; ils s'expliquent, se justifient, accusent et se modèlent une statue, même lorsqu'ils feignent de se confesser. Les femmes ne sont au cœur de la mêlée qu'à demi, même les passionnées. Il y a toujours une part d'elles-mêmes qui regarde, qui s'amuse, qui ne perd pas la tête et n'oublie pas la plume qui écrit. Il est donc juste que les premiers volumes en poche du « Temps retrouvé » leur soient consacrés.

On insistera trop peu sur les deux premiers. Les *Lettres de la princesse Palatine* (1) sont un classique de l'histoire. On connaît l'aventure de cette solide princesse allemande mariée à dix-neuf ans à Monsieur, le frère de Louis XIV. Monsieur, duc d'Orléans, n'aimait pas les dames, et la Palatine vivra à Versailles une triste vie de recluse, prisonnière de la politique européenne et des aventures extraconjugales de son beau-frère. Pour se consoler, il lui reste la correspondance. Pendant trente ans, jusqu'à sa mort, Elisabeth-Charlotte va écrire à ses parents allemands une chronique de la famille royale qui ressemble fort à une autopsie. C'est du Saint-Simon sans colère ni vanité, donc plus efficace encore : une pantomime de médiocres qui singent la grandeur.

Les *Mémoires de Madame Campan* (2), première femme de chambre de Marie-Antoinette, sont un témoignage de première main sur la vie et la mort des derniers Capétiens, de 1774 – où la jeune fille est nommée lectrice des filles cadettes de Louis XV – à 1792 où elle demande, en vain, d'être enfermée au Temple avec la famille Capet. C'est un étonnant mélange, très fin XVIII<sup>e</sup>, d'intelligence et de sentimentalisme, de charme et d'esprit critique, de bonhomie et de vitriol.

Les *Mémoires de la comtesse de Boigne* évoquent elles aussi les dernières années



ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTIOTTI

*Les volumes de la collection « Le temps retrouvé » du Mercure de France commencent enfin à être disponibles en poche : bonheurs de lecture en perspective, à commencer par ces « Mémoires de la comtesse de Boigne », tableau impitoyable et drôle du grand monde dans la tourmente de l'après-1789*

de l'Ancien Régime. Née en 1781, fille aînée d'une très vieille famille de la noblesse normande, elle a été élevée à la cour de Versailles, dans le voisinage quotidien des tantes de Louis XVI. De ces années d'enfance, Madame de Boigne a conservé un souvenir d'une étonnante précision. C'est en effet en 1837, pour se désennuyer et faire le deuil de son salon désormais déserté, qu'elle entreprend de raconter son odyssée. Son enfance quasi royale, la fuite à Londres, la ruine, les années d'immigration, son mariage raté avec le général de Boigne, la Restauration enfin où elle devient l'âme du faubourg Saint-Germain, avant de se rallier, après 1830, à la monarchie constitutionnelle des Orléans.

De ces temps de révolution, de ce trouble radical des esprits et des comportements, elle a tout vu, tout vécu, tout ressenti – du moins du côté de sa caste. Trop sensible pour ne pas en partager les malheurs et les espérances, mais trop intelligente aussi pour ne pas voir la rupture historique qui vient d'être consommée.

Madame de Boigne ne laisse jamais les préjugés gauchir son entendement, ni l'esprit de parti assombrir sa lucidité. C'est ce qui rend son regard redoutable, même à ses amis. Sa description des milieux de l'émigration en Angleterre est à cet égard exemplaire. Elle est de tout cœur avec eux, elle partage leur détresse – jusqu'à se vendre, pratiquement, à son général de mari pour redorer le blason ruiné de sa famille. Elle souhaite, comme eux, un retour à l'ordre ancien. Et pourtant, le portrait qu'elle fait de ces nobles déchus, fauchés, maltraités, arrogants et songe-creux est d'une particulière cruauté. Elle dévoile leurs arrière-pensées mesquines, met en scène leurs absurdes querelles de préséance, leurs mots vides, leur absence de qualités politiques et la sclérose de leur

pensée. Cette aristocrate peint l'aristocratie à la manière de Goya portraiturant la cour d'Espagne. La vacherie dans la sérénité.

On ne compte pas ses victimes. A commencer par Chateaubriand. Le beau vicomte a rencontré la comtesse à Londres. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il évoque « Madame de Boigne, aimable, spirituelle, remplie de talents, extrêmement jolie et la plus jeune de toutes ». L'imprudent ajoute qu'« elle écrit maintenant et ses talents reproduiront à merveille ce qu'elle a vu ». Ceci, peut-être : « M. de Chateaubriand a éminemment le tact des dispositions du moment. Il devine l'instinct du public et le caresse si bien qu'écrivain de parti il a pourtant réussi à être populaire. Il lui est fort égal pour cela de changer du tout au tout, d'encenser ce qu'il a honni, de honnir ce qu'il a encensé. Il a deux ou trois principes qu'il habilite selon les circonstances, de façon à les rendre méconnaissables. » Le reste à l'avenant.

Ce concert de portraits-charges a valu à la comtesse de Boigne une heureuse réputation de vipère. Et il est vrai qu'on rit beaucoup de la voir passer ses personnalités à la déchiqueteuse dans une langue parmi toutes exquise. Mais, somme toute, Madame de Boigne est moins impitoyable qu'exceptionnellement lucide. Et ce n'est pas sa faute si, auprès d'elle, ses contemporains ont l'air si bête.

Pierre Lepape

(1) 734 p., 69 F (10,52 €).  
(2) 620 p., 60 F (9,15 €).

## e x t r a i t

A son retour à Paris, monsieur de Talleyrand avait été beaucoup dans le monde ; il avait dîné chez le Roi, chez les ministres, chez les ambassadeurs, partout où on l'avait convié. En sortant de table, chez l'ambassadeur d'Angleterre, ses deux jambes fléchirent et il tomba la face contre terre ; il fallut le relever à force de bras. Sa première parole, après quelques secondes d'étourdissement, fut : « *Que m'est-il arrivé ?* » On lui expliqua, ce qui n'était pas vrai, que ses pieds s'étaient embarrassés dans un tapis. Il rentra dans le salon et s'y montra avec l'esprit aussi libre et aussi dégagé que de coutume, jusqu'à l'heure où il avait demandé ses chevaux.

Alors, il appela son petit-neveu, le duc de Valençay, pour se faire emmener par lui, gagna l'antichambre sans témoigner aucune souffrance, mais, à peine en voiture, se laissa aller aux gémissements les plus douloureux. On eut beaucoup de peine à le rapporter dans son appartement, et il passa quelques jours dans un état cruel. Cet accident avait mis un terme à ses sorties ; mais il reprit promptement l'habitude d'avoir du monde chez lui et de donner des grands dîners dont il faisait les honneurs avec cette grâce dont la tradition se perd tous les jours.

*Mémoires de la comtesse de Boigne*, pages 524-525.

## Vitalité du désespoir

**HUIT PETITES  
ŒUVRES MORALES**  
(traduit de l'italien  
par Eva Cantavenera)  
et **ADIEU MA CHÈRE  
PILLULE**  
(Lettres en français,  
choisies et présentées  
par Michel Orcel)  
de Giacomo Leopardi.  
Allia, 112 p. et 60 p.,  
40 F (6,09 €)  
le volume.  
(Inédits.)

Les petites œuvres morales de Leopardi (1798-1837) donnent de l'écrivain italien une image sensiblement différente de celles, habituelles, de poète élégiaque et de philosophe au désespoir stimulant. On sait que le pessimisme exacerbé de Leopardi, qui n'eut de rival en ce domaine que le marquis de Sade, se transformait en vigueur. Ses pires pensées sur le mal naturel en l'homme, sur l'égoïsme, sur l'omnipotence de l'amour-propre se muent facilement en vitalité, en lucidité, en appel à la sincérité. Son acuité se nourrissait d'humour, ce qui permet de le rapprocher de Kierkegaard et de Nietzsche.

Dans ses dialogues qui furent publiés de son vivant (contrairement à son grand corpus philosophique, le *Zibaldone*), Leopardi donnait libre cours à son esprit caustique. Le choix ici présenté par Eva Cantavenera correspond aux textes que Leopardi avait exclus de l'édition napolitaine de 1835, mais qui, pour certains, figuraient dans diverses éditions précédentes.

Le recours aux sages pessimistes de l'Antiquité est pour Leopardi l'occasion de poursuivre sa propre philosophie du désenchantement radical. Ironie dans la forme (les dialogues ont un ton souvent comique) et désespoir dans le contenu. L'effet est ravagotant, tout comme la lecture de la très belle lettre à André Jacopssen, fournie dans le volume de correspondance française préfacé par Michel Orcel.

**R. de C.**

## Enfance en esclavage

*Le Tanzanien Abdulrazak Gurnah dénonce la soumission dans son pays au début du siècle*

**PARADIS  
(Paradise)**  
d'Abdulrazak Gurnah.  
Traduit de l'anglais (Tanzanie)  
par Anne-Cécile Padoux.  
Le Serpent à plumes, « Motifs »,  
301 p., 45 F (6,86 €).  
(Première édition :  
Denoël, 1995.)

L'enfant et le marchand : Yusuf n'a que douze ans quand « oncle » Aziz entre dans sa vie. À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, chaque année, ce commerçant affable traverse le village de Yusuf, avec sa caravane de marchandises, et fait halte chez ses parents, apportant pour quelques heures des odeurs et des mélodies jouées par les musiciens qui accompagnent le voyage d'affaires. À son départ, ce héros glisse une piécette d'argent dans la main du petit Yusuf émerveillé.

Quand son père l'envoie sans explications « en voyage » avec Aziz, Yusuf ne sait pas ce qui lui arrive. En ville, l'« oncle » l'installe comme tenancier d'une de ses boutiques, guidé par Khalil, son aîné. L'enfant découvre la vie de la ville, écoute les vieux et les clientes, se glisse dans le splendide jardin d'Aziz et de sa femme. La nuit, Khalil et lui dorment à même le sol, devant la boutique, ou échantent des confidences. Peu à peu, Yusuf le naïf comprend. Aziz n'est pas son oncle mais un commerçant intraitable qui prend les enfants de ceux

qui lui doivent de l'argent, en guise de paiement de leurs dettes. Comme Khalil et sa sœur, il appartient au tout-puissant négociant.

Quand vient son tour d'accompagner la caravane du maître qui part plusieurs mois vers les profondeurs du pays, Yusuf découvre les paysages grandioses de l'Afrique de l'Est, les mœurs des villages isolés, la diversité des populations. Dans ces contrées situées entre Zanzibar et le lac Tanganyika, l'adolescent est aussi témoin des trafics d'armes, de la chaîne des soumissions qui, du haut en bas de la hiérarchie sociale, asservit le plus grand nombre. Mais il demeure perpétuellement protégé par une certaine innocence, qui force le respect du reste de la troupe. Quant à Aziz, c'est dans ces expéditions que son art se déploie : art de mener les hommes, de négocier avec les sultans locaux, de redonner force à la caravane épuisée.

En traçant les routes de Yusuf et de Khalil, Abdulrazak Gurnah, un écrivain tanzanien né à Zanzibar et installé à Londres depuis 1968, dessine courageusement les mille et une formes de servitude qui avaient cours dans son pays au début du siècle, de l'esclavage classique aux maillons de l'abus et de la dépendance. Plusieurs de ses personnages – Kalasinga, un mécanicien indien, Hussein, un petit commerçant de Zanzibar – s'opposent aux méthodes d'Aziz et de ses sbires, dénonçant cette course effrénée à l'argent.

À l'époque de *Paradis*, la finance était

dominée par des Indiens, tandis que le commerce était tenu par les grands négociants arabes, tel Aziz, qui savaient s'allier aux chefs de village. Ces puissants achetaient leurs esclaves aux nombreux marchands locaux. Quand l'Allemagne conquiert une partie du pays, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un chef de village, lui-même trafiquant, prédit à Aziz son déclin : « *C'est la fin de votre commerce de caravane. Les Allemands (...) disent qu'ils ne veulent plus de vous dans ce pays, car ils vous accusent de chercher à nous réduire en esclavage. Nous, des esclaves ! C'est nous qui en vendions aux marchands de la côte !* »

Le vieux jardinier de chez Aziz, ancien esclave, est resté au service de ses maîtres, faute de savoir où aller et fort de sa propre philosophie : « *Ils peuvent t'enfermer, t'enchaîner, se moquer de tes modestes aspirations, mais la liberté n'est pas quelque chose qu'ils peuvent t'enlever* », affirme-t-il à Yusuf. Ses propos n'apaisent pas le jeune homme qui, à dix-huit ans, se débat entre résignation et désir insoutenable de révolte, après avoir vu la sœur de Khalil violée et épousée de force par Aziz ou les porteurs contraints à la soumission sexuelle envers les chefs de la caravane. Yusuf, figure de grâce, enfant d'intelligence, n'aura pas le temps de mûrir sa réflexion. Un matin, les troupes allemandes débarqueront dans la ville, apportant leurs nouvelles méthodes d'asservissement.

**Catherine Bédarida**

## Ombres en vadrouille

*Rêve et réalité, burlesque et désespoir : le premier roman de l'Argentin Osvaldo Soriano*

**JE NE VOUS DIS PAS ADIEU  
(Triste, solitario y final)**  
d'Osvaldo Soriano.  
Préface de Julio Cortazar.  
Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Laure Bataillon.  
Grasset, « Les Cahiers rouges »,  
240 p., 56 F (8,54 €).  
(Première édition : Fayard, 1978.)

Osvaldo Soriano (1943-1997) aurait dû rester footballeur professionnel, dans son Argentine natale, mais la littérature, Stendhal, Chandler et Borges surtout, l'a convaincu de forcer le destin. De tels passages en force restent rarement impunis : condamné à errer comme une « ombre en vadrouille » (1), il deviendra employé de ciné-club, journaliste, écrivain, exilé, Français, résistant, de nouveau Argentin et exilé pour toujours.

*Je ne vous dis pas adieu*, son premier roman écrit en 1972, est dédié à Chandler et Laurel et Hardy. Plus que cela, Laurel partage la vedette avec Marlowe. Deux stars, vacillantes puisqu'elles ne sont ici

que l'ombre d'elles-mêmes, dont la relation naît envenimée par la peur de la mort. L'acteur, vieux et orphelin de son compère Hardy, s'adresse au détective pour lui confier une drôle d'enquête : pourquoi ne lui propose-t-on plus de rôles ? Il n'y aura pas de réponse, juste quelques allusions à la chasse aux sorcières et cette remarque rapportée par Laurel : « *Une fois, Buster Keaton m'a dit que nous avions commis une erreur parce que tous nos scénarios étaient fondés sur la destruction de la propriété privée et l'attaque de la police. Il prétendait que les gens en riaient, mais qu'au fond ils nous détestaient.* »

Pas de réponse, pas plus d'intrigue, mais des rebondissements. Comme la rencontre décisive entre Marlowe et un jeune Argentin, journaliste, ancien footballeur, sans un rond, parlant cinq mots et demi d'anglais, la tête pleine d'un roman sur Laurel et Hardy : Osvaldo Soriano. Le transfert est immédiat, les personnalités et les comportements de ces victimes consentantes du hasard se glissant dans ceux des deux comiques. Les scènes burlesques et hilarantes se succèdent jusqu'à

l'ivresse. Les gueules de bois seront terribles, entre dérouillées, déceptions et impuissance, mais intense la complicité.

Il fallait bien un Argentin pour confondre les plans du rêve et de la réalité. Avec un acharnement d'autant plus fort qu'il est bien clair que tout cela n'est que lubie. Une volonté tellement puissante qu'il faudrait bien peu de chose pour voguer sur les courants dominants. Mais pour quoi faire ? Devenir comme Chaplin, « toujours mal dans les films, trop bien dans la vie », ou John Wayne, une grande brute qui ne parle que le langage des coups ? Participer au triomphe de l'intérêt et de la force ? Pas question. Plutôt crever, et plutôt debout. Avec cette fierté, chaulée au désespoir, de n'avoir pas lâché sa propre dignité d'une semelle et d'avoir découvert la solidarité.

**Jean-Louis Aragon**

(1) *Une ombre en vadrouille* et les autres romans de Soriano sont disponibles chez Grasset, à l'exception de *Jamais plus de peine ni d'oubli*, qui sera publié dans le courant de l'année prochaine.

# L'innocence du désir

Un recueil pour découvrir la limpidité du poète italien Sandro Penna

## POÉSIES

de Sandro Penna.  
Traduction de l'italien et présentation de Dominique Fernandez.  
Grasset, « Les Cahiers rouges », 170 p., 48 F (7,32 €).  
(Inédit.)

Quatrième recueil français des poésies de Sandro Penna, cette nouvelle anthologie présente l'avantage d'avoir été composée par le poète lui-même. Economie et proluxe en même temps, tel était Penna, dont les poèmes sont proches du haïku, par leurs dimensions et parfois leur inspiration. Mais il en écrivit finalement beaucoup : beaucoup, étant donné le caractère obsessionnel de leur inspiration. Pour la plupart, ces poèmes concernent le désir que suscitent chez l'écrivain les jeunes hommes et souvent les adolescents.

Mais, comme Eugenio Montale, Umberto Saba, Pier Paolo Pasolini, Elsa Morante, Natalia Ginzburg, autant d'admirateurs inconditionnels, devaient le souligner, chacun à sa manière, l'innocence, la sincérité, la limpidité de sa langue poétique devaient donner à ses vers une valeur universelle, dépassant de loin le caractère érotique particulier de sa muse. Car, curieusement, si l'on peut penser à la poésie antique, précisément à cette même « muse adolescente », *Mousa paidikê*, de Straton de Sardes, chère à Marguerite Yourcenar, et justement à Cavafy, plus proche de nous et de lui, si l'on peut éga-

lement comparer Penna aux poètes arabes du Moyen Age, à vrai dire, il y a chez lui quelque chose de différent qui tient à son regard général sur le monde.

Penna était surtout un promeneur, un peintre. Il appartenait à l'univers esthétique d'Umberto Saba, dont il avait la légèreté, l'ironie, et, dans une certaine mesure, la désinvolture. Dans sa lignée écrira plus tard Nico Naldini, le cousin germain de Pasolini, qui vient de proposer son propre choix des poèmes de Penna en Italie (TEA, 1999). Il n'y a chez Penna ni culpabilité ni tristesse, même si son principal exégète, Cesare Garboli, voit en lui un poète « saturnien ».

Il écrit de façon très positive sur son désir qui n'a pas pour objet un corps, un individu. Son désir, pansexualiste, est une source de vitalité qui stupéfiera son principal admirateur, Saba : « *Tes poésies sont si chastes, si emplies de pudeur (c'est une des raisons pour lesquelles elles m'ont tant plu) que je ne crois pas qu'il puisse rien en résulter de mal pour toi.* » La plupart des lecteurs et défenseurs de Penna insisteront sur cette innocence effrontée de Penna. Le romancier Carlo Levi devait le qualifier de « *maternel et angélique* ». Natalia Ginzburg, de son côté, écrivait : « *La grandeur de sa poésie, inconsciente et involontaire, avait des racines dans sa grande innocence et dans sa manière candide et libre d'être au monde.* »

Il décrit admirablement les états de semi-léthargie surpris par le désir : « *L'âme s'enfonce lentement – avec la mer –/ dans un sommeil brillant. A l'improviste / bon-*

*dissent les sens – îlots de jeunesse. / Mais le péché n'existe plus.* » Il observe, de loin ou de près, des nageurs, des soldats, de « *jeunes fauves nus* » dans un gymnase, « *les rangées sveltes et noires des collégiens* », « *les blancs marins* », « *la noire et lente procession des séminaristes* », « *un enfant qui de l'ennui fait jeu* », un « *jeune ouvrier* » aux « *pulsions guerrières* », un « *compagnon de pissotière* », un « *angelot* » dans un cinéma, un « *garçon en salopette* », un « *juvénile cycliste* », un « *enfant aquatique et heureux* », un « *enfant chargé de lumière* »...

Si, toutefois, Penna reconnaît les interdits qui frappent (plus intérieurement que socialement) son désir sans tout à fait le frustrer, mais du moins en le limitant dans une zone de vague mélancolie, il s'y abandonne avec une relative sérénité, certain d'y puiser l'essence de sa poésie : « *La simple poésie glisse peut-être / aussi distraite que la main du voyageur / quand dans l'aride cohue d'un tram / elle se coule sur l'épaule d'un garçon.* » Il s'agit, le plus souvent, de plaisirs ainsi dérobés. Car la réciprocité n'existe pas chez Penna. Son trouble, sensuel, poétique, est fondé sur le retrait, le recul, l'écart, l'éphémère. L'un des premiers recueils de Penna s'intitulait, en hommage à *La Traviata*, *Croce e delizia*, confusion de sensations où se mêlent jouissance et douleur, renaissance incessante de son désir, comme un « *fleuve qui déborde à nouveau* », « *joie de sensations nouvelles* », « *ardente solitude* », « *étrange joie de vivre* ».

René de Ceccatty

# Les sentiers de Borges

## EVARISTO CARRIEGO

De Jorge Luis Borges.  
Préface d'Emir Rodríguez Monegal.  
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Françoise Rosset.  
Seuil, « Points », 153 p., 35 F (5,34 €).  
(Première édition : Seuil, 1969.)

Publié en Argentine en 1930, revu et augmenté en 1955, *Evaristo Carriego* n'a pas la portée de *Fictions* ou de *L'Aleph*, mais il contient en filigrane les thèmes et jeux chers à Borges. Poète argentin du tout début du XX<sup>e</sup> siècle, le personnage éponyme de cet ouvrage est prétexte à incursions dans les fondations de l'Argentine, entre biographie, fiction et essai : faubourgs de Buenos Aires, virils marlous à la lame preste, lents charretiers au verbe concis, solitaires gauchos à l'esprit ailleurs, histoire du tango.

Le fameux quartier de Palermo, dont sont originaires l'auteur et son sujet, est le lieu d'où bifurquent tous les sentiers : « *J'ai cru, pendant des années, que j'avais grandi dans un faubourg de Buenos Aires, un faubourg aux rues hasardeuses... La vérité est que j'ai grandi dans un jardin... et dans une bibliothèque... Que se passait-il de l'autre côté de la grille ?... Que fut ce Palermo ou comment aurions-nous aimé qu'il fût ?* » Cette dernière question porte en elle, sinon la réponse, du moins toutes les réponses possibles ; elles sont une infinité, comme les combinaisons du *Truco*, le jeu de cartes, mais constituent pourtant un « *chiffre incontestablement précis* ». C'est bien dans cette contiguïté labyrinthique de l'exatitute et de l'illimité que Borges construit son univers, gigantesque synecdoque. On s'y perd, on croit s'y retrouver, on découvre des clés sans dénicher leurs serrures, au gré des « tricheries » de ce demiurge, adepte de « *l'astuce au carré* », celle qui fait passer la vérité pour un mensonge.

J.-L. Ar.

# L'Angleterre sans corset

Férocité et hypocrisie de la société victorienne : un roman implacable de Wilkie Collins

## SANS NOM (No Name)

de Wilkie Collins.  
Traduit de l'anglais par E.D. Forgues.  
Phébus, « Libretto », 829 p., 95 F (14,48 €).  
(Première édition : Phébus, 1996.)

De cet opiomane bigame, l'Angleterre victorienne avait fait l'une de ses vedettes littéraires. Les années de purgatoire auxquelles l'œuvre de William Wilkie Collins a été condamnée sont peut-être le prix que l'écrivain a payé pour ces péchés pudiquement ignorés en leur temps. Seule sa *Pierre de lune* a continué de briller, auréolée de sa réputation d'œuvre fondatrice du roman policier. Aujourd'hui, on découvre au fil des rééditions que Wilkie Collins n'était qu'accessoirement l'un des inventeurs du polar et essentiellement un pathologiste de la société britannique.

*Sans nom* se présente sous les dehors d'un interminable mélo : huit cents pages, deux orphelines, deux millionnaires sans cœur – père et fils. Norah et Magdalen

Vanstone perdent leurs parents en deux jours – Père passe sous un train, Mère meurt de chagrin et les jeunes filles découvrent qu'elles sont nées en dehors des liens sacrés du mariage. La loi anglaise était ainsi faite que Norah et Magdalen se retrouvent sans un sou et sans nom.

C'est l'un des prétextes du livre que de dénoncer cette iniquité juridique, mais son ressort dramatique est ailleurs, dans la description minutieuse de la vengeance que Magdalen, la plus jeune des sœurs, fomenté contre son oncle et son cousin, à qui a échoué la fortune de son père. C'est un personnage étrange qui se construit au fil des pages, celui d'une femme qui se met en marge, mettant ses actes – résolument délictueux – en accord avec son statut social, une démarche que les romanciers victoriens réservaient d'habitude aux hommes. Magdalen se déguise, ment, escroque, intrigue. En chemin, elle se fait un allié d'un aigrefin professionnel et le duo entreprend de capter la fortune héritée par un cousin débile et libidineux, qui s'abrite derrière une gouvernante suisse et cupide.

Cet épisode qui occupe un petit quart

du livre ne cesse de surprendre par sa bizarrerie et son audace. L'affrontement entre le Captain Wragge – l'aigrefin – et Mrs Lecount – la gouvernante – entraîne dans des abîmes de duplicité, dans des complications morales et juridiques qui ne trouvent leur équivalent que dans les doubles jeux d'espions de John Le Carré. L'issue du duel reste longtemps incertaine : contrairement à son ami Dickens, Wilkie Collins se complait dans l'ambiguïté et ne classe ses personnages que par le degré d'antipathie qu'ils lui inspirent. Ce sont d'ailleurs les silhouettes secondaires qui laisseront la meilleure impression : l'épouse géante du capitaine Wragge, l'ordonnance alcoolique d'un vieil amiral. Autour de ces îlots d'humanité – tous issus des classes inférieures – se débat une ménagerie d'aristocrates et de bourgeois dont la férocité est exacerbée par l'hypocrisie des lois et des mœurs. Le *happy end* de rigueur, aussi invraisemblable et illogique que le reste de l'intrigue est implacable et cohérent, ne fait que donner plus de noirceur au récit qui l'a précédé.

Thomas Sotinel

r o m a n s p o l i c i e r s

l i v r a i s o n s

● **LA FUREUR DANS LE SANG**, de Val McDermid  
Elles se ressemblaient comme deux gouttes de sang. Même taille, même allure. Mêmes cheveux bruns coupés avec une frange, et des yeux bleus. Toutes étaient parties, comme d’habitude, pour l’école, où elles n’étaient jamais arrivées. Face à l’écran de son ordinateur, Shaz Martin, nouvelle recrue de la cellule de profilage criminel, mesure déjà les difficultés qui l’attendent : toutes ces adolescentes avaient, dans les jours précédant leur disparition, croisé la route d’un des hommes les plus populaires d’Angleterre, Jacko Vance, star de la télévision... Sur le thème mythique de la double figure, celle du Dr Jekyll et de Mr Hyde, et de la terreur qu’inspire, notamment dans la culture anglo-saxonne, l’idée d’une barbarie enfouie en chacun de nous (voir, à ce sujet, l’essai du sociologue Denis Duclos, *Le Complexe du loup-garou*, Pocket, « Agora », 37 F [5,64 €]), Val McDermid réussit un nouveau thriller irrésistible et troublant. Dans la droite ligne du *Chant des sirènes* (paru en mai dans la même collection), dont on retrouve les principaux personnages, en particulier celui du « profileur » Tony Hill, *La Fureur dans le sang* joue une nouvelle fois, de manière diabolique, des images et des miroirs avec une remarquable finesse psychologique. Le face-à-face entre Jacko Vance, vampire sans visage tapi derrière son image médiatique, et Tony Hill, psychologue à l’identité trouble, réfugié dans un travail dont il sent, plus que d’autres, le versant ténébreux, enfievre jusqu’au vertige un récit construit comme une mécanique de précision. Passionnant. (Traduit de l’anglais par Pascal Loubet. Le Livre de poche, 571 p., 46 F [7,01 €]. Première édition : Le Masque, 1998.)

● **TIJUANA** (collectif)  
« Les villes sont secrètes, intimes, violentes parfois. Le roman noir a visité et revisité les grandes métropoles : Paris, New York, Los Angeles, Barcelone. Mais les autres ? Celles dont les noms font rêver : Tijuana, Ostende, Tanger... » Eden noir propose en ces termes une collection de nouvelles inédites dont le premier volume, *Tijuana*, est de bon augure. L’autodérision pour tout bagage, Patrick Raynal balade dans la ville frontière mexicaine, dévoreuse de mythes, ses nostalgies révolutionnaires et cinéphiliques pour en faire, du tranchant de sa prose, une des grandes capitales de la fiction romanesque. Hélène G. Couturier en donne une image brûlante et baroque, colorée jusqu’à la saturation par l’histoire délirante d’une famille de possédés. Un père déglingué par les combats de coqs, une mère par le souvenir de la grandeur aztèque et un fils par les grandes blondes en rollers qui filent de l’autre côté de la frontière... Marc Villard, enfin, bouleversant, imagine dans cette ville de toutes les fractures une histoire comme une blessure ouverte. La trajectoire de mort d’un gosse des rues, frère de débîne des héros de la plupart de ses livres. La mère allumée, le meurtre d’une sœur surprise dans la voiture d’un « roublard texan à la moumoute de travers », le récit brûle, jusqu’à l’explosion de sa chute, d’une noirceur implacable et terrifiante. (Eden noir, 157 p., 59 F [8,99 €]. Inédit.)

● **BROUILLARD SUR MANNHEIM**, de Bernhard Schlink et Walter Popp  
Traduit en français dix ans après sa parution en Allemagne, dans la foulée du succès du *Liseur* de Bernhard Schlink, *Brouillard sur Mannheim* a commencé sa carrière en « Série noire », où l’originalité de son héros, Gerhard Selb, un vieux détective privé, hanté par son passé de magistrat sous le III<sup>e</sup> Reich, avait notamment retenu l’attention. Appelé par un très vieil ami, directeur général de la vénérable et toute-puissante Société rhénane de chimie, Selb confond rapidement l’auteur du piratage informatique dont l’entreprise est victime. Mais voilà que le coupable disparaît brusquement dans un accident de voiture plus que bizarre... De révélation en révélation, de tiroir en tiroir, sur un tempo de plus en plus rapide, l’enquête met au jour de douteuses connexions entre l’entreprise chimique et l’organisme public chargé de contrôler les émissions polluantes. Puis resurgissent brutalement les brumes d’un passé nauséeux avec l’évocation du travail forcé de savants juifs dans l’industrie allemande des années noires. Incisif, passionnant, le roman prend alors toute sa dimension, et le héros son épaisseur. Quand son passé de procureur au sein de la « justice » nazie le rattrape soudain. Et que se révèlent peu à peu certaines trahisons particulièrement douloureuses... (Traduit de l’allemand par Martin Ziegler et revu par Olivier Mannoni. Gallimard, « Folio Policier », 347 p., 35 F [5,34 €]. Première édition : Gallimard, « Série noire », 1997.)

# Illusions perdues

*L’Amérique des années 40 vue par Joseph Hansen*

**EN HAUT DES MARCHES (Living Upstairs)**

de Joseph Hansen.  
Traduit de l’anglais (Etats-Unis) par Emilie Chaix-Morgjève.  
Rivages/Noir, 347 p., 62 F (9,45 €). (Inédit.)

**A**ux amis de Dave Brandstetter, tout autour de la planète : *Salut et adieu* », avait sobrement écrit Joseph Hansen en exerçant de l’ultime aventure de son héros, le détective homosexuel californien qu’il avait créé en 1967. « *L’air lui manque, et la douleur se fit féroce, et c’était le matin et il n’aurait jamais dû faire aussi sombre, pourtant il faisait aussi noir qu’en pleine nuit* ». Symboliquement frappé au cœur, Dave disparaissait brutalement, laissant derrière lui un goût amer et persistant. D’abord parce que la douzaine de romans qui lui furent consacrés constitue incontestablement une des meilleures séries du roman noir contemporain. Mais aussi parce que ce dernier épisode, paru en France en 1993, marquait, de manière bouleversante, la fin d’une époque et d’une certaine idée de l’Amérique. Son titre, *Un pays de vieux (A Country of Old Men)*, en disait d’ailleurs très long sur l’état d’esprit de l’auteur.

A l’origine, c’est la réalité de la vie des homosexuels que souhaitait montrer Joseph Hansen à travers la saga Brandstetter. Et ce n’est sans doute pas un hasard si l’idée lui en vint à la veille du grand mouvement de libération des mœurs qui allait ouvrir les portes de la déculpabilisation et de la reconnaissance sociale. « *Si j’ai choisi de faire de Dave un homosexuel amené à enquêter dans de semblables milieux, c’est d’abord parce que le roman noir les a traités de manière infâme (y compris des gens comme Chandler ou Ross MacDonald)* », déclarait-il ainsi, en 1982, dans un entretien avec Roger Martin, « *et aussi parce que les préjugés et les idées reçues à leur sujet doivent être combattus énergiquement. Je voulais montrer les homos tels qu’ils sont, non tels qu’on les caricature.* »

A relire aujourd’hui la série, la réussite de l’entreprise apparaît éclatante. Le regard acéré, cruel parfois, mais profondément humain, Joseph Hansen touche toujours juste. Ses personnages bouleversent parce qu’ils sont vrais. Et proches. La comédie humaine mise en scène par Hansen atteint ainsi son objectif. Sur le plan littéraire en évitant les pièges de la démonstration et du militantisme. Sur le fond, en montrant que les homosexuels sont des gens comme les autres, ni meilleurs ni pires, ce qui pour certains (voir le récent débat sur le PACS) constitue encore une révélation. Mais avec le recul, une autre dimension de l’œuvre devrait à l’avenir retenir l’attention. La saga de Dave Brandstetter est en effet un témoignage de tout premier plan sur l’évolution des mœurs, des mentalités, des comportements et de l’image des homosexuels californiens, sur une période exceptionnelle de leur histoire, de l’explosion libératrice des années 70 à la

déferlante du sida. Quand viennent les derniers épisodes de la série, on ne s’étonnera donc pas que Joseph Hansen peigne un Brandstetter de plus en plus sombre. Désabusé par les préjugés homophobes relancés par l’épidémie. Amer face à l’évolution de son pays, un monde vieilli qui a depuis longtemps oublié les idéaux de sa jeunesse. Rongé par une désespérance de plus en plus existentielle. L’usure du temps. La solitude morale. Le triomphe inéluctable de la mort. En 1993, son créateur mettait ainsi presque logiquement un point final à ses aventures, laissant ses lecteurs quelque peu désappointés.

**Fort heureusement**, l’éclipse de Dave Brandstetter ne signifiait nullement celle de Joseph Hansen qui, à soixante-dix ans, souhaitait aussi libérer du temps pour « *écrire une série de romans basés sur (sa) propre vie et (certains) événements personnels* ». En haut des marches, qui vient de paraître chez Rivages, est le premier de ceux-là et sans doute un des meilleurs de l’auteur. Située largement en amont de la période couverte par la saga Brandstetter, l’action se passe en 1943. A l’instar de son auteur à l’époque, Nathan, le héros, a tout juste vingt ans, vit à Los Angeles d’un job de libraire à vingt dollars la semaine et rêve de publier son premier roman... L’histoire se noue sur le comportement énigmatique de son ami, Hoyt, un jeune peintre dont il partage le petit appartement et les grands sentiments. Hoyt, qui entretient le mystère sur certaines de ses activités, change brutalement d’humeur. A tel point que Nathan se met à le suivre, découvre ses liens avec une militante communiste récemment décédée, officiellement victime d’un accident de tramway, et reçoit bientôt la visite d’un agent du FBI qui semble s’intéresser de très près à son ami et lui conseille de s’en éloigner au plus vite...

Cette trame policière fonctionne parfaitement, poussant irrésistiblement le lecteur à tourner les pages du roman, mais le livre ainsi résumé ne rend évidemment pas compte de la richesse de son propos. A la manière impressionniste qui le caractérise, Joseph Hansen use de son exceptionnelle sensibilité, de la finesse et de la vivacité de sa plume, pour rendre sa vérité à la société homosexuelle de l’époque, évitant, une fois encore, toute caricature comme toute apologie. De même qu’il restitue avec une rare subtilité le climat de la guerre et des prémices du maccarthysme. Ou, avec un sens du trait et des dialogues aussi aigu que jubilatoire, la comédie hollywoodienne. Le résultat est un portrait de l’époque remarquable de chair et de vie, relevé par la causticité du regard et le vinaigre de l’humour. Belle manière de faire passer la mélancolie foncière de ce roman d’initiation, sa lucidité désespérée, sa vision tragique de l’amour et de l’homme. Avec la perte de l’innocence de son héros, ce sont les illusions perdues du jeune homme qu’il fut que raconte Joseph Hansen.

**Michel Abescat**



# Le baiser de la mort

Jonathan Carroll ou l'art du réalisme magique

## LA MORSURE DE L'ANGE

de Jonathan Carroll.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Nathalie Serval.  
Pocket, « Terreur », 320 p., 35 F (5,34 €).  
(Première édition : Denoël, 1997.)

Il n'est pas très aisé de situer l'œuvre de Jonathan Carroll, de la faire entrer dans l'une des petites cases commodes de la littérature de genre : elle comporte bien trop d'éléments bizarres et surprenants pour appartenir au *mainstream*. Ses romans relèvent-ils de la *fantasy* ? Certes, il y décrit parfois des lieux imaginaires, comme Galen, la ville où, dans *Le Pays du fou-rire*, des créatures de fiction envahissent le monde réel, ou Rondua, l'onirique contrée d'*Os de lune*. Certes, il y met parfois en scène des magiciens comme le très excentrique Venasque, ou des personnages insolites – réincarnation du Rumpelstiltskin des frères Grimm, anges, fantômes, etc. –, mais toujours dans un contexte extrêmement réaliste.

Ainsi, dans *La Morsure de l'ange*, l'essentiel de l'action se concentre à Vienne, ville où l'auteur a longtemps résidé et dont il sait parfaitement évoquer les charmes, mais une Vienne où retentissent cependant les échos du fratricide conflit yougoslave. Souvent, dans les romans de Carroll, ces personnages insolites, ces événements incongrus, ces petites touches de fantastique débouchent sur le cauchemar. Sont-ce pour autant des romans d'horreur ? Dans un récent entretien publié par la revue *The Edge*, Jonathan Carroll s'en défend. « *Je n'essaie pas de faire peur au lecteur. Si vous écrivez de la littérature d'horreur, vous devez essayer d'effrayer la personne qui lit votre histoire. Moi, je ne veux pas provoquer la peur. Je veux provoquer le doute, le questionnement, la réflexion sur des choses auxquelles il n'est pas habituel de penser.* »

Il n'y a pas de monstres chez Jonathan Carroll, mais, dans *La Morsure de l'ange*, l'un des personnages principaux est la mort ; la mort incarnée en un homme tout aussi séduisant que fascinant. « *Ce type, c'était Robert Capra, Indiana Jones et saint François d'Assise réunis !* », s'exclame l'extraterrestre d'Hollywood Arlen Ford, qui ne tarde pas à s'en éprendre. Un homme capable de résumer *Le Masque de la mort rouge* d'Edgar Poe de la manière suivante : « *J'aime cette histoire, pas vous ? Tous ces chrétiens qui croyaient échapper à la fin du monde en partouzant... La Mort a le sens de l'humour. Au lieu de jouer les vulgaires trouble-fêtes, elle est venue à leur soirée costumée, une coupe de champagne à la main.* »

Tout le roman de Jonathan Carroll démontre au contraire que la Mort n'a pas le sens de l'humour. Il peut arriver à Leland Zivic, la forme humaine qu'elle utilise pour torturer Arlen Ford, d'en manifester (par exemple, dans cette carte postale sur laquelle il a écrit le court dialogue suivant : « *J'ai épousé une femme à deux têtes. Elle est jolie ? Oui et non* »), mais c'est en l'empruntant à d'autres, comme il pille les

poèmes et les citations, afin d'éblouir celle qu'il veut perdre. La Mort est simplement cruelle. « *Si tu nous détestes tant, c'est parce qu'il nous arrive de t'oublier, d'oublier la douleur et la perte de ce qui nous est cher... D'accord, c'est toi qui as le dernier mot... Mais même assis en face de toi, nous sommes capables de jouer avec la lumière et d'oublier...* », déclare Arlen Ford dans le duel verbal qui l'oppose au dernier chapitre à la Faucheuse déguisée et momentanément vaincue...

**On aurait cependant tort** de ne voir en ce roman qu'une méditation sur l'inévitabilité et la cruauté du destin, qu'une réflexion métaphorique sur la mort à connotation métaphysique. Tout autant que de la mort, c'est de la vie qu'il y est question, de la vie et des petits bonheurs qu'elle dispense. « *J'ai commandé une part de tarte, un café et me suis assis... Le premier bonheur de la journée. Me laisser étourdir par le délicieux parfum d'ambrosie flottant dans la boutique, par le bavardage des vieilles dames qui m'entouraient.* » *La Morsure de l'ange* est un hymne à l'épicurisme, à l'amitié, à l'amour – fût-il aussi fou que celui qui lie Ian McGann le questionné à Miep l'apicultrice hollandaise –, à l'art (il n'est pas indifférent que la plupart des personnages de Jonathan Carroll soient des artistes, des créateurs...), à tout ce qui peut transformer une existence et lui donner un sens même sous la menace des ciseaux d'Atropos. Surtout sous cette menace...

Une menace qui ne pèse pas sur les personnages du roman tout à fait de la même manière. Il y a ceux que la Mort « aime » et avec qui elle accepte un échange, comme Wyatt Leonard, un ancien animateur d'une émission de télévision intelligente pour les enfants, atteint d'un cancer en phase terminale. Et il y a ceux qu'elle n'« aime » pas et à qui elle réserve ses traitements de faveur. C'est le cas d'Arlen Ford, vedette de cinéma qui, après avoir brûlé la chandelle par tous les bouts, a abandonné les feux des projecteurs pour un exil solitaire, afin de tenter de mettre un peu d'ordre dans sa vie. L'auteur, fin connaisseur du monde du cinéma, fils de scénariste et scénariste lui-même, campe là, loin des clichés, un formidable portrait de star. Les deux expériences douloureuses de ses personnages, un instant confondues, dessinent une singulière danse macabre.

La mort, Jonathan Carroll l'a croisée enfant, quand il a découvert le cadavre d'une adolescente flottant à la surface d'une rivière, une belle jeune fille dont la mort est restée mystérieuse. De cette expérience, il a nourri l'intrigue d'un pur thriller, *Kissing the Beehive*, avant de revenir à son univers fantastique personnel avec son dernier livre, *The Marriage of Sticks*. On range parfois les romans de Jonathan Carroll sous l'étiquette du « réalisme magique ». C'est sûr qu'il y a de la magie à l'œuvre dans *La Morsure de l'ange* : celle d'un écrivain à la voix originale et au style époustouflant.

Jacques Baudou

## livraisons

### ● CONTES DU CHAT PERVERS, anthologie d'Ellen Datlow

Ellen Datlow est l'une des grandes figures de l'édition américaine dans les domaines de la science-fiction et de l'horreur. C'est une anthologiste très réputée. Raison pour laquelle elle peut aligner au sommaire de ces *Contes du chat pervers* les noms de Stephen King, Joyce Carol Oates ou William S. Burroughs. On sait que, depuis l'antiquité égyptienne, le chat jouit auprès de l'homme d'un statut très particulier, souvent ambigu, qui en fait l'espèce animale la plus apte à hanter – Edgar Poe ne s'y est pas trompé – un conte d'horreur. Les vingt-trois nouvelles de cette somptueuse anthologie le prouvent à l'envi, qu'elles en fassent des animaux profondément énigmatiques, des incarnations diaboliques, des justiciers ou des êtres prosaïques. La remarquable variété des traitements de cette figure imposée du chat montre bien la diversité et l'ambivalence des regards portés sur lui et sur sa relation à l'homme. Quand un recueil atteint ce niveau de qualité et de tenue, l'ensemble vaut plus que la somme de ses parties. On avouera cependant une petite préférence pour les nouvelles de Gahan Wilson, de Nicholas Royle et de Nancy Kress. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis. J'ai lu, « Ténèbres », 446 p., 44 F [6,71 €].)

### ● LES DINOSAURES, anthologie de Serge Lehman

Les dinosauriens occupent dans le bestiaire de la science-fiction la place que détient le chat dans celui du fantastique. Depuis Arthur Conan Doyle et le ptérodactyle du professeur Challenger, ils n'ont cessé d'exciter l'imagination des auteurs et l'intérêt des lecteurs. Leur aspect monstrueux, l'idée qu'ils ont pu représenter à un moment de l'histoire de la Terre une sorte d'impasse de l'évolution, l'énigme de leur disparition, tout cela a contribué à faire d'eux un des sujets de prédilection de l'imaginaire science-fictionnel. En cinq nouvelles, Serge Lehman nous en fait brillamment la démonstration. Si Isaac Asimov utilise le voyage dans le temps pour donner une solution sardonique à l'extinction de ces fossiles, Robert Silverberg les ressuscite grâce au génie génétique pour leur donner un nouveau départ, et Francis Carsac imagine que sur une autre planète ait pu apparaître ce qu'il appelle un anthroposaure. Ajoutez à cela un texte issu des *pulps* et une nouvelle de l'anthologiste qui est une sorte de métaphore sur la SF elle-même et vous aurez le détail d'un excellent recueil, auquel on reprochera seulement de n'avoir pas précisé les sources des nouvelles. (Librio, 126 p., 10 F [1,52 €].)

### ● DE SANG ET D'ENCRE, anthologie de Léa Silhol

Léa Silhol est la fondatrice du Cercle des études vampiriques et l'animatrice de la revue *Requiem* vouée à la célébration du comte Dracula et de ses disciples. Elle a eu l'idée de réunir dans ce volume dix-sept nouvelles inédites en France traitant du personnage mythique du vampire, si étroitement lié à Eros et à Thanatos. Comme toujours pour ce type d'entreprise, il est loisible de porter un jugement global ou de distinguer certains textes qui brillent d'un éclat particulier et se détachent de l'ensemble. Nombre de ces variations sur le thème du vampire se contentent de jouer avec plus ou moins de bonheur sur l'habituelle mythologie en la parant d'oripeaux contemporains ou en exacerbant sa charge érotique avec parfois une indéniable réussite, telle la nouvelle de Serena Gentihomme, *Du beau linge*. Mais les textes qui retiennent le plus l'attention sont ceux où les auteurs lui donnent une nouvelle dimension, lui découvrent une résonance inattendue, imaginent une approche différente. Il faut citer ici Nell Gaiman, Brian Stableford, Kristine Kathryn Rusch et Robert Weinberg, qui transforment un sommaire de bon niveau en une anthologie passionnante. (Editions Naturellement, « Fictions », 306 p., 100 F [15,24 €].)

### ● LA PIERRE DE TU-HADJI. Tome I : Le sang d'Arion,

d'Alexandre Malagoli

La collection « Légendaire » a permis l'éclosion d'une véritable école française de la *fantasy* dont les caractéristiques sont la variété des sources d'inspiration et la distance prise avec le modèle anglo-saxon. Ce nouveau venu dans l'écurie de Stéphane Marsan ne fait pas exception à la règle, qui a décalqué son territoire romanesque sur l'empire russe. C'est pourquoi la capitale de son empire imaginaire secoué de rébellions vassales s'appelle Mosiev, qu'y règne un czar et qu'une Eglise y joue un rôle politique important. Si l'intrigue est parfois aussi touffue que celle d'un roman russe, cette première œuvre présente néanmoins suffisamment de qualités pour qu'on la qualifie de prometteuse. (Editions Mnemos, « Légendaire », 378 p., 54 F [8,23 €].)

# j e u n e s s e

## l i v r a i s o n s

● **SOMBRES CITROUILLES**, de Malika Ferdjough  
Ne pas se laisser égarer par le titre et l'illustration de couverture. Non seulement *Sombres citrouilles* dépasse largement le cadre d'Halloween, mais c'est l'un des meilleurs romans pour adolescents parus cet automne. Après *Faux numéro* et *Rome l'enfer*, Malika Ferdjough, l'une des plumes les plus subtiles en littérature de jeunesse, confirme son art de camper des suspenses qu'on n'oublie pas – comme celui naguère du *Mystère de Greenwood*. Et si l'on découvre un mort – « *un inconnu blond, assez jaune, horizontalement immobile* » – sous le noisetier du potager, dès le premier chapitre, l'enquête qui se déroule dans la maison de famille, sur fond d'anniversaire du grand-père, permet à Malika Ferdjough d'en dire beaucoup sur les relations et les préoccupations de trois générations réunies. Un régal de nuances et d'écriture. (L'Ecole des loisirs, 224 p., 56 F [8,54 €]. Inédit. **A partir de 10 ans.**) **Fl. N.**

● **L'HOMME QUI AVAIT TOUT, TOUT, TOUT**, de Miguel Angel Asturias, images de Jacqueline Duhême  
Quelle riche idée de rééditer, pour le centenaire d' Asturias, Prix Nobel 1967, ce texte paru en France il y a un quart de siècle. Métaphore des travers de notre époque, *L'homme qui avait tout...* ne respire pas avec les poumons mais avec deux gros aimants, si bien qu'il attire à lui tout ce qui l'entoure et crie au secours lorsqu'il menace de mourir enseveli sous tous ces objets. Ce petit conte philosophique à l'imagination baroque et surréelle est servi par le pinceau fourmillant et coloré de Jacqueline Duhême, « *imagière* » préférée des grands auteurs et dont les planches n'ont pas pris une ride. (Traduit de l'espagnol — Guatemala — par Aline Janquart. Seuil, 96 p., 69 F [10,51 €]. Première édition : Gallimard-jeunesse, 1978. **A partir de 10 ans.**) Des mêmes auteur-illustrateur : *La Machine à parler* (traduit par Virginia Lopez-Ballesteros, « *Folio benjamin* », 42 p., 29 F [4,42 €]. Inédit. **A partir de 6 ans.**) **Fl. N.**

● **UNE ÉCOLE SUR UNE POUDRIÈRE**, de Marie-Claire Dorey  
La comptine ne réservait rien de bon à la malheureuse souris verte, vouée à devenir escargot. En baptisant ainsi sa nouvelle collection destinée à sensibiliser les jeunes aux atteintes écologiques contemporaines, Syros relève le défi. Avec deux premiers titres commentés en postface par l' élu « *vert* » Noël Mamère, en charge de cette « *souris* » débutante. Christian Néels signe donc *Pas touche à mon spot !* et Marie-Claire Dorey *Une école sur une poudrière*. Le récit de cette enquête sur les risques de contamination que courent les enfants d'une école bâtie sur un ancien site industriel touché par le radium est astucieusement mené, avec un souci de plausibilité qui limite l'intervention des jeunes « *héros* ». Souhaitons juste à Jérôme Brasseur, qui illustre les couvertures, de réussir à l'avenir, comme Jacques Ferrandez et Antonin Louched, un difficile cahier des charges. (Syros, « *La souris verte* », 154 p., 29 F [4,42 €]. Inédit. **A partir de 10 ans.**) **Ph.-J. C.**

● **LES OMBRES DE GHADAMES**, de Joëlle Stolz  
Reprochera-t-on à Joëlle Stolz de donner au terme de ce très beau roman quelques clés sur le temps de la narration et le lieu où elle l'« *invente* », aux confins de la Libye ? Pas vraiment, même si ces précisions semblent superflues, tant l'histoire de Malika, qu'on craint un instant trop tributaire d'un regard ethnographique, s'impose comme un formidable récit, juste, subtil, et remarquablement composé. Victime d'un statut féminin qui lui ferme l'écrit et l'ouverture sur le monde, la jeune fille va, parallèlement à son frère Jassim, vivre le délicat passage vers l'âge adulte. Avec ses enjeux, ses secrets, ses redoutables responsabilités aussi. Un jeune homme en fuite, recueilli dans l'univers des femmes, va lui apprendre à lire, avant que son père, homme affable et ouvert, ne lui offre de quoi s'évader sur les voies du ciel. Un formidable roman d'apprentissage. (Bayard, 184 p., 75 F [11,43 €]. Inédit. **A partir de 12 ans.**) **Ph.-J. C.**

● **MARSEILLE, DE PHOCÉE À CÉSAR**, de Dominique Buisset  
Pour clore la célébration du 2 600<sup>e</sup> anniversaire de Marseille, le poète et nouvelliste Dominique Buisset, traducteur de textes antiques à ses heures, a eu l'idée de rassembler onze épisodes de la haute histoire de Massalia. Les récits, inspirés d'Hérodote, Polybe ou Cicéron, mais aussi des rapports archéologiques, sont une invitation idéale à la source antique. Un « *microdictionnaire* » et une carte aideront les néophytes. (Castor Poche Flammarion, 192 p., 32 F [4,88 €]. Inédit. **A partir de 11 ans.**) **Ph.-J. C.**

# Oster en fantaisie

## Deux nouveaux contes entre dérision, absurde et sérieux

**LE PRINCE QUI CHERCHAIT L'AMOUR**  
de Christian Oster.  
Illustrations de Willi Glasauer.  
L'Ecole des loisirs, « *Neuf* », 50 F (7,62 €).  
(Inédit.)  
**A partir de 9 ans.**

**L'ABOMINABLE HISTOIRE DE LA POULE**  
de Christian Oster.  
Illustrations d'Alan Mets.  
L'Ecole des loisirs, « *Mouche* », 40 F (6,10 €).  
(Inédit.)  
**A partir de 7 ans.**

Dans sa bibliothèque, Christian Oster a exposé *Le Colonel des petits pois*, son premier livre pour enfants, bien en évidence près de *Mon grand appartement*, le roman qui lui a valu cet automne le prix Médicis (« *Le Monde des livres* » du 3 septembre). Non loin, une photo de Max Ernst devant une sculpture qui lui fait comme des cornes, une reproduction de Masaccio, des poèmes de Rimbaud... et un ordinateur en veille, où sommeille un nouveau conte à dormir debout. « *Je m'y suis lancé comme ça*, explique Christian Oster. *Dans un train... Mes histoires viennent souvent d'une première phrase, une expression paysanne, des trucs accrochés par hasard...* » Celle-ci s'appellera *La Salade maudite*. Allez savoir pourquoi. En tout cas, ce titre le fait bien rire.

Après quatre recueils de contes, les livres pour enfants font désormais partie du paysage de Christian Oster. « *C'est devenu quelque chose d'essentiel, tout de suite...* » Souvent, les jeunes écrivains – Marie Desplechin, Agnès Desarthe, Virginie Lou... – affûtent leur plume chez les éditeurs de jeunesse avant de se mesurer aux auteurs « *sérieux* » de la littérature générale. Lui, c'est l'inverse. Connu pour ses romans drôles et poignants aux Editions de Minuit, l'auteur de *Loin d'Odile* a soudain fait irruption dans le catalogue de l'Ecole des loisirs. « *Tout a commencé il y a vingt-cinq ans. J'écrivais des textes un peu hybrides, plutôt ludiques. J'en ai retrouvé deux il y a deux ans. Et comme j'étais dans une période de doutes liés à l'écriture ou à la non-écriture d'un roman, je me suis mis à en composer d'autres.* » Depuis, Christian Oster n'arrête plus. Après *Le Lapin magique* et *Le Colonel des petits pois*, après *Le Prince qui cherchait l'amour* et *L'Abominable Histoire de la poule*, l'éditeur annonce déjà deux nouveaux titres pour 2000 : *Le Loup qui cherchait sa serviette* et *Le Vicomte de Tournebroche*.

Leurs points communs : un art du « *décalage* » s'appuyant sur les catégories traditionnelles du conte pour mieux les détourner. Au prince qui lui demande ce qu'elle cherche, la princesse répond, « *en fouillant l'herbe de ses mains terreuses* » : « *Je cherche l'amour, mais je cherche d'abord mes lentilles de contact.* » Un sens aigu de la dérision (« *Je vous aime, dirent-*

*ils ensemble, de sorte qu'ils ne s'entendirent pas* »). Et de l'absurde (voir la carotte sourde, en maillot de bain, qui s'échappe de son potager pour aller voir la mer). Mais il peut aussi se passer des choses « *abominables* » sous le couvert d'anecdotes anodines. Comme dans la fable de la poule – rendue plus diabolique encore par le pinceau d'Alan Mets – où est transposée, au sein d'un poulailler, l'ambiance noire de la Collaboration.

Il faudrait pouvoir relever les phrases définitives aux allures de faux proverbes, les allusions littéraires déguisées (« *Un jour, je m'étais levé de bonne heure* ») ou les jeux de logique poussés à l'extrême à l'intérieur même d'un univers absurde. Il faudrait analyser la façon dont Oster combine ses histoires de végétaux (carottes, salades, petits pois animés...), qu'il appelle ses « *végétaleries* », avec les motifs traditionnels des contes de fées : « *Dans l'histoire de la salade qui s'en va voir le monde arrive à la troisième ligne un prince sur son cheval* », note-t-il, ravi de ce croisement audacieux... Bref, Oster s'amuse, et son plaisir est communicatif. Que trouve-t-il dans ces « *histoires débri-dées* » où les facéties d'un Marcel Aymé le disputent aux séductions des frères Grimm ? Une forme de liberté, même si le mot le chagrine, car, dit-il, « *toute création est contrainte, même ces contes* ». Quelque chose qui vient non pas de son enfance, mais « *de [s]on enfance actuelle* ». « *C'est la capacité que j'espère avoir de réfléchir et d'imaginer à travers un point de vue naïf. Un point de vue d'adulte naïf, pas d'enfant. Etant entendu qu'une écriture naïve peut être également très rouée.* »

**S'adresser aux enfants**, c'est aussi, pour Christian Oster, réfléchir aux différentes manières d'inventer et d'écrire. D'expérimenter une « *distance courte* », sans filet ni plan préétabli. De jouer de la « *densité d'action phénoménale* », des ruptures de cohérence, des « *accélérations soudaines* » et des « *glissements de situations (parfois d'une ligne à l'autre)* » qu'autorise le genre. A cette occasion, il s'est replongé dans les classiques. Il a aussi (re) découvert quelques-unes des plus intéressantes signatures contemporaines : Christophe Honoré pour la fiction, Philippe Corentin pour l'album, ainsi que Claude Ponti, dont il évoque, enthousiaste, le dernier ouvrage, *L'île des Zertes* (L'Ecole des loisirs, 98 F [14,94 €]). « *Ponti et moi, nous avons des univers très proches. Ce qui me plaît chez lui, c'est l'animisme. Vous savez, le Trou qui se promène sur L'île des Zertes* : “Si un Zerte marche dans la forêt en pensant à autre chose (...), le Trou le dépasse discrètement... et se couche devant lui, grand ouvert, bien caché dans l'herbe verte. Alors le Zerte tombe dans le Trou. Il a juste le temps de dire : Oh ! Un trou, il faut que je l'éviiiiiiiiiiiiite...” *Cela, je suis obligé d'y adhérer immédiatement. Peut-être un jour ferons-nous un livre ensemble, Ponti et moi. Cela me plairait beaucoup. C'est un peu un fantasme.* »

**Florence Noville**

l i v r a i s o n s

l i t t é r a t u r e f r a n ç a i s e

● **QUAND JE SUIS DEVENU FOU**, de Christophe Donner

A plus ou moins grands pas, à plus ou moins petites touches, Christophe Donner fait une œuvre, avec plus de quarante livres à son actif, dont un tiers pour la jeunesse. Ce plus si jeune écrivain livre là un récit amoureux, narcissique comme toujours, amusant comme souvent. Le voilà, lui personnellement, héros et narrateur, en train de devenir fou d'amour pour un garçon rencontré dans un bordel. Question fantasmagorie, c'est aussi bien que de sortir avec un vélo. Du moins, c'est ce qu'il dit. Une occasion unique de trouver une sorte de sainteté en le « *sortant de là* » dans une belle tradition romantique et d'en faire un livre. Le garçon disparu, il restera toujours le livre. Et d'autres garçons. (Pocket, « *Nouvelles voix* », 162 p., 28 F [4,27 €]. Première édition : Librairie Arthème Fayard, 1997.) **M. Si.**

● **APOLOGIE DE RAYMOND SEBOND**, de Michel de Montaigne

Le père de Montaigne, soldat glorieux et magistrat éclairé, s'était entiché de la *Theologia naturalis* d'un Catalan obscur du début du XV<sup>e</sup> siècle. Il demanda à son fils de la traduire en 1569. Sept ans plus tard, Montaigne composa l'Apologie de l'auteur, dédiée à la Reine Margot. Infiniment plus riche que la Théologie qu'elle prétend défendre, elle fut insérée plus tard parmi les *Essais*. Cet outil précieux pour comprendre Montaigne traite de la nature, de l'homme et de sa pensée, et de la foi brûlante du philosophe, ardent chrétien torturé par les dévoiements de son Eglise. Les notes, index et traductions facilitent la lecture de ce texte austère. (GF Flammarion, 331 p., 49 F [7,47 €].) **J. Sn**

● **UN AMOUR AMÉRICAIN**, de Philippe Sollers

Dans une maison au bord de l'eau, les volets presque fermés, surgit le souvenir d'un été dans une ville entourée d'eau. C'était à New York, un été amoureux, « *le plus lumineux* », entre le narrateur français et Jill, une belle Américaine. Elle n'a pas l'air américaine, et lui pas si français que ça, ils s'oublient. Le soleil glisse dans la chambre du 33<sup>e</sup> étage, et avec lui une façon de tout dire dans un bonheur rapide, d'accrocher des éclats du monde. Des choses passent, un disque de jazz, c'est Johnny Hodges, « *ce type joue sans effort ses trucs de souplesse* », un peu de politique, et Proust, et Nabokov, et comme ça, très vite, des adages : « *L'avenir appartient à ceux qui sauront lire, vivre la musique et faire l'amour.* » C'est une histoire d'amour de France et d'Amérique, de la France à l'Amérique, à moins que ce ne soit entre elles. (Mille et une nuits, 48 p., 10 F [1,52 €]. Inédit.) **M. V. R.**

● **CHAOS**, de Marc Weitzmann

Ils ne sont pas particulièrement bien dans leur peau, les pères, mères, tantes, oncles et surtout neveux qui se promènent tout au long de l'autofiction de Marc Weitzmann, critique littéraire des *Inrockuptibles*. Au-delà de la polémique entre Weitzmann et le romancier Serge Doubrovski (oncle du premier, prix Médicis 1990 pour *Le Livre brisé*), personnage central du récit, il s'agit là d'un roman-miroir déformant : l'auteur-narrateur s'invente un personnage qui porte le même nom et qui finira mal en rejetant sa mémoire juive et en rejoignant les positions des négationnistes. Ce chaos, règlement de comptes cédipien, s'affirme par une belle écriture et témoigne de la puissance et du déchirement d'une graine d'écrivain. (Gallimard, « *Folio* », 270 p., 40 F [6,10 €]. Première édition : Grasset et Fasquelle, 1997.) **E. R.**

● **AU BONHEUR DES DAMES**, d'Emile Zola

1824 : du Bon Marché à la Samaritaine, le second Empire voit se multiplier les grands magasins. La Paix est l'un d'eux, qui survit en littérature sous le nom d'Au Bonheur des dames. Zola, admirateur des nouvelles architectures, traite le magasin comme un personnage. La psychologie d'Octave Mouret est aussi forte que celle des Rougon-Macquart. Cet ambitieux qui a « *le sens de la femme* », non sans la mépriser, n'est pas seulement un patron dont le succès est formidable et qui se donne des allures de brave homme avec des employés exploités. Mouret, c'est aussi un jouisseur et un séducteur. Zola en fait un être de chair au même titre que le père Baudu voué au désastre dans sa pauvre boutique écrasée par le double clinquant du grand magasin et de son propriétaire. (Présenté par Marie-Ange Voisin-Fougère. GF Flammarion, 563 p., 34 F [5,18 €].) **P.-R. L.**

e s s a i s

● **TOUT L'OPÉRA**, de Gustave Kobbé

On ne présente plus aux amateurs d'art lyrique « le » Kobbé. Cette somme prodigieuse parue en 1922, quatre ans après la mort accidentelle de son auteur, écrasé en mer par un hydravion, a depuis lors été régulièrement actualisée par Lord Harewood (1954, 1976, 1985), ce que sa version française, adaptée par Martine Kahane, s'est attachée à imiter (1980, 1982, 1988, 1991). Aujourd'hui, cependant, l'ouvrage fait peau neuve : il n'est plus ce « *dictionnaire de Monteverdi à nos jours* » qu'on consultait par époque et nationalité. Souci

de commodité dans la consultation ? Aveu d'un recul préjudiciable de la culture générale ? Toujours est-il que le Kobbé se fait alphabétique désormais et se décline d'« Adam » à « Zimmermann ». Une refonte qui gagne en maniabilité ce qu'elle perd en chemins buissonniers. De toute façon, les heureux possesseurs de la première mouture ne choisiront pas : les deux architectures sont parallèlement pertinentes. (Traduit de l'anglais par Marie-Caroline Aubert, Denis Collins et Marie-Stella Pâris. Laffont, « *Bouquins* », 1 080 p., 169 F [25,76 €].) **Ph.-J. C.**

● **L'AVENTURE DU MÉTROPOLITAIN**, de Roger-Henri Guerrand

Cinquante-deux voix pour, douze contre et onze abstentions. Le 9 juillet 1897, le conseil municipal de Paris adoptait le projet d'un « *chemin de fer métropolitain* », après quelque cinquante ans de discussions animées. L'année suivante, deux mille terrassiers se mettaient au travail. Roger-Henri Guerrand, historien de la vie quotidienne en milieu urbain, retrace cent ans d'histoire en rappelant l'évolution du réseau, bien sûr, dans sa géographie, sa gestion, ses techniques. Mais il prend soin d'émailler son récit d'innombrables anecdotes qui ont fait du métro parisien un lieu chargé de mythes : accidents, crimes, guerres, qu'évoquent poèmes, chansons ou films. Une manière de rappeler qu'en 1886 l'architecte Charles Garnier ne voyait pour le métro qu'une seule chance de se faire accepter par les Parisiens : devenir une œuvre d'art. (La Découverte/Poche, 198 p., 49 F [7,47 €]. Première édition : La Découverte, 1986.) **A. My**

● **LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR**, de François Delamare

et Bernard Guineau

La couleur peut être « *filie de la lumière* », elle n'en exige pas moins une fabrication savante, entreprise dès le paléolithique. Aux couleurs naturelles des terres et des sables, variant selon l'oxyde de fer qui s'y trouve, les hommes ont rapidement ajouté les résultats de leurs manipulations : broyage, calcination, mélange, purification... Des opérations complexes et souvent onéreuses quand il fallait, par exemple, sacrifier dix mille murex pour obtenir un gramme du colorant nécessaire à la fabrication de la pourpre, heureusement réservée aux empereurs romains ! François Delamare, qui est chimiste, et Bernard Guineau, qui est physicien, regardent les murs de Pompéi, les vitraux des cathédrales, les jaunes de Georges de La Tour, les pastels de Degas... pour mieux faire apparaître l'évolution des techniques de fabrication, du rouge préhistorique jusqu'aux innombrables composés de synthèse. (Gallimard, « *Découvertes* », 160 p., 82 F [12,50 €]. Inédit.) **A. My**

e s s a i s

# Les Capétiens d'une nouvelle France

## LES CAPÉTIENS

### Histoire et dictionnaire 987-1328

de François Menant, Hervé Martin, Bernard Merdrignac et Monique Chauvin.

Robert Laffont, « Bouquins », 1312 p., 199 F (30,34 €). (Inédit.)

**H**ugues Capet élu par ses pairs ; Louis VI le Gros châtiant les barons pillards ; Louis VII, moine couronné, entraînant sur les routes de la croisade en Terre sainte son épouse, la trop volage Aliénor d'Aquitaine ; Philippe Auguste desserrant l'emprise Plantagenêt en Normandie comme à Bouvines ; Louis VIII le Lion mettant au pas un Midi trop fier pour n'être pas opportunément taxé d'hérésie ; Saint Louis, croisé exemplaire et justicier impartial, donné en exemple à l'égal de Salomon par l'école laïque de Jules Ferry ; Philippe le Bel inventant la consultation des états du royaume et liquidant à son profit l'ordre du Temple ; la sombre succession de ses trois fils, durablement réduits par la formule du romancier Maurice Druon au statut de « rois maudits » ; sans compter les premières figures de ces comparses indispensables qui précisent l'autorité suprême : Bernard de Clairvaux, Suger, Blanche de Castille, Guillaume de Nogaret, sages conseillers et régente avisée dont le profil s'estompe juste quand sombre la traditionnelle vision de l'histoire politique...

S'il est une période de l'histoire de France dont le Panthéon, hérité de l'école de la III<sup>e</sup> République, n'a pas été bouleversé, c'est sans aucun doute celle que les dictionnaires identifiaient naguère encore à une transmission dynastique particulière simple – rois de père en fils sans le moindre accroc sur près de 330 ans : les « Capétiens directs ».

Entre la disparition prématurée, en mai 987, du Carolingien Louis V, fort injustement surnommé « le Fainéant » par une tradition historiographique tout acquise à la lignée usurpatrice, et l'avènement, le 1<sup>er</sup> avril 1328, de Philippe VI de Valois, premier souverain depuis Hugues Capet à ne pas être fils de roi, quinze monarques donnent une cohérence chronologique à une période décisive où s'opèrent, après les invasions néfastes des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, l'élaboration d'un nouvel ordre politique et social – où les clercs jouent un rôle décisif –, un essor démographique et économique favorisé par de notables inflexions climatiques, la reprise d'ambitieux échanges commerciaux et l'affirmation du monde urbain.

Relit-on pourtant aujourd'hui le *Petit Lavis* des écoles comme si rien ne s'était passé en un siècle sur ce champ si vaste ? Les quatre historiens qui ont entrepris cette somme copieuse et précieuse prouvent à l'évidence qu'il n'en est rien. Médiévistes en poste à l'université de Haute-Bretagne, à l'exception de François Menant, professeur à l'École normale supérieure de Paris, ils opèrent à leur manière ce « retour au politique »,

*D'Hugues Capet à Charles IV le Bel, de 987 à 1328, une somme copieuse et précieuse pour comprendre comment quinze monarques ont, de père en fils, donné une cohérence à une période d'essor démographique et économique décisive, où s'élabore un ordre politique et social inédit*

que l'on annonce depuis plus de vingt ans, dans le sillage de celui de l'événement.

Voici donc une narration classique et dense des faits présentés selon la logique nécessairement simplificatrice des synthèses didactiques. Avec quelques jeux sur les marges du cadre chronologique. Mais sans amener à privilégier l'anecdotique ou l'investissement événementiel. En effet, ni les acteurs (les rois capétiens échappent significativement à l'index des noms de personnes comme si le biographique était résolument hors champ), ni les intrigues (l'épisode si romanesque de la régence de Philippe le Long à la mort de Louis X disparaît ainsi, au risque de n'accorder d'existence à l'éphémère Jean I<sup>er</sup> que dans les arbres généalogiques – excellents au demeurant) ne triomphent jamais du décor. Monde rural, milieu urbain, pratique religieuse et esquisse des sensibilités collectives, le cadre est brossé avec une science remarquable, comme si le contexte de civilisation l'emportait tant que l'« idéologie monarchique » et les premières manifestations d'une « culture de gouvernement » ne mobilisent pas l'attention.

**Sans doute imagine-t-on** sans peine le rôle décisif de l'avènement des légistes à la *curia regis*, si manifeste sous Philippe le Bel. Mais ne faut-il pas antidater le mouvement de près d'un siècle et chercher autour de Philippe Auguste, qui le premier se défait de la garde du sceau royal pour éviter de l'exposer inutilement, les premières manifestations de cette *mens politica*, qui se dessine peu à peu, parallèlement aux mentalités des marchands, des universitaires ou des missionnaires, en voie de s'imposer ? Déceler si tôt les idées, les comportements, voire les premiers réflexes, gage d'une intériorisation en marche, des conseillers et officiers royaux bouleverse de fait l'articulation couramment admise entre l'âge féodal de la monarchie et son

âge administratif. A suivre les pistes des auteurs, il faudrait davantage retenir l'idée d'une possible simultanéité, voire d'une fructueuse complémentarité dont Bouvines serait l'image idéale : plus grande bataille engagée par un Capétien, la victoire sans appel du dimanche (signe divin) 27 juillet 1214 transfigure le monarque, mais la liesse exceptionnelle que rapportent les chroniqueurs dit en creux l'anxiété réelle qui avait saisi les sujets de Philippe Auguste devant ce défi inédit entre le roi et l'empereur.

On peut faire confiance à nos quatre médiévistes pour bousculer les lectures trop convenues, sans chercher cependant à systématiquement prendre le contre-pied des vulgates admises : c'est plutôt la hauteur de vue recherchée qui imperceptiblement corrige la donne, comme au début de chaque chapitre coïncidant avec un règne précis – ici les sous-titres valent résumé : Philippe Auguste ? « *Un temps de mutations* » pour l'autorité capétienne » ; Louis IX ? « *Une politique tirée de l'écriture sainte* » ; Philippe le Bel (lire l'extrait ci-dessous) ? « *Des "affaires" savamment gérées* »...

Est-ce pour éviter la même déformation de la vision du temps, rançon d'une focale trop étroite, que la quatrième et dernière partie – presque la plus longue – aborde les « mondes extérieurs », c'est-à-dire tant l'Empire que les pays scandinaves, l'Italie que les espaces méditerranéens de Byzance ou de l'Islam, jusqu'aux Mongols et à l'Extrême-Orient ? Une ouverture moins rigoureusement observée au fil des quelque 500 pages du dictionnaire qui suit, lui aussi intelligemment illustré et complété par une cartographie sélective. Comme, en outre, la bibliographie, très fiable, est prolongée – fait rare – par une filmographie (judicieusement critique) et une discographie (méritoire), on tient là l'une de ces réusites éditoriales inattendues dont « Bouquins » semble se faire une spécialité.

**Philippe-Jean Catinchi**

## e x t r a i t

### Le règne de Philippe IV le Bel (1285-1314). Des « affaires » savamment gérées

Ce règne est habituellement considéré comme un tournant majeur dans l'histoire politique et institutionnelle de la France, malgré le souci souvent manifesté par le souverain, par exemple dans l'ordonnance sur la Réformation du royaume du 23 mars 1303, de se poser en continuateur de Saint Louis, captant ainsi à son profit l'aura d'une canonisation intervenue en 1297. Ne nous laissons pas prendre au piège des mots. Bien des proclamations de fidélité cachent en fait des ruptures majeures, que le récit historique doit savoir cerner, sous peine de sombrer dans la grisaille de l'enchaînement perpétuel du pareil au même. Deux principes essentiels nous semblent s'être affirmés pendant ce règne de vingt-neuf ans. On peut ainsi les formuler : seul l'Etat détient une autorité vraiment publique ; cette autorité s'impose par la transcendance de son objet, sans requérir ni assentiment ni confirmation. Elle se légitime par le simple fait de réaliser la volonté générale et de pourvoir au commun profit du peuple.

Cette vision « hégélienne » du règne de Philippe IV, juste du point de vue de Sirius, doit être doublement nuancée, d'abord en rappelant que des principes essentiels ont été énoncés pendant les décennies précédentes, ensuite en soulignant que le souverain restait mentalement un baron, formé par la lecture du *De regimine principum*, composé en 1285 par son précepteur, le frère augustin Gilles de Rome. Cet ouvrage l'avait abreuvé de recommandations traditionnelles : être prudent et courageux, choisir de bons conseillers et des juges intègres, etc. Il ne faut donc pas s'étonner que le disciple du frère Gilles ait conçu l'Etat sur le mode vassalique en lui donnant la fidélité pour base essentielle. Une aide financière ne pouvait, à ses yeux, être demandée qu'en invoquant des raisons féodales. Participer au conseil restait, pour un clerc du roi ou pour un chevalier du roi, un service vassalique. Mais une partie de l'entourage de Philippe IV nourrissait des vues plus radicales et plus novatrices.

*Les Capétiens, pages 391 et 392.*

e s s a i s

## Défi au hasard

**LE JEU DE  
LA SCIENCE  
ET DU HASARD**  
**La statistique  
et le vivant**  
de Daniel Schwartz.  
Flammarion,  
« Champs », 130 p.,  
35 F (5,34 €).  
(Première édition :  
Flammarion, 1994.)

Nous vivons (et nos corps, plus encore) dans un monde incertain. Parce que la « *variabilité* » est le caractère principal du vivant, un individu diffère de tous les autres et, d'un moment à l'autre, diffère également de lui-même. Le savant, familier du général, devrait-il, pour autant, renoncer à comprendre ? Le médecin, s'abstenir d'intervenir ? Daniel Schwartz, lui-même médecin et fondateur du Centre d'enseignement de la statistique appliquée à la médecine (Cesam), dit, ici, en quoi la statistique se révèle indispensable pour agir dans le domaine de la vie, là où le hasard est roi, « *un roi à qui tout est permis, mais qui n'a ni intelligence, ni mémoire* ». Deux lacunes qui pourraient se révéler dramatiques, si la statistique, science du particulier et de l'incertain, n'était là pour les combler. Un « *défi* » ? Sans doute. A coup sûr, l'apparition, dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, d'un mode de pensée nouveau, « *très original* », souvent paradoxal. Intervalle de confiance, échantillon représentatif, différence significative, degré de signification... Schwartz débarrasse son discours des démonstrations mathématiques nécessaires, qu'il relègue en annexes, pour mieux cerner les concepts et faire admettre au béotien de bonne volonté que la principale victoire de la statistique est bien d'avoir donné un statut scientifique à « *la politique du risque d'erreur consenti* ». Et si l'humour teinte souvent son propos, c'est qu'il n'est pas si simple de faire admettre – notamment à des Français, assure-t-il – que le certain n'est le plus souvent que probable.

**A. My**

## La confusion de Stefan Zweig

La biographie de Donald Prater insiste sur le « *pessimisme* » de l'écrivain autrichien

**STEFAN ZWEIG**  
**(European of Yesterday.**  
**A Biography of Stefan Zweig)**  
de Donald Prater.  
Traduit de l'anglais par  
Pascale de Mezamat.  
La Table ronde, « La Petite Vermillon »,  
404 p., 55 F (8,38 €).  
(Première édition :  
La Table ronde, 1988.)

Dans un long poème au style vif et dramatique, *Ballade von einem Traum*, écrit dans les années 20, Stefan Zweig se mit en scène, rêveur fuyant des poursuivants infatigables qui l'accablaient de « *Tu es découvert ! Tu es découvert !* » sarcastiques. Zweig, fugitif désespéré et consumé par l'angoisse, tentant d'échapper à l'Histoire, s'éloignant de toute servitude pour préserver un idéal intellectuel, une liberté personnelle, une intimité ? Le trait peut paraître sévère mais il donne le ton de la biographie que Donald Prater fit paraître en Angleterre en 1972, trente ans après la mort de l'écrivain autrichien. Une biographie attachée à traquer les « *humeurs noires* » qui conduiront Zweig à l'exil et au suicide, autant, si ce n'est plus, qu'à rechercher dans l'œuvre les correspondances, les traductions ou les amitiés, l'entreprise de médiation que le Viennois avait très tôt ébauchée entre les cultures européennes.

Sans doute, le travail de Donald Prater, remis à jour pour sa traduction française, est-il un apport considérable pour

la connaissance de l'auteur de *La Confusion des sentiments*. « *L'œuvre d'un pionnier à qui tout "zweiguien" doit une éternelle reconnaissance* », note Serge Niémetz (*Stefan Zweig, Le voyageur et ses mondes*, Belfond, 1996, et *Le Livre de poche*). En effet. De la naissance à Vienne en 1881 jusqu'au dernier refuge de Petropolis (Brésil), Donald Prater suit Zweig dans ses innombrables déplacements à travers l'Europe, comme dans ses enthousiasmes et ses impatiences. Il dit la passion plus morale que littéraire du lycéen juif découvrant, seul, les poèmes désespérés du Belge Emile Verhaeren et décidant de consacrer sa vie à « *servir l'homme et son œuvre* ». Il dit le « *sentiment du provisoire* » qui s'est déjà emparé du jeune homme quand il découvre, en 1907, à la lecture du premier tome de *Jean-Christophe*, cet appel à la conscience des peuples et cet acte de foi en l'unité de l'Europe que Romain Rolland vient de faire paraître. L'œuvre du jeune écrivain tendrait désormais vers ce but. Dans les innombrables études qu'il consacra aux écrivains, comme aux artistes ou aux hommes politiques et même aux navigateurs européens, Zweig ne se départira jamais de la « *responsabilité* » qu'il s'était assignée : « *Considérer sa vie entière comme une énorme dette que l'on doit honorer en usant de toutes ses forces.* »

Zweig, citant Erasme, s'inquiétait de voir l'humanisme constamment menacé par « *l'éternel irrationnel de la passion* ». Prater le rappelle et voit dans ce « *pessimisme profond* » une tendance au fata-

lisme qui ne pouvait longtemps s'accorder avec un besoin de vivre « *libre et sans entraves* ». Zweig, souligne-t-il, n'avait pas « *la plénitude sereine d'un Verhaeren ou d'un Rolland* ». Il n'avait pas non plus, contrairement à Castellion, auquel, note Prater, il aurait aimé s'identifier, « *le soutien d'une foi religieuse* ». Zweig, qui, dès 1914, s'était inquiété devant « *ce monde de la sécurité et de la raison* » se fracassant « *comme un vase de terre creux* », voit, dans la décennie qui précède l'avènement d'Hitler, un « *coucher de soleil* ». Plus que l'anti-sémitisme, l'impossibilité de publier en Autriche et le fait de perdre ainsi « *sa patrie, la langue allemande* », exacerbe en lui, remarque Prater, un « *sentiment d'échec* » personnel, une compassion irraisonnée qui lui fera écrire : « *Les gens parlent des bombardements avec légèreté, moi, lorsque j'apprends que des maisons se sont effondrées, je m'effondre avec elles.* » Réfugié au Brésil, Zweig rédige, dans les derniers mois de 1941, *Le Monde d'hier*, une autobiographie qui est surtout un adieu à un monde où « *l'idée de communauté* » allait de pair avec « *la foi en une époque, la foi en l'avenir* ». Le 22 février 1942, Zweig se suicide au véronal, aux côtés de Lotte, sa seconde épouse. « *Considérerait-il sa vie comme une affaire purement privée ?* », interrogera Thomas Mann. Prater ne cache pas que ce suicide a tout d'« *une fuite ultime dans [des] abîmes intérieurs* ». Mais une fuite qui ne saurait faire suspecter l'authenticité d'un idéal.

**André Meury**

## Le féminisme à la française

Mona Ozouf défend la négociation d'un rapport heureux entre différence et égalité

**LES MOTS DES FEMMES**  
**Essai sur la singularité française**  
de Mona Ozouf.  
Gallimard, « Tel », 434 p., 68 F (10,37 €).  
(Première édition : Fayard, 1995.)

Lorsque Mona Ozouf publia, en 1995, la guirlande de dix destins de femmes qui dessinait à ses yeux la voie d'une singularité nationale, elle surprit et visiblement dérangoa. Surprise d'abord : l'historienne, qui voue à la littérature un attachement exigeant, presque concurrent de sa passion pour l'histoire, y adoptait un ton inédit, où l'essayiste s'exerçait à la palette de portraitiste, s'autorisant cette subjectivité résolue que sa discipline tient en suspicion légitime. Elle a, depuis, précisé encore son rapport à l'analyse littéraire dans un fort beau livre consacré à l'œuvre de Henry James, *La Muse démocratique* (Calmann-Lévy, 1998). Vive réaction aussi : à peine l'ouvrage était-il paru – en même temps que l'excellent travail de Catherine Bard, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940* (Fayard), bien moins

repéré par les médias – que la pensée de Mona Ozouf se vit schématisée à l'excès. Certains s'en prirent à la peu crédible « *représentativité* » des figures féminines retenues (de M<sup>me</sup> du Deffand à Simone de Beauvoir – dont l'œuvre est présentée comme « *un immense courrier du cœur, du corps, de l'esprit des femmes* » –, en passant par Claire de Rémusat, Colette et Simone Weil), d'autres jugèrent irrecevable la « *diabolisation* » du féminisme américain qui sous-tendrait l'ouvrage. Une bonne part de la livraison d'octobre 1995 de la revue *Le Débat* (n° 87, Gallimard) aborda clairement la question, avec Bronislaw Baczko, Elisabeth Badinter, Lynn Hunt, Michelle Perrot, Joan W. Scott et Mona Ozouf elle-même.

Aussi, pour la reprise en poche de ce texte controversé, l'auteur a-t-elle augmenté l'original d'une postface inédite qui revient sur le débat qu'il avait suscité. Cet ajout vient à son heure, alors que la question de la parité dans les charges et fonctions politiques mobilise à nouveau les ardeurs polémiques sur le singulier et l'universel.

Se plaçant – enfin, diront ses détracteurs – sur le terrain du *gender*, Mona Ozouf précise l'acception du « *genre* » qu'elle veut bien admettre (« *l'ensemble des sédimentations culturelles déposées au fil des siècles sur la nature* ») et celle qu'elle récuse. Championne toujours convaincue d'une « *capacité de négocier un rapport heureux entre la différence et l'égalité* » particulière aux Français(es), elle renvoie à la superbe formule de Mirabeau (« *Il nous est permis de croire que nous recommençons l'histoire des hommes* »), cri d'humanité selon Jaurès, qui affranchit les êtres des pesanteurs de l'histoire. Et Ozouf d'opposer cette vision généreuse à « *l'histoire justicière où nous sommes aujourd'hui plongés, interminable traduction au prétoire d'un passé tenu pour une monstrueuse machine de répression, sottisier infini dressé avec la minutie et la bonne conscience de ceux qui, juchés sur les certitudes de leur époque, sont convaincus d'avoir percé les secrets de l'implacable domination* ». Une mise au point qui est encore un combat.

**Ph.-J. C.**

e s s a i s

## Une thèse bien particulière

Quand le docteur Destouches, futur Céline, s'intéressait à un étrange chirurgien hongrois

### SEMMELEWEIS

de Louis-Ferdinand Céline.  
Préface de Philippe Sollers,  
Gallimard, « L'imaginaire »,  
125 p., 38 F (5,79 €).

Dans les années 1840, Philippe Ignace Semmelweis, chirurgien hongrois, travaille à Vienne en qualité d'obstétricien. Troublé par le taux de mortalité des accouchées, il remarque qu'il est moins élevé chez celles qui accouchent dans la rue. Autre remarque, il y a moins de décès chez les femmes soignées par les sages-femmes que chez celles qui le sont par les étudiants. La mort d'un anatomiste de ses amis – il s'est fait une piqûre maladroite au cours d'une dissection – conduit Semmelweis à faire un rapport entre les nombreux décès des femmes enceintes et les étudiants. Une évidence s'impose : ils les approchent après avoir participé à une dissection. Il décide alors « une mesure inouïe » : l'obligation de se laver les mains avant toute intervention. Le résultat est immédiat. Semmelweis venait d'inventer la prophylaxie. Mais cet homme sans demi-mesure, caractériel, est en conflit avec ses supérieurs. On ne prend pas sa découverte au sérieux. Un confrère jaloux monte une cabale, refuse de suivre ses conclusions, et les étudiants ne veulent pas de « ces lavages malsains » ! Révoqué, malheureux, chassé de son emploi, celui qui voulait mettre fin à une espèce de massacre fruit de l'ignorance est empêché de pratiquer sa découverte.

Il en perd la raison. Poursuivi par le délire de la persécution, il meurt dans un asile d'aliénés à quarante-sept ans.

Ainsi découvre-t-on ce personnage dans la thèse de doctorat que soutient le docteur Destouches – qui n'est pas encore le romancier Céline – en 1924. Il a fait un stage d'obstétrique et est intéressé jusqu'à l'obsession par l'hygiène en médecine. Le caractère et le destin de Semmelweis ont de quoi inspirer Destouches, mais aussi cette relation que découvrit Semmelweis entre la mort (les cadavres devenant ses porteurs par le truchement des mains de praticiens négligents) et la naissance. Philippe Sollers, dans sa préface, souligne que « mort » est le mot-clé de cette thèse, en même temps qu'il éclaire déjà les obsessions qui seront celles du romancier. L'homme est exposé à la souffrance dans un monde de bêtises et de cruautés qui n'aboutissent qu'à la mort. Cela explique la singularité de cette thèse. On peut imaginer la surprise du jury devant un travail aussi spécifique qui commence par : « Mirabeau criait si fort que Versailles eut peur », et qui se poursuit avec une emphatique évocation de la mort de Louis XVI : « Au tranchant de son cou, jaillit une sensation nouvelle : l'Egalité », ou encore, Destouches annonçant Céline : « La vie n'est qu'une ivresse, la vérité c'est la mort. »

Certes, le style n'est pas celui de *Voyage au bout de la nuit*, on peut relever quelques redondances et un lyrisme ici ou là excessif, mais cette thèse est déjà celineenne. On aperçoit Bardamu allant

soigner le petit Bébert quand l'auteur éprouve le besoin d'évoquer « un des lieux les plus méditatifs de notre époque ; c'est notre sanctuaire moderne, la Rue ». Et, dès cette première œuvre, Destouches applique ce système de l'exagération qui sera celui de Céline, forcer le trait pour emporter l'adhésion du lecteur. Il gonfle les pourcentages quand il s'agit de dénombrer les victimes, il n'a guère souci de la précision des dates, il abuse du tragique et de l'émotion – l'imagination plus forte que la rigueur qu'on peut attendre d'une thèse – quand il décrit la fin de celui qui devient, sous sa plume, moins le personnage que fut Semmelweis qu'un personnage de roman « impuissant parmi les fous, et plus pourri qu'un mort ». Cela n'échappera pas aux médecins hongrois. Sans oublier d'être reconnaissants à l'auteur d'avoir honoré leur concitoyen, ils relèveront les inexactitudes des chiffres, les erreurs de dates, et ils diront la mort de Semmelweis telle qu'elle fut et non telle que la thèse la décrit. Pour autant, « la triste histoire » de Semmelweis, sauveur de vies qui avait fait à la mort un « affront précis, inoubliable », reste d'une lecture doublement passionnante. Par ce qu'elle nous apprend de ce génie médical et parce qu'elle est l'orée d'une œuvre.

Pierre-Robert Leclercq

★ Pour l'achat de 3 volumes de la collection « L'imaginaire » est offert le fac-similé du manuscrit d'un chapitre inédit de *Féerie pour une autre fois*, de Céline.

## L'imparfait et le tabac

### PROPOS SUR

#### L'IMPARFAIT

de Jacques Drillon.  
Zulma,  
« Grain d'orage »,  
91 p., 49 F (7,47 €).  
(Inédit.)

Voici un curieux opuscule qui aux propos annoncés sur l'imparfait (oui, le temps de l'indicatif et du subjonctif) ajoute, sous le signe de l'« imperfection », une nouvelle, quelques notes sur *La Dentellière* de Vermeer, deux lettres de sujet musical et un bref essai sur le tabac.

A vrai dire, le tabac est partout : à la fin et, dès le début, dans la quasi-totalité des exemples relatifs à l'imparfait. Qui, lui, est moins fréquent qu'il n'en a l'air : dans le récit de la nouvelle centrale, il laisse la place au présent de narration, « artifice, invention, forgerie ». Bizarre, bizarre...

Sur l'imparfait, les remarques de l'auteur sont souvent pertinentes : il décrit avec une grande finesse certains emplois de Balzac, Proust et Flaubert. Bien sûr, il ne faut pas chercher, dans les trente-cinq pages qui lui sont consacrées, une étude complète de l'imparfait. On regrette tout de même un peu que l'auteur n'ait pas songé à l'emploi ambigu illustré par l'histoire de la bombe : « Cinq minutes plus tard elle explosait. »

En dehors de tout contexte, qui pourra dire si l'explosion a eu lieu ou non ? Personne. C'est peut-être dans cette ambiguïté que se cache la véritable clé de l'imparfait.

Il convient de prendre garde à certains détails. Drillon donne comme un imparfait du subjonctif l'authentique plus-que-parfait qu'est « eût-il fumé » – encore une histoire de tabac... – et il utilise à plusieurs reprises le nom latin de l'imparfait : « tempus imperfectUM ». Mais il fait une belle faute d'accord : tempus est un nom neutre, et il faut écrire imperfectUM.

A. My

Michel Arrivé

## Les chemins de la pensée

Erudite et accessible, l'histoire de la philosophie dirigée par François Châtelet

### HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, IDÉES, DOCTRINES

sous la direction de François Châtelet.  
Hachette Littératures, « Pluriel »,  
Tomes I à IV, 284, 268, 260 et 264 p.,  
45 F (6,86 €) chaque volume.  
(Première édition : Hachette, 1972.)

L'avait-on assez remarqué ? François Châtelet, mort en 1985, était un professeur ; « quelqu'un qui donne ce qu'il croit savoir en partage », précisera Jean-Toussaint Desanti. Et comme lui professeurs, la plupart des collaborateurs, philosophes ou historiens, qu'il avait réunis pour réaliser cette histoire de la philosophie en huit volumes dont les quatre premiers sont, ici, réédités pour la première fois en version intégrale dans une collection de poche. A ces collaborateurs, François Châtelet avait demandé d'« informer », de « noter des différences », de faire apparaître des distinctions entre les concepts ou les systèmes de concepts, sans céder au mythe de « l'ordre conquérant de la pensée ». Une manière de mettre à jour les idées

fondamentales produites par les principaux discours philosophiques, sans laisser supposer que « derrière le foisonnement des doctrines se dessine, en quelque manière, une évolution significative, un progrès, une répétition ou une régression ».

Objet du premier volume, la *Philosophie païenne* – un titre en forme d'hommage à Alexandre Kojève – est ainsi présentée à travers ses contradictions, des « tâtonnements inventifs » des présocratiques aux « exaltations contrôlées » de Plotin, en passant par les « fausses rigueurs » de l'idéalisme platonicien et les « vraies ingénuités » de l'empirisme d'Aristote. Une vaste entreprise théorique donc, où il serait pourtant bien imprudent, prévient Châtelet, de voir déjà construite une « configuration intellectuelle » que médiévaux, modernes et contemporains n'auraient plus qu'à actualiser. A cet âge antique succèdent les quinze siècles de la *Philosophie médiévale* (deuxième volume), traversés de tant d'« éclairs », fructueux ou non, qu'il ne peut être question de « période », si ce n'est par l'ambiance intellectuelle d'un

temps où l'invention semble si nécessaire, y compris dans la pensée chinoise ou la philosophie de l'Islam, qu'on peut la qualifier d'« ingénuité ». De Thomas Müntzer à Leibniz, la *Philosophie du monde nouveau* (troisième volume) se fondera, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, sur la métaphysique et la science nouvelle. L'Europe réclame la « réforme », sur tous les fronts. L'œuvre cartésienne qui, note Châtelet, « fut d'intégration et de conciliation » sera paradoxalement l'instrument de la critique de la société, de la religion, des institutions, de l'enseignement ou de la réalité quotidienne. Si avec la *Philosophie des Lumières* (quatrième volume), la vérité commande encore, sa signification s'infléchit. La « puissance critique » de l'écrivain « agressif et démuné » tisse des problématiques qui pourraient bien être encore les nôtres.

« Ni progressiste, ni neutre, mais critique », cette histoire de la philosophie entend cheminer à mi-distance de l'érudition et de la vulgarisation. Quel étudiant s'en plaindrait ?



● LITTÉRATURE FRANÇAISE

**ANONYME**  
*Le Roman de Violette*  
La Musardine, Lectures amoureuses, n° 31, 158 p., 39 F (5,95 €).

**ANGOT Christine**  
*L'Usage de la vie*  
Mille et une nuits, La petite collection, n° 260, 64 p., 10 F (1,52 €).

**BANIER François-Marie**  
*Sur un air de fête*  
Gallimard, Folio, n° 3283, 288 p., 35 F (5,34 €).

**BARBARA**  
*Il était un piano noir...*  
Le Livre de poche, n° 14730, 192 p., 26 F (3,96 €).

**BERNHEIM Emmanuèle**  
*Vendredi soir*  
Gallimard, Folio, n° 3287, 120 p., 20 F (3,05 €).

**CHAMOISEAU Patrick et CONFIAnt Raphaël**  
*Lettres créoles. Tracées antillaises et continentales dans la littérature. Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane. 1635-1975*  
Gallimard, Folio, n° 352, 304 p., 45 F (6,86 €).

**CHAPSAL Madeleine**  
*La Maîtresse de mon mari*  
Le Livre de poche, n° 14733, 160 p., 26 F (3,96 €).

**COMMENT Bernard**  
*L'Ombre de la mémoire*  
Gallimard, Folio, n° 3289, 256 p., 35 F (5,34 €).

**DAENINCKX Didier**  
*Cannibale*  
Gallimard, Folio, n° 3290, 120 p., 20 F (3,05 €).

**GIRAUDOUX Jean-Pierre**  
*Sublime*  
Le Livre de poche, n° 14765, 160 p., 26 F (3,96 €).

**HUMBERT Marie-Thérèse**  
*Le Chant du seringat la nuit*  
Le Livre de poche, n° 14740, 448 p., 44 F (6,71 €).

**IDALI-DEMEYERE Isabelle**  
*Ahouach. Une année chez les Berbères*  
L'Aube, Carnet de voyage, 128 p., 89 F (13,57 €).

**LAINÉ Pascal**  
*Comme une image*  
Le Livre de poche, n° 14741, 160 p., 26 F (3,96 €).

**LAURENT Françoise**  
*Les Dames au clair de lune*  
Baleine, Velours, 182 p., 42 F (6,40 €).

**LIGNE Prince de**  
*Contes immoraux*  
10/18, Domaine français, n° 3124, 288 p., 50 F (7,62 €).

**MAUPASSANT Guy de**  
*Miss Harriet et autres nouvelles*  
Librio, n° 318, 96 p., 10 F (1,52 €).

**NEUHOFF Eric**  
*La Petite Française*  
Le Livre de poche, n° 14745, 160 p., 26 F (3,96 €).

**PANCRAZI Jean-Noël**  
*L'Heure des adieux*  
Seuil, Points, 304 p., 43 F (6,56 €).

**QUIGNARD Pascal**  
*Vie secrète*  
Gallimard, Folio, n° 3292, 496 p., 49 F (7,47 €).

**RAGON Michel**  
*D'une berge à l'autre*  
Le Livre de poche, n° 14738, 256 p., 30 F (4,57 €).

**ROLIN Dominique**  
*La Rénovation*  
Gallimard, Folio, n° 3293, 144 p., 24 F (3,66 €).

**ROUART Jean-Marie**  
*L'Invention de l'amour*  
Le Livre de poche, n° 14742, 224 p., 26 F (3,96 €).

**SARRAUTE Nathalie**  
*Ouvrez*  
Gallimard, Folio, n° 3294, 154 p., 28 F (4,27 €).

**SCHLOGEL Gilbert**  
*Victoire ou la douleur des femmes*  
Le Livre de poche, n° 14734, 512 p., 40 F (6,10 €).

**SEGALEN Victor**  
*René Leys*  
Edition présentée et annotée par Marie Dollé et Christian Doumet. Le Livre de poche, n° 16051, 320 p., 36 F (5,49 €).

**SOLLERS Philippe**  
*Un amour américain*  
Mille et une nuits, La petite collection, n° 256, 48 p., 10 F (1,52 €).

**SPADDY**  
*Dévergondages*  
La Musardine, Lectures amoureuses, n° 30, 154 p., 39 F (5,95 €).

**THEROUX Paul**  
*Les Colonnes d'Hercule*  
Le Livre de poche, n° 14744, 704 p., 55 F (8,38 €).

**VIAN Boris**  
*Chroniques du menteur*  
Le Livre de poche, n° 14737, 128 p., 26 F (3,96 €).

**ZIMMERMANN Daniel**  
*Le Dixième Cercle. L'Anus du monde*  
Gallimard, Folio, n° 3295, 256 p., 45 F (6,86 €).

● LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

**ANONYME**  
*Le Cheval de jade*  
Contes traduits du chinois par Rainier Lanselle. Philippe Picquier, 240 p., 49 F (7,47 €).

**COLLECTIF**  
*Les Portes de feutre*  
Epopées kirghiz et sagaï de Sibérie du Sud. Textes recueillis par Wilhelm Radloff, traduits de l'allemand et présentés par Alessandro Corsi et Yankel

Karro, préface de Louis Bazin. Gallimard, L'aube des peuples, 216 p., 130 F (19,81 €).

**AUSTEN Jane**  
*Sandition*  
Traduit de l'anglais par Laurent Bury. Le Livre de poche, n° 14736, 384 p., 42 F (6,40 €).

**BROOKNER Anita**  
*Etats seconds*  
Traduit de l'anglais par Nicole Tisserand. Le Livre de poche, n° 14735, 288 p., 33 F (5,03 €).

**CANETTI Elias**  
*Notes de Hampstead*  
Traduit de l'allemand par Walter Weideli. Le Livre de poche, Biblio romans, n° 3319, 192 p., 33 F (5,03 €).

**DENNIS Patrick**  
*Autour du monde avec Tante Mame*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Defossé. 10/18, Domaine étranger, n° 3119, 384 p., 50 F (7,62 €).

**LÉONARD DE VINCI**  
*Prophéties facétieuses*  
Traduit du latin par Pierre Laurens. Postface de Jérôme Vérain. Mille et une nuits, La petite collection, n° 255, 56 p., 10 F (1,52 €).

**FORSTER E. M.**  
*De l'autre côté de la haie*  
Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff. 10/18, Domaine étranger, n° 3123, 208 p., 41 F (6,25 €).

**GRASS Günter**  
*Une rencontre en Westphalie*  
Traduit de l'allemand par Jean Amsler. Seuil, Points, 512 p., 48 F (7,32 €).

**GÜRSEL Nedim**  
*Le Roman du conquérant*  
Traduit du turc par Timour Muhidine. Seuil, Points, 320 p., 43 F (6,56 €).

**KADARÉ Ismaïl**  
*L'Aigle*  
Traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni. Mille et une nuits, La petite collection, n° 258, 128 p., 10 F (1,52 €).

**KUSNIEWICZ Andrzej**  
*Constellations, les signes du zodiaque*  
Traduit du polonais par Christophe Jezewski et François-Xavier Jaujard. 10/18, Domaine étranger, n° 3118, 288 p., 47 F (7,17 €).

**LOBO ANTUNES António**  
*L'Ordre naturel des choses*  
Traduit du portugais par Geneviève Leibrich. Seuil, Points, 368 p., 43 F (6,56 €).

**LONDON Jack**  
*Les Enfants du froid*  
Préface de Jeanne Campbell-Reesman. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par L. Postif. Phébus, Libretto, 224 p., 55 F (8,38 €).

**LONDON Jack**  
*Le Peuple d'en bas*  
Préface de Jeanne Noël-Mauberrét. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par

L. Postif. Phébus, Libretto, 256 p., 59 F (8,99 €).

**MAÏAKOVSKI Vladimir**  
*Lettres à Lili Brik (1917-1930)*  
Traduit du russe par Andrée Robel. Présentation de Claude Frioux. Gallimard, L'imaginaire, n° 408, 322 p., 58 F (8,84 €).

**MARECHAL Leopoldo**  
*Adan Buenosayres*  
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Patrice Toulat. Le Livre de poche, Biblio romans, n° 3291, 832 p., 65 F (9,91 €).

**MAZZUCATO Francesca**  
*Hot Line*  
Traduit de l'italien par Thierry Laget. 10/18, Domaine étranger, n° 3120, 112 p., 38 F (5,79 €).

**PERUTZ Leo**  
*Le Cavalier suédois*  
Traduit de l'allemand par Martine Keyser. Phébus, Libretto, 288 p., 59 F (8,99 €).

**RANSMAYR Christoph**  
*Le Syndrome de Kitahara*  
Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss. Le Livre de poche, n° 14743, 416 p., 46 F (7,01 €).

**SILLITOE Alan**  
*La Solitude du coureur de fond*  
Traduit de l'anglais par François Gallix. Seuil, Points, 96 p., 27 F (4,12 €).

**SONGLING Pu**  
*Chroniques de l'étrange*  
Contes traduits du chinois et présentés par André Lévy. Philippe Picquier, 620 p., 69 F (10,52 €).

**SÛSKIND Patrick**  
*Le Testament de Maître Mussard*  
Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. Mille et une nuits, La petite collection, n° 259, 48 p., 10 F (1,52 €).

**TAYLOR BRADFORD Barbara**  
*Un amour secret*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Ganstel. Le Livre de poche, n° 14732, 192 p., 26 F (3,96 €).

**TSIRKAS Stratis**  
*Cités à la dérive*  
Traduit du grec par Catherine Lerouvre et Chrysa Prokopaki. Préface de Catherine Lerouvre. Seuil, Points, 880 p., 63 F (9,60 €).

**VOLLMANN William T.**  
*Les Nuits du papillon*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Léon Mercadet. 10/18, Domaine étranger, n° 3138, 272 p., 47 F (7,17 €).

**WALTARI Mika**  
*Les Amants de Byzance*  
Traduit du finnois par J. L. Perret et A. Martinerie. Phébus, Libretto, 384 p., 69 F (10,52 €).

**ZÛRN Unica**  
*L'Homme-Jasmin*  
Traduit de l'allemand par Ruth Henry et Robert Valençay. Préface d'André Pieyre de Mandiargues. Gallimard, L'imaginaire, 280 p., 55 F (8,38 €).

● CLASSIQUES SOPHOCLE

*Antigone*  
Traduit du grec par Robert Pignarre. Présentation et dossier par Charles Guittard. Flammarion, GF, 214 p., 21 F (3,20 €).

**TITE-LIVE**  
*Histoire romaine. Livres XLI à XLV. Les Progrès de l'hégémonie romaine II*  
Présentation, répertoire des noms géographiques et traduction du latin par Annette Flobert. Flammarion, GF, 514 p., 66 F (10,06 €).

● POÉSIE

**DUPIN Jacques**  
*Le Corps clairvoyant 1963-1982. Gravier. L'Embrasure. Dehors. Une apparence de soupirail*  
Préface de Jean-Christophe Bailly. Gallimard, Poésie/Gallimard, 432 p., 66 F (10,06 €).

● ROMANS POLICIERS

**ACKROYD Peter**  
*Le Golem de Londres*  
Traduit de l'anglais par Bernard Turlé. 10/18, Domaine étranger, n° 3107, 320 p., 50 F (7,62 €).

**ANDERSON Kent**  
*Chiens de la nuit*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean Esch. Le Livre de poche, n° 17099, 544 p., 42 F (6,40 €).

**BARACHANT Pierre**  
*Quand les poulpes auront des dents*  
Baleine, Le Poulpe, 140 p., 39 F (5,95 €).

**BRUSSOLO Serge**  
*L'Armure de vengeance*  
Le Livre de poche, n° 17096, 320 p., 33 F (5,03 €).

**COATMEUR Jean-François**  
*La Porte de l'enfer*  
Le Livre de poche, n° 17097, 352 p., 36 F (5,49 €).

**FRADIER Catherine**  
*Les Carnassières*  
Baleine, Canaille/Revolver, 154 p., 42 F (6,40 €).

**GRACE C. L.**  
*Le Marchand de mort*  
Traduit de l'anglais par Founi Guiramand. 10/18, Grands détectives, n° 3094, 256 p., 44 F (6,71 €).

**KEATING H. R. F.**  
*Le Meurtre parfait*  
Traduit de l'anglais par Denise Meunier. Le Livre de poche, n° 14749, 288 p., 30 F (4,57 €).

**MALET Léo**  
*Micmac moche au Boul'Miche (5<sup>e</sup> arrondissement)*  
Fleuve noir, Les nouveaux mystères de Paris, 265 p., 99 F (15,09 €).

**MALET Léo**  
*Le soleil naît derrière le Louvre (1<sup>er</sup> arrondissement)*  
Fleuve noir, Les nouveaux mystères de Paris, 265 p., 99 F (15,09 €).

**MONTALBÁN Manuel Vázquez**  
*Assassinat à Prado del Rey et autres histoires sordides*  
Traduit de l'espagnol par Claude Bleton. 10/18, Grands détectives, n° 3122, 208 p., 41 F (6,25 €).

**MORTIMORE Jim**  
*Dépression sur Manchester*  
Traduit de l'anglais par Gilles Vaugeois. Fleuve noir, Cracker, 350 p., 49 F (7,47 €).

**MOSLEY Walter**  
*Black Betty*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gabrielle Merchez. Seuil, Points, 336 p., 43 F (6,56 €).

**NORTH PATTERSON Richard**  
*Pour les yeux d'un enfant*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Elisabeth Kern. Le Livre de poche, n° 17098, 768 p., 50 F (7,62 €).

**RESPLANDY Franck**  
*Lisier dans les yeux*  
Baleine, Le poulpe, 154 p., 39 F (5,95 €).

**SCHINEIZER Jean-Claude**  
*Le Pégase du ponant*  
Baleine, Instantanés de polar, 238 p., 47 F (7,17 €).

**SIMENON Georges**  
*Maigret en meublé*  
Le Livre de poche, n° 14226, 160 p., 30 F (4,57 €).

**STINE R. L.**  
*Portrait d'outre-tombe*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Véronique Vaquette. J'ai lu, n° 5381, 128 p., 24 F (3,65 €).

**UPFIELD Arthur**  
*La Maison maléfique*  
Traduit de l'anglais par Michèle Valencia. 10/18, Grands détectives, n° 3136, 288 p., 44 F (6,71 €).

**WESTLAKE Donald E.**  
*Château en Esbroufe*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Janine Hérisson. Gallimard, Folio Policier, n° 136, 272 p., 28 F (4,27 €).

**WOODS Stuart**  
*La Mort entre deux eaux*  
Traduit de l'anglais par Hugues de Giorgis. Le Livre de poche, n° 17101, 384 p., 36 F (5,49 €).

## ● ROMANS FANTASTIQUES ET DE SCIENCE-FICTION

**COLLECTIF**  
*La Grande Anthologie de la science-fiction. Histoires de l'an 2000*  
Le Livre de poche, n° 3817, 384 p., 40 F (6,10 €).

**ARNAUD G.-J.**  
*La Compagnie des glaces. Tome XIII : Les Oubliés de Chimère ; Les Cargos-Dirigeables du Soleil ; La Guilde des sanguinaires ; La Croix pirate*  
Fleuve noir, Bibliothèque du fantastique, 762 p., 39 F (5,95 €).

**ARNAUD G.-J.**  
*La Dalle aux maudits*  
Couverture illustrée par Philippe Jozelon. Préface de Robert Bonaccorsi. Fleuve noir, Bibliothèque du fantastique, 500 p., 69 F (10,52 €).

**ARNAUD G.-J.**  
*L'Œil parasite. Les Chroniques glaciaires. Tome VII*  
Fleuve noir, Bibliothèque du fantastique, 220 p., 59 F (8,99 €).

**COCHET Jean-Luc et LACROIX Claude**  
*Pop hall*  
Baleine, Macno, 240 p., 42 F (6,40 €).

**DICK Philip K.**  
*Mensonges & Cie*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Henry-Luc Planchat. 10/18, Domaine étranger, n° 3125, 288 p., 47 F (7,17 €).

**KING Stephen**  
*Rose Madder*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par William Olivier Desmond. J'ai lu, n° 5341, 608 p., 50 F (7,62 €).

**MARKALE Jean**  
*Le Cycle du Graal 4. La Fée Morgane*  
J'ai lu, n° 4745, 320 p., 37 F (5,64 €).

**RABE Jean**  
*Magie rouge. Les Ménestrels 3*  
Fleuve noir, Ludic, 256 p., 35 F (5,34 €).

**SIMON Valérie**  
*Morven, Arkem. La Pierre des ténèbres. Tome 4*  
Couverture illustrée par Pascal Moguerou. Fleuve noir, Fantasy, 320 p., 39 F (5,95 €).

## ● JEUNESSE

**COLLECTIF**  
*Une guerre en Europe*  
Couverture d'Enki Bilal. Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 96 p., 26,50 F (4,04 €).

**BARBEAU Philippe**  
*Le Bonheur d'Eliane*  
Syros Jeunesse, Souris poche, 140 p., 29 F (4,42 €).

**BERTHELOT Francis**  
*La Maison brisée*  
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 96 p., 26,50 F (4,04 €).

**BIGOT Roger**  
*Une si petite flamme*  
Syros Jeunesse, Les uns les autres, 238 p., 55 F (8,38 €).

**COSTA-PRADES Bernadette**  
*Résiste !*  
Syros Jeunesse, Souris poche, 64 p., 29 F (4,42 €).

**DESPLAT-DUC Anne-Marie**  
*Je serai pompier*  
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 96 p., 26,50 F (4,04 €).

**DOREY Marie-Claire**  
*Une école sur une poudrière*  
Syros Jeunesse, Souris verte, 120 p., 29 F (4,42 €).

**HUGO Hector**  
*Le Petit Napperon rouge*  
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

**KORKOS Alain**  
*Le Boubou du marabou*  
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

**KORKOS Alain**  
*Pas de myosotis pour miss Bérénice*  
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

**LOON Paul van**  
*Visions d'horreur*  
Traduit du néerlandais par Marie Hooghe. Couverture illustrée par Michel Borderie. Hachette Jeunesse, Vertige cauchemar, 192 p., 29 F (4,42 €).

**MARTINEZ Jean**  
*Du sang sur les nains*  
Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 723, 160 p., 28 F (4,27 €).

**MESTRON Hervé**  
*La Peur au ventre*  
Syros Jeunesse, Souris noire, 120 p., 29 F (4,42 €).

**MIRANDE Jacqueline**  
*Crime à Hauteefage*  
Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 725, 128 p., 23 F (3,51 €).

**NEELS Christian**  
*Pas touche à mon spot !*  
Syros Jeunesse, Souris verte, 120 p., 29 F (4,42 €).

**PARKER Daniel**  
*Compte à rebours (12) : Décembre*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Agnès Girard. J'ai lu, n° 5140, 120 p., 20 F (3,04 €).

**PELOT Pierre**  
*Cimetière aux étoiles*  
Syros Jeunesse, Souris noire, 120 p., 29 F (4,42 €).

**PESTUM Jo**  
*Sauvons les poneys !*  
Traduit de l'allemand par Anne Georges. Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 724, 128 p., 23 F (3,51 €).

**POITEVIN Jacques**  
*L'Escargot à plumes*  
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, Fleurs d'encre, 96 p., 27 F (4,12 €).

**SCOTTO Thomas**  
*Vincent l'invisible*  
Syros Jeunesse, Mini Syros, 32 p., 15 F (2,29 €).

**SÉGUR Comtesse de**  
*Les Malheurs de Sophie*  
Hachette Jeunesse, Le Livre de poche Jeunesse, 256 p., 31 F (4,73 €).

**SOLET Bertrand**  
*Les Cris du silence*  
Syros Jeunesse, J'accuse !, 94 p., 49 F (7,47 €).

**TREASE Geoffrey**  
*Des anges à la cave*  
Traduit de l'anglais par Catherine Danison. Père Castor Flammarion, Castor poche, n° 722, 160 p., 28 F (4,27 €).

**TREMBATH Don**  
*La Mouche du coche*  
Traduit de l'anglais (Canada) par Shaïne Cassim. Couverture illustrée par Bruno Heitz. Hachette Jeunesse, Vertige fou rire, 192 p., 27,50 F (4,19 €).

## ● THÉÂTRE

**ANONYME**  
*La Farce de Maître Pathelin*  
Edition bilingue. Traduit de l'ancien français par Michel Rousse. Gallimard, Folio, n° 3282, 304 p., 28 F (4,27 €).

**SHAKESPEARE William**  
*Antoine et Cléopâtre*  
Edition bilingue. Préface et traduction d'Yves Bonnefoy. Gallimard, Folio Théâtre, n° 61, 528 p., 59 F (8,99 €).

**WILDE Oscar**  
*Un mari idéal*  
Traduit de l'anglais par Albert Savine. Edition présentée et annotée par Pascal Aquien. Le Livre de poche, n° 16053, 160 p., 20 F (3,05 €).

## ● CINÉMA

**PRÉDAL René**  
*A nos amours*  
Etude critique. Nathan-Université, Synopsis, n° 35, 128 p., 49 F (7,47 €).

**SWEENEY Mary et ROACH John**  
*Une histoire vraie*  
Scénario bilingue. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Serge Grünberg. Cahiers du cinéma, Petite bibliothèque des Cahiers du cinéma, 192 p., 59 F (8,99 €).

## ● ARTS

**DASSAS Frédéric**  
*L'Illusion baroque. L'Architecture de 1600 à 1750*  
Découvertes Gallimard, n° 382, 160 p., 82 F (12,50 €).

**DUCLAY François**  
*Les Beatles*  
Librio, n° 324, 96 p., 10 F (1,52 €).

**LEYDIER Michel**  
*Jacques Dutronc*  
Librio, n° 343, 120 p., 10 F (1,52 €).

**MATTHIEU Caroline**  
*Orsay*  
Scala, L'esprit du lieu, 64 p., 35 F (5,34 €).

**PAROUTY Michel**  
*Opéra*  
En partenariat avec Canal+. Mille et une nuits, Guides faciles, 144 p., 45 F (6,86 €).

**SEFRIQUI Anne**  
*Le Louvre, 500 chefs-d'œuvre*  
Scala, Musées en poche, 528 p., 85 F (12,96 €).

**VON DER WEID Jean-Noël**  
*La Musique du XX<sup>e</sup> siècle*  
Hachette Littératures, Pluriel, 448 p., 170 F (25,91 €).

## ● ANTHOLOGIES

**COLLECTIF**  
*Les Dinosaures*  
Présenté par Serge Lehman. Libro, n° 328, 126 p., 10 F (1,52 €).

**COLLECTIF**  
*Requiem pour un muckraker. Vingt-deux nouvelles en hommage à Marvin H. Albert*  
Sous la direction de Roger Martin. Baleine, 378 p., 55 F (8,38 €).

## ● ESSAIS CRITIQUES

**ANDREANI Jean-Louis**  
*Comprendre la Corse*  
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 70, 304 p., 40 F (6,10 €).

**CURTIS Jean-Louis**  
*La Chine m'inquiète*  
Grasset, Les Cahiers rouges, Pastiches, n° 291, 268 p., 58 F (8,84 €).

**ÉTIENNE Bruno, GIORDAN Henri et LAFONT Robert**  
*Le Temps du pluriel. La France dans l'Europe multiculturelle*  
L'Aube, 140 p., 89 F (13,57 €).

**HUGUENIN Olivier**  
*Seniors : l'explosion*  
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 68, 288 p., 40 F (6,10 €).

**JUNQUA Daniel**  
*La Presse, entre argent et pouvoir*  
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 71, 336 p., 40 F (6,10 €).

**LANGUEPIN Olivier**  
*Cuba ou la faillite d'une utopie*  
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 69, 304 p., 40 F (6,10 €).

**LIDSKY Paul**  
*Les Ecrivains contre la Commune*  
La Découverte, La Découverte poches, 360 p., 79 F (12,04 €).

**MALAVAL Frédéric**  
*Les 35 heures : coût du travail et exclusion*  
L'Aube, 124 p., 80 F (12,20 €).

**MAZEL Olivier**  
*Les Chômages*  
Gallimard, Folio Actuel, Le Monde/Actuel, n° 72, 272 p., 40 F (6,10 €).

**MULLER Dominique**  
*Demander la lune*  
Seuil, Points, 256 p., 39 F (5,95 €).

**PRIGENT Christian**  
*Berlin deux temps trois mouvements*  
Zulma, Grain d'orage, 128 p., 49 F (7,47 €).

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de novembre 1999. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

**Le Monde**





Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de novembre 1999. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

**Le Monde**

**RAMONET Ignacio**  
*Géopolitique du chaos*  
Gallimard, Folio, n° 67,  
272 p., 35 F (5,34 €).

**RICŒUR Paul**  
*La Quête du sens*  
L'Aube, 120 p., 69 F (10,52 €).

**SARAMAGO José**  
*Comment le personnage fut le maître... Discours de Stockholm*  
Traduit du portugais par Michelle Giudicelli. Mille et une nuits, La petite collection, n° 248, 48 p., 10 F (1,52 €).

**SCHNEIDER Marcel**  
*Ce que j'aime*  
Le Livre de poche, n° 14746,  
192 p., 26 F (3,96 €).

**SERGE Victor**  
*L'an I de la révolution russe*  
La Découverte, La Découverte poches, 532 p., 84 F (12,81 €).

**TADIÉ Jean-Yves**  
*Proust, la cathédrale du temps*  
Découvertes Gallimard,  
n° 381, 128 p., 73 F (11,12 €).

**TÉMIME Emile**  
*France, terre d'immigration*  
Découvertes Gallimard,  
n° 380, 160 p., 82 F (12,50 €).

**VERNANT Jean-Pierre**  
*La Volonté de comprendre*  
L'Aube, 120 p., 69 F (10,52 €).

## ● PHILOSOPHIE

**CARRILHO Manuel Maria**  
*Rhétoriques de la modernité*  
PUF, Quadrige, n° 290,  
175 p., 55 F (8,38 €).

**STRAUSS Leo et CROPSEY Joseph**  
*Histoire de la philosophie politique*  
PUF, Quadrige, 1076 p.,  
178 F (27,13 €).

**VAN ORMAN QUINE Willard**  
*Le Mot et la Chose*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Joseph Dopp et Paul Gochet. Avant-propos de Paul Gochet. Flammarion, Champs, 408 p., 61 F (9,30 €).

## ● HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

**BADINTER Robert**  
*Un antisémitisme ordinaire*  
Le Livre de poche, n° 14747,  
224 p., 36 F (5,49 €).

**BERTAUD Jean-Paul**  
*1799, Bonaparte prend le pouvoir*  
Complexe, 224 p., 56 F (8,54 €).

**BOURIN Monique et PARISSÉ Michel**  
*L'Europe de l'an mil*  
Le Livre de poche, Références, n° 564, 224 p., 42 F (6,40 €).

**CHAUNU Pierre**  
*L'Aventure de la Réforme. Le monde de Jean Calvin*  
Complexe, 224 p., 65 F (9,91 €).

**DROYSEN Gustave**  
*Alexandre le Grand*  
Complexe, 512 p., 69 F (10,52 €).

**DUBY Georges**  
*Dames du XI<sup>e</sup> siècle. Tome III. Eve et les prêtres et les mourants*  
Gallimard, Folio, n° 96,  
224 p., 29 F (4,42 €).

**FABRE Rémi**  
*Les Protestants en France depuis 1789*  
La Découverte, Repères,  
128 p., 49 F (7,47 €).

**FOUQUOIRE-BRILLET Elisabeth**  
*La Chine et le nucléaire*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3512,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**GARDET Louis**  
*Les Hommes de l'Islam. Approche des mentalités*  
Complexe, 448 p., 65 F (9,91 €).

**HERMON-BELOT Rita**  
*L'Emancipation des juifs en France*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3514,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**MARAVAL Pierre**  
*L'Empereur Justinien*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3515,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**MAURIAC Jean**  
*Mort du général de Gaulle*  
Grasset, Les Cahiers rouges,  
n° 290, 183 p., 48 F (7,32 €).

**MÉRENNE-SCOUAKER Bernadette**  
*La Localisation des productions agricoles*  
Nathan-Université, Géographie d'aujourd'hui,  
192 p., 69 F (10,52 €).

**MOSSÉ Claude**  
*La Femme dans la Grèce antique*  
Complexe, 192 p., 59 F (8,99 €).

**POMIAN Krzysztof**  
*Sur l'histoire*  
Gallimard, Folio, n° 97,  
416 p., 50 F (7,62 €).

**ROUSSO Henry**  
*Pétain et la fin de la collaboration. Sigmaringen 1944-1945*  
Complexe, 448 p., 56 F (8,54 €).

## ● SCIENCES HUMAINES

**ANDRÉ Christophe**  
*Les Phobias*  
Flammarion, Dominos,  
128 p., 41 F (6,25 €).

**DOLTO Françoise**  
*Sexualité féminine. La libido génitale et son destin féminin*  
Edition présentée, établie et annotée par Muriel Djéribi-Valentin. Gallimard, Folio Essais, n° 314, 608 p., 54 F (8,23 €).

**DUMAS Didier**  
*La Sexualité masculine*  
Hachette Littératures, Pluriel, 260 p., 45 F (6,86 €).

**FOULIN Jean-Noël et MOUCHON Serge**  
*Psychologie de l'éducation*  
Nathan-Université, 128,  
n° 234, 128 p., 49 F (7,47 €).

**KÜBLER-ROSS Elisabeth**  
*Vivre avec les morts et les mourants*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Renée Manjardet. Le Livre de poche, n° 14739, 224 p., 30 F (4,57 €).

**MARTINO Ernesto de**  
*Le Monde magique*  
Postface de Silvia Mancini. Traduit de l'italien par Marc Baudoux. Les Empêcheurs de penser en rond, 250 p., 84 F (12,81 €).

**PONTALIS J.-B.**  
*Perdre de vue*  
Gallimard, Folio Essais,  
n° 351, 400 p., 40 F (6,10 €).

**SCHWOB Marc**  
*Le Stress*  
Flammarion, Dominos,  
128 p., 41 F (6,25 €).

## ● SCIENCES SOCIALES

**BAILET Jean-Marc**  
*L'Education routière*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3522,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**BENAROYA François et LANDAU Jean-Pierre**  
*L'Echange international*  
PUF, Que sais-je ?, n° 1727,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**BRIAN Vincent de et PALAU Yves**  
*La Médiation*  
Nathan-Université, 128,  
n° 236, 128 p., 49 F (7,47 €).

**DAMIEN Marie-Madeleine**  
*La Politique européenne des transports*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3498,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**DOUET Frédéric**  
*Le Droit patrimonial de la famille*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3517,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**GUERRIEN Bernard**  
*La Théorie économique néoclassique. Tome I : Microéconomie. Tome II : Macroéconomie*  
La Découverte, Repères,  
128 p., 49 F (7,47 €).

**LAPOUBLE Jean-Christophe**  
*Le Droit du sport*  
LGDJ, Systèmes, 208 p.,  
100 F (15,24 €).

**MONNIER François et ORSENNA Erik**  
*Le Conseil d'Etat*  
Découvertes Gallimard,  
n° 388, 112 p., 64 F (9,75 €).

**MORIN Jean-Michel**  
*Sociologie de l'entreprise*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3493,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**STEINER Philippe**  
*La Sociologie économique*  
La Découverte, Repères,  
128 p., 49 F (7,47 €).

**STIRN Bernard**  
*Les Sources constitutionnelles du droit administratif*  
LGDJ, Systèmes, 160 p.,  
100 F (15,24 €).

**TEITGEN-COLLY Catherine**  
*Textes du droit des étrangers*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3525,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**TIGER Philippe**  
*Le Droit des affaires en Afrique. OHADA*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3536,  
128 p., 42 F (6,40 €).

**TOURNIER Eric**  
*Economie et Société françaises de 1973 à nos jours*  
Nathan-Université, Circa,  
n° 41, 256 p., 69 F (10,52 €).

## ● ENSEIGNEMENT BIDARD Josseline

*Le Nom et le Groupe nominal*  
Ellipses, Les essentiels de grammaire anglaise,  
144 p., 59 F (8,99 €).

**BORDES Juliette**  
*Willa Cather, « Death comes for the Archbishop »*  
Ellipses, Première leçon sur,  
96 p., 65 F (9,91 €).

**DOUET Philippe**  
*Queneau, « Les Fleurs bleues »*  
Ellipses, 40/4, 96 p., 36 F (5,49 €).

**ESPINASSE Magali**  
*Queneau, « Les Fleurs bleues »*  
Ellipses, Résonances, 128 p.,  
40 F (6,10 €).

**FLOBERT Annette**  
*La Ville et la Campagne*  
Ellipses, Civilisation latine par les textes, 96 p., 42 F (6,40 €).

**GAUTHIER Brigitte**  
*Télévision et société aux Etats-Unis*  
Ellipses, Les essentiels de civilisation anglo-saxonne,  
128 p., 49 F (7,47 €).

**GERMAIN Cédric**  
*Zola, « Au Bonheur des Dames »*  
Ellipses, 40/4, 80 p., 36 F (5,49 €).

**GORGIEVSKI Sandra**  
*Les Temps*  
Ellipses, Les essentiels de grammaire anglaise, 144 p.,  
59 F (8,99 €).

**GRAFILLE Nadine et Jean-Marie**  
*La Pédophilie ou les maux d'enfants*  
Ellipses, Vivre et comprendre, 128 p., 49 F (7,47 €).

**HÉBERT-SUFFRIN Pierre**  
*Une lecture de « Par-delà le bien et le mal ». Anciennes et nouvelles valeurs chez Nietzsche*  
Ellipses, Philo, 160 p., 70 F (10,67 €).

**KÉVORKIAN Gilles**  
*Platon, « Ménon »*  
Ellipses, Philo-textes, 128 p.,  
45 F (6,86 €).

**LAJARRIGE Michèle**  
*Maupassant, « Pierre et Jean »*  
Ellipses, 40/4, 64 p., 32 F (4,88 €).

**MAGNE Bernard**  
*Georges Perec*  
Nathan-Université, 128,  
n° 237, 128 p., 49 F (7,47 €).

**MORINEAU Dominique**  
*Beaumarchais, « Le Barbier de Séville »*  
Ellipses, 40/4, 64 p., 32 F (4,88 €).

**PASCAL Michel**  
*Zola, « Germinal »*  
Ellipses, Résonances, 128 p.,  
40 F (6,10 €).

**SÉGUR Philippe**  
*La V<sup>e</sup> République*  
Ellipses, Mise au point,  
160 p., 75 F (11,43 €).

**SPITTAL Robin M.**  
*La Grande-Bretagne contemporaine en QCM*  
Ellipses, Les essentiels de civilisation anglo-saxonne,  
192 p., 69 F (10,52 €).

## ● SCIENCES ET TECHNIQUES

**DELAMARE François et GUINEAU Bernard**  
*Les Matériaux de la couleur*  
Découvertes Gallimard,  
n° 383, 160 p., 82 F (12,50 €).

**DUPAS Alain**  
*Une autre histoire de l'espace. Volume II : Hommes et robots dans l'espace*  
Découvertes Gallimard,  
n° 386, 128 p., 69 F (10,51 €).

**DUPAS Alain**  
*Une autre histoire de l'espace. Volume III : Le Village interplanétaire*  
Découvertes Gallimard,  
n° 387, 128 p., 69 F (10,51 €).

**GUILMET Daniel**  
*Le Cœur qui bat*  
Le Livre de poche, n° 14748,  
320 p., 40 F (6,10 €).

## ● SCIENCES DE L'INFORMATION

**MATTELART Armand**  
*La Communication-monde*  
La Découverte, La Découverte poches, 360 p.,  
79 F (12,04 €).

## ● RELIGIONS, SPIRITUALITÉ

**BRIÈRE Yveline**  
*Le Livre de la sagesse*  
Librio, n° 327, 96 p., 10 F (1,52 €).

**LUSTIGER Jean-Marie**  
*Soyez heureux*  
Seuil, Points, 160 p., 35 F (5,34 €).

**SAINT JEAN**  
*L'Apocalypse*  
Illustrations d'Antoine Poulain. Librio, n° 329, 96 p.,  
10 F (1,52 €).

**VALLET Odon**  
*Une autre histoire des religions. Volume III : Les Spiritualités indiennes*  
Découvertes Gallimard,  
n° 384, 128 p., 69 F (10,51 €).

**VALLET Odon**  
*Une autre histoire des religions. Volume IV : Les Religions ou « extrêmes-orientales »*  
Découvertes Gallimard,  
n° 385, 128 p., 69 F (10,51 €).

# Le Monde DES LIVRES

LITTERATURE ● ESSAIS

VENDREDI 10 DÉCEMBRE 1999



LE VOYAGE OUTRE-MANCHE

Le Feuilleton de Pierre Lepape page II



ANDRÉ BRETON

page III

COMME À LA GUERRE  
La Chronique  
de Roger-Pol Droit  
page V



ALFRED HITCHCOCK

page VII

NAZISME ET STALINISME  
Trois ouvrages  
reviennent  
sur la comparaison  
polémique entre  
les deux régimes  
totalitaires  
page VI



LE MONDE DES POCHEs

Un cahier de 16 pages

## Hawks, le sphinx d'Hollywood

Mythomane, dandy, égocentrique... : la biographie de Todd McCarthy est un document riche et démythificateur sur la façon de travailler et le mystère du réalisateur américain

**A** charmé à signer des films de divertissement, réticent à l'idée qu'un scénario puisse défendre un point de vue moral, et convaincu qu'un film qui n'avait pas de succès était un film raté, Howard Hawks doit son intronisation dans le panthéon des grands cinéastes aux Cahiers du cinéma qui, en 1953, sous la plume de Jacques Rivette le comparant à Molière, Corneille et Murnau, parlèrent à son propos de « génie ». François Truffaut, de son côté, voyait en lui un « intellectuel », et Eric Rohmer, des années plus tard, affirma que « qui n'aime pas Hawks ne comprendra jamais rien au cinéma. L'Université doit s'ouvrir à Hawks comme elle s'est ouverte à Eisenstein, Chaplin... (1) ». Son « élection » comme l'un des symboles de « la politique des auteurs » attisa quelques polémiques, qui inspirèrent à André Bazin son fameux article : « Comment peut-on être hitchcocko-hawksien ? » (2). Hawks ne fut jamais impressionné par ces dithyrambes, mais, conteur-né à tendances mythomanes, il se prêta à d'innombrables entretiens sur sa carrière dans lesquels il se campait en providentiel gourou, dictant à Josef von Sternberg comment habiller Marlène Dietrich et à Victor Fleming comment diriger *Autant en emporte le vent*...

En dépit de la richesse de leurs anecdotes, ces entretiens constituent un obstacle à la compréhension de cet homme que même ceux qui l'ont fréquenté pendant des années admettent n'avoir jamais percé à jour : « distant, froid, renfermé, intimidant, égocentrique », il donnait une version des événements « au mieux exagérée, au pire grossièrement mensongère. » Hawks n'ayant laissé aucune trace écrite de ses pensées, faits et gestes, il a fallu à Todd McCarthy beaucoup de

minutie pour cerner la personnalité du « sphinx » mythomane. Cette biographie, la première qui lui soit consacrée, constitue un document, riche et démythificateur, sur sa façon de travailler et sur son « mystère ».

La statue du Commandeur est un rien égratignée dans ce pavé de 950 pages qui dépeignent un personnage égoïste, tant avec ses femmes qu'avec ses enfants, un dandy à l'« extérieur de granit » qui perd des fortunes au jeu, adore les voitures, les avions, les yachts, le country club et les belles maisons dans les quartiers chics, cherche sans cesse à se prouver qu'il est un grand séducteur, s'attribue sans vergogne la paternité du scénario de *La Patrouille de l'aube* (dû à John Monk Saunders, 1930), et filme rarement lui-même les scènes d'action de ses films, laissant le soin à ses collaborateurs de mettre en boîte séquences aériennes, scènes de guerre ou de comédie musicale. Ce qui frappe, chez ce fils de riches plongé dans le milieu de « romanchels » d'Hollywood, et qui débute

Jean-Luc Douin

comme accessoiriste puis, très vite, comme producteur, et qui passe sa vie à rompre ses contrats, filer d'un studio à l'autre, c'est un farouche désir d'indépendance : il cherchera toute sa vie à faire des films à l'intérieur du système, « tout en échappant à la surveillance et l'ingérence » des nababs.

L'un des grands mérites de la biographie de Todd McCarthy est de suivre pas à pas l'élaboration des films du cinéaste, et les multiples interventions de la censure. On découvre aussi au passage l'influence de sa seconde épouse. Si son premier mariage avec la sœur d'Irving Thalberg a favorisé la confiance que lui accorda très vite la MGM, les années vécues auprès de Nancy Raye Gross, une pin-up que d'aucuns décrivent comme une « chercheuse d'or de grande classe », et qui sera couronnée en 1946 comme « la femme la mieux habillée d'Amérique », correspondent à une période de créativité particulièrement faste. Slim (tel est son surnom) normalise les relations de Hawks avec Hemingway (qui ne cachait pas son béguin pour elle), favorise l'engagement de Montgomery Clift pour *La Rivière rouge* (1948), repère Lauren Bacall sur une photo dans *Harper's Bazaar*, sert de modèle à ce que les critiques ont appelé « la femme hawksienne » : indépendante, refusant le rôle d'objet du désir, tenant tête aux hommes. Dans *Le Port de l'angoisse*, Hawks calque son héroïne sur sa femme, lui donnant non seulement son nom mais son allure, ses vêtements, sa façon de parler, et même

certaines des répliques les plus mémorables du film.

Hawks peut se targuer d'avoir lancé à l'écran un certain nombre de futurs stars, parmi lesquelles Carole Lombard, qu'il éduqua à « donner des coups de pied » à son partenaire dans la « screwball comedy » *Train de luxe* (1934), Rita Hayworth (qu'il trouve « pas terriblement sexy »), Jane Russell (à qui il apprend à « marcher à partir des hanches, pas des genoux »). Pour masquer leur gaucherie, leur manque d'expérience, il a l'idée de demander à George Raft de jouer avec une pièce de monnaie dans *Scarface* (1932), et à Ricky Nelson de rouler et fumer des cigarettes dans *Rio Bravo* (1959). Il a besoin de « trouver » le style d'une scène sur le plateau, en travaillant avec ses acteurs. S'il est implacable envers Katharine Hepburn (« Combien de temps allez-vous continuer à imiter un perroquet ? »), il s'entend à merveille avec Cary Grant, qui improvise lui-même dans *L'Impossible Monsieur Bébé* (1938) l'impayable séquence au cours de laquelle il marche sur la robe d'Hepburn qui vient de déchirer accidentellement son smoking, arrache un pan qui révèle ses dessous, lui camoufle le postérieur avec son chapeau haut-de-forme...

Peu porté sur l'écrit, il a néanmoins ressenti le désir de collaborer avec de grands écrivains. Sa rencontre avec un Hemingway qui rechigne à écrire pour le cinéma est (vue par Hawks) un duel d'arrogances : « Je pourrais faire un film de votre plus mauvais roman. Qu'est-ce que vous avez écrit de pire ? » On en restera là, le projet d'*En avoir ou pas* restant lettre morte, Hawks évitant de tourner l'adaptation de *Pour qui sonne le glas* (il déteste le roman), et Hemingway refusant de signer l'adaptation de *To Have and Have Not* (*Le Port de l'angoisse*), car il doutait que l'on puisse tirer un bon film de son texte. Ce à quoi Hawks répliqua : « Je le ferai faire par Faulkner, il écrit mieux que vous de toute façon. » Faulkner, que trouva la légende d'un ivrogne méprisant le cinéma et ne rêvant que de scénarios de dessins animés, signe l'adaptation de sa nouvelle « *Turn About* » (*Après nous le déluge*, 1933), celle du *Port de l'angoisse* (1944), du *Grand Sommeil* (1946, d'après Raymond Chandler que Hawks adore) et de *La Terre des Pharaons* (1955), où il tente de faire parler le pharaon « comme un colonel du Kentucky ». Hawks le vantard se délecte à raconter la rencontre entre Faulkner et Clark Gable : en pleine partie de chasse, et munis de quelques bouteilles de bourbon, les deux hommes en viennent à parler littérature. Gable demande à Faulkner qui sont les bons écrivains. Faulkner répond : « Thomas Mann, Willa Cather, John Dos Passos, Ernest



© WARNERBROS. PAR HAWKGRAMS

Hemingway, et moi. » Gable : « Oh, vous écrivez, monsieur Faulkner ? » Faulkner : « Ouais, et vous, vous faites quoi, monsieur Gable ? »

Entre le pittoresque portrait d'un scénariste surdoué mais « fils de pute » (Jules Furthman), le récit de la prise de contact avec une Lauren Bacall qui le découvre antisémite mais ne bronche pas (par peur de perdre sa chance), ou celui de la conception de *Rio Bravo* (réponse

au *Train sifflera trois fois* qu'il honnit), se glisse le portrait par fragments d'un Hawks conquérant dont le fantasme principal semble être une impétuosité naïve. L'œuvre, elle, ancre une vision fataliste du monde, où l'énergie physique prime sur le sentiment, mais où l'intelligence triomphe de la force brutale.

(1) *Cinéma* 78, n° 231.  
(2) *Cahiers du cinéma*, n° 44, février 1955.

**HAWKS**  
de Todd McCarthy.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Jean-Pierre Coursodon,  
Actes Sud/Institut Lumière/Solin,  
950 p., 199 F (30,34 €).


Photo : Howard Hawks  
avec Angie Dickinson  
sur le tournage de  
*Rio Bravo* (1959)

**HERVÉ GUIBERT**

**LA PHOTO, INÉLUCTABLEMENT**

Recueil d'articles sur la photographie  
1977 - 1985

**GALLIMARD**



Gallimard - 372 206 733 B & P. 66 - B.

Le feuilletton  
de Pierre Lepape



# Lire pour ne pas voir

**LE VOYAGE OUTRE-MANCHE**  
Anthologie réunie et présentée  
par Jacques Gury, Robert Laffont/Bouquins,  
1216 p., 179 F (27,29 €).

La première grammaire française fut anglaise. A une époque, le début du XIV<sup>e</sup> siècle, où l'on n'enseignait en France que le latin et non la langue vulgaire, on apprenait le français dans les bonnes écoles de Londres. Et jusqu'à la mort de Richard III en 1485, les lois britanniques étaient édictées dans une langue française alors inconnue des législateurs parisiens. C'est le paradoxe d'où naissent peut-être tous les autres : deux nations qui se regardent comme dans un miroir, lequel renvoie perpétuellement des images décalées de leurs rêves et de leurs ridicules. Anglomanes ou anglophobes selon les temps, les lieux et les humeurs, c'est comme si nous cherchions outre-Manche la partie manquante de nous-mêmes, incapables de savoir s'il s'agit de la meilleure ou de la pire.

C'est ce paradoxe que l'on retrouve dans l'anthologie des voyageurs français en Grande-Bretagne réunie par Jacques Gury. Géographiquement, ce voyage n'est rien. Il est plus facile et plus sûr de se rendre de Paris à Londres que de Paris à Marseille ou à Toulouse. Le passage de la Manche entre Calais et Douvres ou entre Dieppe ou Boulogne et Brighton est une excursion que les voyageurs les plus imaginatifs ont bien du mal à transformer en aventure. Le Pas-de-Calais est un canal qu'on songe, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, à effacer par un tunnel. Il suffit pourtant de ces quelques brasses d'eau salée pour que s'exprime dans toutes ses dimensions le ressort de tous les récits de voyage : le discours de la différence.

On va à Berlin ou à Rome pour la découvrir et la sentir, cette fameuse différence. Il semble qu'on ne se rende en Grande-Bretagne que pour la vérifier. A quelques très rares exceptions, on ne voyage pas outre-Manche, on confirme ses préjugés. Ce qui donne à cette anthologie un ton très particulier. A commencer par un tour résolument polémique. Les auteurs commencent leurs récits par les précautions rhétoriques d'usage : ils sont d'impavides observateurs, ils ne disent que ce qu'ils ont vu, ils sont un œil et une plume qui enregistrent le réel au fur et à mesure qu'il se présente. Mais cette clause de style posée, ils se livrent avec fougue aux délices de la simplification et de l'humeur et aux jeux de la mythologie, noire ou lumineuse. C'est l'enfer ou c'est le paradis ; le théâtre de tous les vices et de toutes les horreurs ou la scène bucolique de l'harmonie et de l'art de vivre, l'Athènes de la modernité ou la caricature figée du passésisme. « Un mélange efficace d'innovations tapageuses et de vestiges obsolètes », écrivait-on. Cela n'a pas changé, alors que tout change. Sous William Pitt comme sous Tony Blair.

C'est qu'on ne passe pas à l'Angleterre mais pour donner la leçon aux Français. Le voyage n'est pas initiatique, il est démonstratif. On se rend à Londres pour dire qu'on y a été et pour conférer à ses thèses la légitimité de la chose vue. C'est le cas de Voltaire et de ses fameuses *Lettres anglaises* devenues

*A de très rares exceptions, on ne voyage pas outre-Manche, on confirme ses préjugés. Ce qui donne à cette anthologie de textes de voyageurs français en Angleterre un ton très particulier. A commencer par un tour résolument polémique*

*Lettres philosophiques.* Le jeune exilé, encore tout furieux de la malheureuse aventure qui l'a conduit à la Bastille, ne retient de l'Angleterre, dont il n'a guère fréquenté que les châteaux et les cénacles intellectuels, que les traits politiques et économiques dont la modernité s'oppose à l'archaïsme français. Un peu plus tard Tocqueville, Benjamin Constant ou Cistine iront chercher de l'autre côté du *channel* la leçon de libéralisme dont ils veulent instruire l'opinion française.

Parfois avec un parfait cynisme, comme ce Marc de Bombelles, distingué diplomate qui écrivait dans son *Journal de voyage* rédigé en 1784 : « Des cent quarante ouvriers qu'occupe la filature de Broomsgrave, près de quatre-vingt-dix sont des enfants de huit à douze ans. Le travail qu'ils font doit leur être sain à en juger par leurs physionomies, je n'en ai pas vu un qui n'eut l'air de la plus belle santé et beaucoup d'entre eux sont jolis ; ils travaillent avec une assiduité charmante, rien ne semble les distraire et tout annonce qu'ils tirent vanité de se sentir utiles dans un âge où souvent on ne tire aucun parti de leurs contemporains. (...) L'enfant, ainsi que l'homme occupé, est rarement tenté de mal faire. Comme tout le monde y est continuellement en action, les jours de fêtes n'offrent qu'un repos indispensable dont l'artisan profite sans trop en abuser. » A l'inverse, les voyageurs socialistes ou libertaires, comme Flora Tristan, s'efforcèrent

à un discours plus complexe où l'exaltation de la modernité industrielle anglaise et l'ode au progrès scientifique et technique devront être compensés par une description dantesque de l'exploitation et de la misère ouvrière. Ce que Victor Hugo exprime poétiquement dans son *William Shakespeare* de 1864 : « On pourrait appeler Londres la Babylone noire. Lugalbre le jour, splendide la nuit. Voir Londres est un saisissement. C'est une rumeur sous une fumée. Analogie mystérieuse ; la rumeur est la fumée du bruit. Paris est la capitale d'un versant de l'humanité, Londres est la capitale du versant opposé. Magnifique et sombre ville. L'activité y est tumultueuse et le peuple y est fourmillière. On y est libre et emboîté. Londres est le chaos en ordre. »

Retenons que Londres est l'anti-Paris. C'est si vrai que lorsqu'un Français est chassé de la capitale, il va trouver refuge et compréhension de l'autre côté. Les écrivains persécutés, Voltaire, l'abbé Prévost, Rousseau, Chateaubriand, Hugo, Vallès, Zola, mais aussi les souverains détronés, Charles X, Louis-Philippe, Napoléon III. L'Angleterre combine les avantages d'être à fois la terre la plus proche et la plus lointaine.

C'est sans doute aussi pourquoi le témoignage des grands auteurs français sur la Grande-Bretagne est aussi décevant. A peine sont-ils sur le sol anglais qu'ils pensent à la France. Stendhal, qui sait si bien voir lorsqu'il est en Italie, n'alligne souvent que des platitudes et des témoignages de seconde main quand il écrit depuis l'Angleterre. Et Chateaubriand, qui y vécut les longues et misérables années de l'émigration avant d'y revenir triomphant sous les habits chamarrés d'ambassadeur de France, ne dresse de l'Angleterre qu'un décor de théâtre où se déploient les mille arabesques irisées de son incomparable ego.

Il faut donc se rabattre sur des voyageurs de moindre envergure et de moindre talent pour voir enfin quelque chose de la Grande-Bretagne. C'est ici que cette anthologie est précieuse. Jacques Gury a compilé et classé avec astuce une masse de récits assez peu

connus, même quand parfois leurs auteurs le sont. Hector Berlioz, Emile La Bédollière ou Théophile Gautier à l'exposition universelle de 1851, hypermanifestation de l'hégémonie mondiale du Royaume-Uni ; Louis Hémon, le père de *Maria Chapdelaine* dont on oublie souvent qu'il vécut huit ans à Londres avant de partir au Québec, et qui a décrit comme personne les ghettos juifs et irlandais de l'East End ; Jean-Louis de La Tournaye, émigré breton qui a parcouru toute la Grande-Bretagne à pied de 1792 à 1798, Charles Nodier qui visita l'Ecosse en quête des sites d'Ossian et de Walter Scott ; Manon Phlipon, qui devait devenir M<sup>me</sup> Roland, qui se montre déjà, en 1784, philosophe et étourdie ; André Maurois qui est l'angliciste subtil des temps de l'entente cordiale. Et Jules Vallès, condamné à mort par contumace après la Commune et qui vécut à Londres de 1871 à 1880 dans la situation du clandestin pourchassé. Ce qui n'a altéré ni son humour ni son bonheur d'écrire : « *L'eau de la Tamise est couleur de fange, et le ciel est couleur de boue. (...) A sa source, la rivière est claire, je l'espère ; ici elle est trouble et vile comme si l'on avait lavé dedans toute la vaisselle d'une armée, comme si on l'y avait vidé les rings de tous les hôpitaux de la chrétienté, les ordures de tous les bagnes du monde. (...) Quand un suicidé s'y jette, cela fait flou et non flac !... un bruit d'huile creusée par la chute d'un fils de la libre Angleterre. On a peu d'exemples de suicidés qui, ouvrant les yeux dans cette eau boueuse, aient eu le désir ou la force de remonter vers la vie ; ceux qui ont reparu sur cette graisse ont regardé le ciel, et n'ont rien vu que du brouillard et de la fumée, - du noir encore ! Oh ! ils en avaient plein de cœur, et ils sont redescendus dans l'abîme. »*

L'anthologie de Jacques Gury possède une autre vertu. Elle nous donne l'essentiel des textes et des thèmes fondateurs de ce genre littéraire qu'est le « voyage en Grande-Bretagne ». Tant il est vrai que les Français qui ont écrit sur nos voisins insulaires ont souvent beaucoup plus lu qu'ils n'ont regardé. Au point souvent que leurs lectures ont aveuglé leur regard. Positives ou négatives, nos relations avec la Grande-Bretagne sont marquées par la prépondérance de la littérature. Ce sont les mots qui commandent l'œil. La plupart des récits de voyage outre-Manche tiennent moins de l'expérience personnelle que d'un commentaire plus ou moins inspiré et orienté de quelques pionniers obscurs pillés en abondance : Auguste Debeauconnet, Louis Dutens, Jean Ferri de Saint-Constant ou Amédée Pichot. On leur doit les immarcescibles lieux communs de la description anglaise : les gazons doux comme des velours, le pittoresque des enseignes, le culte des animaux, du sport et du confort, les droits de l'homme dans la distinction des classes, « *le gouffre sans fond de la misère et du luxe* », la fraîcheur des jeunes filles et la laideur des femmes, etc. Rien, en fait, qui n'ait déjà été écrit – et souvent mieux – par les écrivains anglais eux-mêmes. Rien qui ne se trouve déjà dans Swift, Fielding, Sterne, Byron. Et bien sûr Dickens, le grand inspirateur.

# Les paradoxes d'Esther

On se rappelle peut-être que la première partie de *Splendeurs et misères des courtisanes* s'intitula d'abord *Esther heureuse*. Le fait est qu'elle nage dans le bonheur, au cours de cette nuit à l'Opéra qu'elle passe au bras de Lucien. Il est encore jeune, toujours beau, et grâce à elle il n'a plus de dettes. C'est une gagneuse, décidément, la belle Esther : elle rapporte des fortunes. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommée « La Torpille ». Curieusement, voilà donc une courtisane qui porte le même nom d'emprunt que Socrate. Peut-être leur point commun est-il de ne pas savoir thésauriser, de laisser toujours fuir ce qui devrait pouvoir s'accumuler – connaissances, argent, amour.

Tout ce que sait Esther, finalement, c'est qu'elle ne gagne rien. Elle n'a rien d'une femme fatale, d'une croqueuse. Balzac invente avec elle tout à fait autre chose : un singulier mélange d'aventurière de haut vol et de femme-enfant. Esther, c'est aussi un cœur d'artichaut, une héroïne du grand dévouement, une jeune fille toute simple qui se prend pour Yseult et finit égarée dans les bas-fonds. Sa petite vertu ne connaît que des infortunes : Lucien l'abandonne dès qu'il peut, Vautrin la manipule pour mieux la vendre. Elle ne cesse de passer d'une paix éphémère à un chagrin abyssal, elle va des lustres allumés au suicide, du bal au couvent. Toujours cachée, plus ou moins cloîtrée, elle sort seulement la nuit, en voiture.

Ses paradoxes sont faciles à repérer : elle doit demeurer invisible, à l'écart, alors que c'est elle

qui permet tout, qui fournit le million dont Lucien a besoin pour en épouser une autre. Elle renonce et ne cesse d'espérer. Elle a le cœur pur et, sur le corps, des mains de vieux qui traitent. Et quand finalement elle devient riche, vraiment riche, la mort est là. Tous ces contrastes se mêlent au thème majeur et somme toute trivial, « splendeurs et misères » : sous les ors, le sordide. Ce n'est pas le plus intéressant.

Le paradoxe suprême d'Esther, c'est qu'elle n'est pas ridicule. Elle a tout pour faire sourire. Trop de bons sentiments et trop de naïveté. Trop de brave endurance et de « tout pour lui, si c'est pour son bien ». Tant de candeur bonasse et d'abnégation totale devraient irriter. Mais non, on aime Esther, sa désarmante douceur et ses larmes toujours prêtes. Artificielle, fabriquée, elle paraît malgré tout authentique. Dans le fond, elle a plus de courage que tous les autres : elle sait depuis le début qu'elle a perdu, que tout cela finira mal, et elle trouve la force de continuer, d'y croire encore, de respirer jusqu'à l'heure suivante.

La seule splendeur d'Esther, évidemment, c'est ce qu'elle garde d'enfance. Sa manière de rêver de paradis. De n'être pas cynique, ni blasée – seulement triste, un long moment. Et puis elle oublie, parce qu'il est temps de se tuer, ou de faire la fête. Voilà sans doute ce qui la rend belle, plus encore que ses cheveux noirs et son teint de fée.

Roger-Pol Droit



J.-L. BISSON 1882/PARIS MAISON DE BALZAC-PARIS

**GOBSECK**  
Esther van

Née en 1805 ou 1807, morte en 1830. Personnage de *Splendeurs et misères des courtisanes*, roman qui figure dans les « Scènes de la vie parisienne ».

**STIFFED : THE BETRAYAL OF THE AMERICAN MAN**  
de Susan Faludi.

Ed. William Morrow, 662 pages.

Au début de cette décennie, Susan Faludi a publié un ouvrage qui devint aussitôt un best-seller traduit dans douze langues : *Backlash, The Undeclared War against American Women* (Crown Publishers, en français éd. Des femmes). La journaliste y analysait la guerre sournoise menée contre les femmes américaines qui luttèrent pour leur libération. Afin de comprendre pourquoi « tant d'hommes sont perturbés par la notion de l'indépendance des femmes », l'auteur a poursuivi son enquête avec *Stiffed: The Betrayal of the American Man* (« Floués : La trahison des hommes américains »). La conclusion de cet essai est inattendue. Loin des antagonismes accusateurs de la guerre des sexes, Susan Faludi s'est mise, généreusement, à écouter l'autre sexe. Ce faisant, elle renvoie la responsabilité de la crise d'identité masculine non sur les hommes eux-mêmes, encore moins sur les femmes ou les féministes, mais sur les dérives et les échecs de la société américaine de l'après-guerre.

On compare déjà son essai à celui de Betty Friedan, *The Feminine*

# version originale L'homme trahi

Après « Backlash »,  
best-seller du  
féminisme au début  
de la décennie,  
Susan Faludi s'est  
mise à l'écoute du  
malaise masculin

*Mystique, qui démystifiait les faussesemblants de la féminité. « J'ai réalisé à quel point les hommes souffraient de ce dont les femmes avaient souffert, nous a précisé Susan Faludi. Ils sont victimes d'une culture qui les prive de leurs rôles utiles dans la société, et les projette dans un monde commercial d'images où les gens sont valorisés en tant que consommateurs. »*

Pendant six ans, Faludi a mené une enquête minutieuse dans ce qu'elle perçoit comme les hauts lieux de la masculinité en crise. « J'ai commencé mon investigation là où on s'attend que commence une journaliste féministe, écrit-elle, en suivant les réunions hebdomadaires d'un groupe pour hommes responsables de violences domestiques. » Puis elle a rencontré ces adolescents californiens qui tenaient la comptabilité de leurs conquêtes sexuelles. Parlé avec les ouvriers des chantiers navals de Long Beach, licenciés pour cause de fermeture. Interviewé les cadets de cette école militaire de Charleston, férocelement opposés à l'arrivée d'une femme dans leurs rangs. Elle a longuement suivi un groupe de Promise Keepers, ce mouvement chrétien qui cherche à redonner leur sens de la responsabilité aux hommes. Rencontre des héros de l'espace comme Buzz Aldrin, des vétérans du Vietnam, etc.

« Il est interdit aux hommes de parler des forces sociales qui les assaillent, car les hommes américains

sont censés être les maîtres de leur univers », souligne l'auteur, qui perçoit une litanie commune à cette génération des hommes de l'après-guerre : la désertion paternelle, qu'elle pose en parallèle à la trahison de la société américaine où les priorités patronales sont passées des employés aux actionnaires, où les définitions traditionnelles du savoir-faire masculin sont remplacées par des images publicitaires. Et où les espoirs triomphants de l'après-guerre et les promesses d'un monde meilleur ont été trahis, par la défaite du Vietnam, des conquêtes illusoire, et les diktats de l'économie.

Les hommes ont perdu un rôle utile dans la famille, la communauté, la vie publique : c'est ainsi que Faludi explique la crise actuelle. On peut être facilement convaincu par le volume de ses témoignages, sans forcément adopter toutes ses conclusions. Mais elle a saisi un grand problème d'actualité. Que Sylvester Stallone vienne à ce point renforcer les hypothèses de l'auteur est une autre surprise du livre. Partie pour interroger l'acteur sur son image de héros de films d'action, elle l'entend déplorer l'impasse dans laquelle les archétypes masculins de *Rocky* et de *Rambo* l'ont coincé. Le « nouveau » Stallone, qui avait pris du poids pour jouer un vrai rôle dans *Cop Land*, déplaît à ses fans qui tiennent à son image, aussi « vide » fût-elle pour lui. On n'échappe pas facilement à la culture du paraître. Comme Stallone, Faludi a la nostalgie d'une certaine virilité perdue, associée à la classe ouvrière : l'image d'un ouvrier en bleu de travail orne la couverture de l'édition américaine de *Stiffed*.

Qu'une féministe célèbre se rue à la défense des hommes américains a fait du bruit outre-Atlantique. Le livre a eu droit à une couverture de l'hebdomadaire *Newsweek*, avec ce titre : « *Why Men should get a Break* » (« Pour-

quoi il faut ficher la paix aux hommes »). Les critiques littéraires ont salué la qualité de son récit, et le compte rendu humain et vivant de ses reportages sur le terrain. La chaîne HBO prépare déjà une adaptation télévisée du livre.

Mais Susan Faludi a essayé aussi de virulentes réactions d'hommes qui tolèrent mal qu'une femme, féministe de surcroît, se mêle de leurs affaires. D'autres dénie l'existence d'une crise d'identité masculine, ou reprochent à l'auteur de n'avoir pas parlé avec des hommes mieux intégrés, d'avoir choisi d'observer la gent masculine par le prisme de ses losers. D'autant que Faludi ne se contente pas de démasquer la « mystique masculine ». « *Pourquoi les hommes d'aujourd'hui ne protestent-ils pas contre cette trahison ? S'ils ont reçu les mêmes coups que les femmes, les mêmes humiliations, pourquoi ne mettent-ils pas en question la culture, comme l'ont fait les femmes ?* » lit-on dans sa conclusion. Elle invite clairement les hommes à saisir cette chance historique et à se rebeller. « Les hommes et les femmes sont à un moment historique propice où chacun détient les clés de la libération de l'autre. » L'auteur de *Backlash* appelle maintenant à la création d'un mouvement de libération des hommes...

Claudine Mulard

**VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISE ?**

Une seule adresse

**LE TOUR DU MONDE**

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS  
Tél. : 01.42.88.73.89  
Fax : 01.42.88.40.87

# Breton ou la transfiguration poétique

**ANDRÉ BRETON**  
**La Révolte supérieure**  
 de l'esprit  
 (Revolution of the Mind.  
 The Life of André Breton)  
 de Mark Polizzotti.  
 Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
 par Jean-François Sené,  
 Gallimard, 842 p.,  
 220 F (33,53 €).

**ŒUVRES COMPLÈTES, III**  
 d'André Breton.  
 Edition dirigée  
 par Etienne-Alain Hubert,  
 Gallimard, « Bibliothèque  
 de la Pléiade », 1 568 p.,  
 420 F (64,02 €)  
 jusqu'au 31 janvier 2000,  
 470 F (71,65 €) ensuite.

Il régna. Chemises sombres, cravates rouges, chevelure mérovingienne, yeux à l'expression « à la fois flegmatique et impitoyable » (1), il béatifiait, rugissait, excommuniait, guettaît les muses, alliait le sens des imprécations à l'art du baise-main. Il confia que son « plus grand désir eût été d'appartenir à la famille des grands indésirables » (2) et qu'il tenait « à passer pour un fanatique » : ce n'était pas une pose. André Breton n'était pas de la planète des rationalistes absolus. Il voulait, de façon radicale et terroriste, imposer une façon « stupéfiante » de vivre sa vie, en cultivant l'accomplissement de l'acte poétique quotidien. Marier l'art et la vie, associer rêve et engagement social, instaurer une éthique qui soit en même temps esthétique, mettre de concert en pratique ses théories sur l'écriture automatique et le hasard objectif, rester attentif à la « rencontre », signer une œuvre où fusionnent l'existence libertaire et le langage de liberté. Sauver l'homme, « ce rêveur définitif », d'un « destin sans lumière ». Enrichie de quelques informations inédites, la minutieuse biographie que lui consacre l'Américain Mark Polizzotti est de celles qui font référence, même si l'œuvre reste semée de non-dits. André Breton (ici parfois désacralisé) fut de ces mages qui voulaient trier leurs vérités, déposséder leur légende de tous « moments nuls » ou « minutes de dépression, de faiblesse ». Ainsi s'obstina-t-il à se faire naître le 18 février (1896) plutôt que le 19 (comme l'attestent les documents officiels). Parce que les astrologues détectaient en lui (s'il était né un 18) des liens avec certains de ses écrivains favoris : Rimbaud, Nerval, Fourier ?

La vie d'André Breton, véritable roman du siècle (il n'aurait sans doute pas aimé se voir ainsi disséqué, acharné qu'il était à privilégier le flux de la pulsion, la lecture magique des événements, l'ouragan du sens) est racontée comme une saga truffée de grands hommes et de femmes « fatales », sans que jamais un commentaire trop savant sur ses œuvres ne vienne l'obscurcir ou en compliquer la lecture. Le voilà en pâmoi-

son devant les toiles de Gustave Moreau, en dévotion face à Paul Valéry (qui l'envie d'habiter Pantin, « parmi les jupons des cocottes »), raffolant d'Apollinaire, puis fasciné par ce dandy nihiliste et opiomane de Jacques Vaché (« par qui tout était bravé »), excédé par Jean Cocteau (qui aime à plaie alors que Breton « se fait un honneur d'être insolent »), copinant avec ce pince-sans-rire de Philippe Soupault et ce séducteur de Louis Aragon. Ce merveilleux jeu de l'oise le fait sauter de la case Lautréamont à la case Tzara (impresario cabotin du dadaïsme), et parallèlement à cette liturgie de contacts plus ou moins durables, à des embrigadelements plus ou moins orageux avec d'illustres compagnons de route et des conquêtes amoureuses plus ou moins lumineuses. Breton prône une exploration de toutes les voies qui mènent à l'irrationnel, celles de la littérature mais aussi celles de l'hypnose, de la folie, du spiritisme, de la peinture, de l'inconscient, de l'errance...

A l'écoute des expériences de Freud et des images murmurées par ce que Victor Hugo appela la « bouche d'ombre », il lance le mouvement surréaliste, acte de guerre contre les ténors de la culture, ces pantins affamés d'une gloire illusoire qui avaient accordé leur caution à la boucherie de 14-18, et manifeste pour des mots qui transforment le monde, déclaration d'une intention forcenée



André Breton dans le parc du château de Sade à Lacoste, 1948

La sortie du tome III  
 des œuvres complètes  
 dans la Pléiade, qui  
 couvre les années  
 1941-1953,  
 s'accompagne de  
 la parution d'une  
 minutieuse biographie  
 de l'Américain  
 Mark Polizzotti,  
 qui apporte des  
 informations inédites

d'ouvrir l'œil sur l'insaisissable, changer la vue, donner tous pouvoirs à l'esprit. Bientôt l'activité du groupe s'orientera sur un terrain politique, bientôt les amis d'hier seront « bannis sans avertissement », le « désir de rassembler » s'accompagnera « d'un besoin d'exclure ». Artaud se rallie, Breton se réclame de Sade, courtise Picasso, recommande la lecture de Trotsky, s'éloigne de « monsieur Aragon » (marxiste orthodoxe, symptôme des démêlés avec les communistes), et se fâche avec son mécène Jacques Doucet, qui n'a

pas apprécié la parution d'*Un cadavre*, violent pamphlet contre Anatole France, cet auteur « pourri d'honneurs et de suffisance ».

Parmi les aspects peu connus d'André Breton, cet aveu que « ce n'était pas la dureté de la peine de l'homme qui le disposait en faveur des prolétaires, mais "la vigueur de leur protestation" » (3) Eluard, lui, ne confia-t-il pas un jour « qu'il n'aimait pas les pauvres et qu'il ne ressentait aucune sympathie pour le mendiant qu'il croisait à la sortie du métro » ? Polizzotti s'attarde aussi sur les anathèmes jetés par les stalinistes locaux à l'encontre de Breton, de retour d'exil en 1946 : il est traité de « lâche », de « réactionnaire » par Eluard, tandis que René Char, inattendu disciple de l'humour noir, déclare qu'il faudrait le « fusiller ». Consacré aux années 1941-1953, le tome III de la Pléiade contient *Arcane 17*, l'hymne fou à la femme-enfant qui a le visage d'Elisa, *Martinique charmeuse de serpents*, ode émerveillée à l'arborescence des Antilles, *La Clé des champs*, où se trouve l'appel « pour un art révolutionnaire indépendant », à la rédaction duquel Trotsky joua un rôle décisif, des entretiens, préfaces, articles, conférences. A New York, Breton a également écrit ces *Prologomènes à un troisième manifeste*, texte dans lequel il fustige les surréalistes ignorant « qu'il n'est pas de grande expédition en art qui ne s'entreprenne au péril de la vie. », et (ins-

piré par un dessin de Matta et des écrits de Novalis) réclame la création d'un nouveau mythe, celui des « Grands Transparents », êtres échappant aux systèmes de références sensoriels, fantômes d'animaux véhiculant les désirs des hommes. Breton est alors hors des modes de vie moderne ; il est troublé par sa découverte des arts primitifs océaniques et sa visite dans les réserves des Indiens Hopis.

Le trouble est d'ailleurs permanent chez Breton. Le 4 octobre 1926, rue La Fayette, il rencontre une jeune femme qui le fascine par son caractère imprévisible. Une étrange liaison s'engage, entre l'éblouissement et le vertige, avant que ses relations avec Nadja ne se dégradent. Lassé (effrayé ?) par cette poursuite éperdue, il s'éloigne. Polizzotti reproche au texte mythique que Breton consacra à cette brève rencontre d'avoir été conditionné par un « point de vue tout subjectif ». Et s'accrochant à des faits objectifs qui apparaissent comme une condamnation, il note que Breton occulte l'épisode d'une Nadja prosternée en déclarations d'amour et d'allégeance, qu'il omet de lui rendre visite lorsqu'elle est internée, et que, par une « étrange pudeur », il gomme lors d'une « nouvelle édition » du livre en 1962 toute trace de sa relation charnelle avec elle, supprimant la phrase où il faisait mention d'une nuit passée à l'hôtel, et la cantonnant à n'être qu'une apparition spectrale.

On peut trouver un peu courte cette analyse. Car en *Nadja*, qui ne prétend pas être autobiographique et qui débute par ces mots : « Qui suis-je ? », se pose le problème du rapport entre la littérature et le vécu. Pour Breton, seule compte la transfiguration poétique. La mémoire opère le tri, l'écrivain tirait entre le temps de l'écriture et le temps de l'aventure est à l'affût de ce qui donne sens. A l'heure même où il se demande comment raconter l'histoire de cette « âme errante » qui le foudroya, il voit surgir une autre femme, Suzanne, qui semble concrétiser le désir obscur qu'avait fait naître Nadja. Le sujet du livre n'est pas Nadja, mais le hasard, la naissance de ce quelque chose qui « suggère une solution particulière au problème de notre vie » et qui s'appelle la poésie. Lorsque surgit Suzanne, Breton passe de la culpabilité à l'exaltation. Et pour ce livre qu'il a voulu « battant comme une porte » surgit une nouvelle nécessité : oublier le prosaïque du naufrage, oublier qu'« un baiser est si vite oublié », oublier « les moments nuls » pour fêter « la beauté convulsive » et la « subversion totale » de la passion.

Jean-Luc Douin

(1) *Révolutionnaires sans révolution*, d'André Thirion.

(2) *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, 1938.

(3) *Nadja*.

## Le surréalisme au féminin

Muses, mais aussi créatrices : un bel album pour réparer l'oubli

**SCANDALEUSEMENT D'ELLES**  
**Trente-quatre femmes**  
 surréalistes  
 de Georgiana Colville.  
 Ed. Jean-Michel Place, 320 p.,  
 290 F (44,21 €).

Pas de thème plus classique que celui de la place de la femme dans le surréalisme. Ce qui est parfaitement conforme à la pensée, à l'inspiration et à la mythologie du groupe, comme à celles de chacun (ou presque) de ses membres. A l'intérieur de cette même conformité, on aurait pu voir cette femme surréaliste – pour autant que ce singulier soit tenable – d'abord sous les traits d'une muse, d'une inspiratrice, comme objet d'amour dans le sens le plus traditionnel, chevaleresque et érotique du terme. Mais cette vision serait simpliste, réductrice. Ce que souligne le livre, bien conçu, agencé et illustré, de Georgiana Colville c'est que, sans forcément récuser cette mythologie, les femmes – le singulier, ici, n'est plus possible – ne se

contentèrent pas de se laisser adorer mais donnèrent au surréalisme quelques-unes de ses œuvres vives.

L'ouvrage comporte trente-quatre brèves présentations de chacune des artistes, suivies d'un choix de leur œuvre, picturale, photographique ou écrite, et d'utiles précisions bibliographiques et muséographiques. La chronologie va des premiers temps du surréalisme à nos jours. A côté de noms connus – Claude Cahun, Leonora Fini, Valentine Hugo, Frida Kahlo, Bona (de Mandiargues), Lee Miller ou Unica Zürn –, on trouvera des figures moins connues, et parfois étonnantes : Suzanne Césaire, Lise Deharme, Marcelle Ferry, Marianne Van Hirtum, Alice Rahon-Paalen...

La biographie et les œuvres de ces « scandaleuses » laissent apparaître quelques constantes : proximité familiale, matrimoniale ou amoureuse avec les hommes ou les autres femmes de la mouvance surréaliste – ce qui témoigne des forts effets de groupe ; destins souvent tra-

giques ; prédominance, dans l'inspiration, de l'érotisme ou de ses alentours... Autre point remarquable : la plupart de ces femmes furent, ou sont encore, à la fois des peintres et des écrivains (Bona, Leonora Carrington, Marianne Van Hirtum...). La sculpture, la photographie, avec Claude Cahun (également écrivain), Dora Maar et Lee Miller, le collage, avec Valentine Penrose, Nicole, Aube Elléouët (fille de Breton et de Jacqueline Lamba), ou encore le cinéma (Nelly Kaplan, écrivain sous le nom de Belen) sont aussi bien représentés. Patrick Kéchichian

★ A signaler également : *La femme s'entête*, les textes d'un colloque sur la part du féminin dans le surréalisme, réunis par Georgiana Colville et Katharine Conley. Outre des études spécifiquement consacrées à des artistes, une approche de l'humour noir par Susan Rubin Suleiman, et de l'écriture au féminin par Jacqueline Chénieux-Gendron, qui met en exergue une propension à la violence et à l'ironie (Lachenal & Ritter, 402 p., 150 F [22,86 €]).

## Livraisons

● **ÉCRITS, sous le signe du soleil noir**, de Stanislas Rodanski. Les fascinantes œuvres complètes, à redécouvrir, d'un surréaliste né en 1927, exclu du groupe en 1948 pour « activité fractionnelle », mort en 1981 dans la clinique psychiatrique où il était entré de son plein gré en 1954. A lire, en particulier, *La Victoire à l'ombre des ailes*, dérive incontrôlée dans le culte d'une Rita (clone d'Hayworth) qui débute en étonnante communion d'inspiration avec le *Nadja* de Breton et fuse dans le climat de l'*Aurelia* de Nerval. (Christian Bourgois, 180 p., 140 F [21,34 €]). Un hommage à Rodanski se déroule le 11 décembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, de 14 h 30 à 17 heures. (Rens. : 01-44-41-36-36.)

● **RÉVOLUTIONNAIRES SANS RÉVOLUTION**, d'André Thirion. L'histoire, intime et cinglante, du mouvement surréaliste racontée par l'un de ses membres les plus engagés, militant syndical rallié au PCF, qui livre ici une version animée de la vie (amours et manifestes) des disciples et dissidents de Breton. (Actes Sud, « Babel », 892 p., 80 F [12,19 €]).

● **SOCIOLOGIE DU SURRÉALISME**, de Norbert Bandier. Comment André Breton a-t-il pu faire une carrière poétique, lui qui était sans subsides familiaux, sans domicile personnel à Paris ? Une analyse originale du mouvement surréaliste à travers l'étude de la stratégie collective du groupe, des trajectoires sociales de ses individus, et de l'état du champ littéraire (en crise) dans les années 20 (La Dispute, 416 p., 190 F [28,96 €]).

● **L'HERNE ANDRÉ BRETON**, dirigé par Michel Murat. Un entretien avec Julien Graçq ouvre ce dossier où l'on retrouve les signatures de José Pierre, Alain Jouffroy, Jean-Michel Goutier, ainsi qu'un ensemble (constitué par Marie-Claire Dumas) sur l'activité du groupe surréaliste entre la fin de la guerre et 1950, période qui correspond à celle du tome III de la Pléiade. (Cahier de l'Herne n°72, 470 p., 300 F [45,73 €]). J.-L. D.

Par  
 l'auteur du  
***Théorème***  
 du  
***Perroquet***



La  
***Méridienne***  
 une histoire qui  
 relie tous  
 les hommes :  
 celle de  
 l'invention  
 du Mètre.

La  
***Méridienne***  
 devient  
 aujourd'hui

La  
***Méridienne***  
***Verte*** :  
 100 000  
 arbres plantés  
 pour fêter  
 l'an 2 000.

ROBERT  
 LAFFONT

SCIENCE-FICTION

● par Jacques Baudou

## Archéologie futuriste

### LA PARTITION DE JÉRICO

de René Réouven. Denoël, « Lunes d'encre », 248 p., 95 F (14,48 €).

René Réouven est un auteur très surprenant qui se risque souvent sur des territoires où on ne l'attend pas. Du côté d'Indiana Jones et de l'aventure archéologique, par exemple, comme dans ce roman où la découverte d'un parchemin juif très ancien et parlant des fameuses trompettes qui permirent la destruction des remparts de Jéricho lance une équipe de spécialistes divers (elle comprend une musicologue et une chercheuse en physique quantique) dans un jeu de piste qui les conduit, d'énigme en énigme, aux quatre coins d'Israël, sur des sites mythiques de l'histoire juive. Mais l'extravagant objectif du millionnaire sud-africain qui finance leur quête et la dirige avec passion, la malédiction meurtrière qui semble s'attacher à leurs pas et les étranges rêves de la physicienne colorent cette chasse au trésor opiniâtre d'un halo d'étrangeté. Toutefois, ce roman ne relèverait pas de cette chronique s'il ne possédait pas un épilogue par lequel la science-fiction fait une entrée en force et bouleverse toute la perspective romanesque. René Réouven, s'appuyant sur les recherches en matière d'ordinateur quantique, y conjugue le thème des univers parallèles à celui de la quête frénétique d'un amour disparu. Il signe ainsi un curieux roman hybride qui est un véritable tour de force.

### ● LA PERLE À LA FIN DES TEMPS, de Luca Masali

Le jeu conjectural auquel René Réouven se livre sur les mythes juifs est très proche de celui auquel Luca Masali a recours avec les mythes islamiques. Ce n'est d'ailleurs pas le seul point commun entre les deux romans. Mais dans celui de Luca Masali, c'est d'aventure géographique et technologique qu'il s'agit, puisqu'il nous entraîne, à la suite d'André Citroën en personne et de Matteo Campini, que l'on retrouve avec le plus vif plaisir, dans une croisière transaharienne. Laquelle prend rapidement un tour très inattendu en croisant la route de singuliers légionnaires. Et c'est du côté de *L'Atlantide* de Pierre Benoît que penche alors l'intrigue. Quant à la science-fiction, elle affleure dans la description d'une société musulmane du futur et dans la très habile utilisation du voyage dans le temps. Avec ce remarquable roman, Luca Masali creuse un peu plus le sillon d'une SF très personnelle. (Payot SF, 396 p., 145 F [22,11 €]).

### ● 999, anthologie présentée par Al Sarrantonio

Il y a deux manières de jauger cette monumentale anthologie. A l'aune des textes qu'elle contient, d'abord : vingt-neuf nouvelles de dimensions, de styles et de thématiques très différents, signées par quelques-unes des grandes vedettes du roman d'horreur (mais Peter Straub, Clive Barker, Dan Simmons, Anne Rice, pour n'en citer que quelques-uns, ne figurent pas au sommaire), mais aussi par des écrivains de moindre renom qui feront peut-être partie de ce troisième âge d'or du fantastique que l'anthologiste appelle de ses vœux. L'ensemble est d'une excellente qualité moyenne avec, bien sûr, quelques textes sortant très nettement du lot (ceux de Stephen King et de Joyce Carol Oates notamment, ou ce chef-d'œuvre d'humour noir du trop méconnu Chet Williamson). On peut la jauger aussi aux intentions du compilateur qui avoue avoir eu comme modèle l'anthologie d'Harlan Ellison, *Dangerous visions*, qui « révolutionna » la science-fiction. Force est de constater alors que les nouvelles véritablement novatrices sont l'œuvre des « jeunes loups britanniques » : Kim Newman, Neil Gaiman, Michael Marshall Smith ou l'inclassable Tim Powers, et qu'elles ne composent qu'une part plutôt restreinte du volume. (Traduit de l'anglais [Etats-Unis]. Albin Michel, 808 p., 160 F [24,39 €]).

### ● CONTES DE SORCIÈRES ET D'OGRESSES, anthologie

de Pierre Dubois

Après les fées et les lutins, Pierre Dubois poursuit son exploration systématique du domaine du merveilleux avec deux personnages qui appartiennent au registre des peurs de l'enfance : l'ogresse et la sorcière. Le sommaire, très éclectique, mêle les auteurs comme Jean Ray, Jean Lorrain, Erckmann-Chatrián, George Sand ou Walter Scott aux collecteurs de contes – qu'ils aient pour nom François Cadic, Henri Pourrat, Henri Gougaud ou Claude Seignolle – et nous entraîne un peu partout dans le monde, histoire de nous donner de ces femmes maléfiques une image plus cosmopolite, ne se réduisant pas au cliché halloweenien de la chevauchese de balai... Le plaisir de la lecture est décuplé par la splendeur de ce somptueux objet-livre. (Illustrations de Robert Sabatier, Hœbeke, 424 p., 198 F [30,18 €]).

### ● CONFESSIONS D'UN AUTOMATE MANGEUR D'OPIUM,

de Fabrice Colin et Mathieu Gaborit

Deux des meilleurs auteurs de l'écurie Mnémos se sont associés pour écrire un roman *steampunk* français, d'une facture plus « classique » que les *Beauregard* d'Hervé Jubert, avec toutefois une petite touche iconoclaste... Tous les ingrédients du genre sont là : une société occidentale ayant suivi une évolution différente de la nôtre, un savant fou créateur d'automates perfectionnés, le docteur Lazare Neville Posthumus, qui est une sorte de Robur parfaitement « allumé », des personnages historiques comme la reine Victoria ou Villiers de l'Isle-Adam qui joue ici, quoique mourant, un rôle crucial, un automate fou, poète et assassin, deux héros jeunes et intrépides que les auteurs ont dotés de personnalités hors du commun et immergés, comme il se doit, dans un flot impétueux de péripéties. Avec ce roman au titre quinceyen, Fabrice Colin et Mathieu Gaborit retrouvent la veine du feuilleton fantastique baroque, illustrée jadis par un Gaston Leroux ou un Gustave Lerouge. (Ed. Mnémos, « Icares », 252 p., 110 F [16,77 €]).

### JEUX DE MAINS

(The Chimney Sweeper's Boy) de Ruth Rendell. Traduit de l'anglais par Isabelle Tripault, Calmann-Lévy, 428 p., 135 F (20,58 €).

La vie est drôle, non ? » Dame Rendell a l'air songeur et son regard se voile un instant. Par « drôle », n'entendez pas amusant, mot qui ne conviendrait ni à l'œuvre ni à la personne de Ruth Rendell. L'une et l'autre, pourtant, ne manquent pas d'humour et même, à l'occasion, d'un humour particulièrement féroce. Mais amusantes, non. Voilà qui donnerait à l'ensemble un parfum trop léger, pas assez grinçant. Alors « drôle », oui, mais pourquoi ? Sans doute parce que cette romancière britannique a très grand succès, auteur d'une bonne trentaine de livres dont certains tout à fait remarquables, est devenue riche et célèbre par le truchement de l'une de ces circonstances mystérieuses que l'on appelle parfois hasard. A tort, sûrement, car la rigueur avec laquelle cette dame de soixante-neuf ans gère sa vie ne semble rien devoir au hasard.

Mais il est vrai que le destin emprunte parfois des cours inattendus pour arriver à ses fins. Ce que George Eliot appelait « la convergence furtive des destinées humaines ». Dans le cas de dame Rendell, cela prit l'apparence d'un refus, prononcé par l'éditeur à qui elle avait proposé une comédie de mœurs en 1963. L'homme lui demanda tout de même si elle n'avait pas autre chose et Ruth Rendell, qui écrivait sans être publiée depuis le milieu des années 50, lui soumit un polar qu'il accepta. Wexford, l'inspecteur qui devait faire la gloire et la fortune de son auteur, avait trouvé le moyen de faire parler de lui.

## Recherche d'identités

Ruth Rendell, qui, depuis des années, dissèque les mœurs et les mentalités contemporaines, suit cette fois-ci les traces d'un écrivain disparu, mort en emportant le secret de ses origines

« Ce livre, je l'avais rédigé pour m'amuser, à l'époque où j'étais journaliste. Quand je l'ai apporté à l'éditeur, il était tapé à interligne simple, pour économiser le papier. Il a paru en novembre 1964 et j'ai été payée 75 livres. L'année suivante, un éditeur américain l'a publié pour seize fois cette somme. Maintenant, un exemplaire d'origine vaut mille huit cents livres chez les bouquinistes. La vie est drôle, non ? » Installée dans le décor très raffiné de sa maison londonienne, au commencement d'une rue qui longe un canal de Little Venice, la

du royaume, charge qu'elle prend extrêmement au sérieux. Wexford est amené à se préoccuper de problèmes d'environnement, de racisme ou de violence domestique. « Je tiens à montrer la société contemporaine telle qu'elle est, explique Ruth Rendell. Avec Wexford, j'écris pour essayer de changer quelque chose. »

D'autres sont de faux polars – au sens où l'on n'y voit pas l'ombre d'un policier – signés du pseudonyme Barbara Vine. Ces livres (qui paraissent en France sous le nom de Ruth Rendell) sont d'une veine

virent dans *Le Journal d'Asta* (Calmann-Lévy, 1994), les années 70 et leur formidable appétit de liberté dans *L'Été de Trapellune* (Calmann-Lévy, 1988) ou les temps récents dans *Jeux de mains*. Chaque fois, la romancière brosse un tableau saisissant des particularités sociales de ses personnages et des changements historiques en cours.

L'homosexualité, très souvent évoquée dans ses œuvres, lui fournit ainsi matière à réflexion sur les évolutions intervenues en un siècle – et, par conséquent, sur le passage même du temps. La disparition ou la mort d'enfants, qui revient tel un cauchemar obsédant de livre en livre, fait aussi partie de sa manière d'envisager la société à travers le filtre des passions qui l'agitent. « Je suis très intéressée par la passion que suscitent les enfants, dit cette mère d'un fils et de deux petits-enfants. Or la littérature accorde très peu de place à ce sentiment. » De ces deux sentiments, il est donc question dans le dernier Rendell paru en français. Où l'on suit la trace d'un écrivain disparu, mort en emportant le secret de ses origines.

La recherche de l'identité, autre thème cher à Rendell, trouve ici une expression raffinée. Bien que ce roman ne soit pas son meilleur, l'auteur se lance dans un pari ambitieux et intelligemment mené, comme toujours. Il ne s'agit pas seulement de se demander qui était vraiment le romancier Gerald Candless, dont la fille découvre qu'il usurpait un nom et une biographie depuis des années. Le but secret du livre consiste à mener une deuxième recherche d'identité, souterraine celle-là, sur les traces de l'écrivain devenu personnage de fiction, qui tresse les brins de sa propre vie et ceux de son imagination pour faire des romans. Qui est qui ? Ce n'est certainement pas dame Rendell qui répondra.

Raphaëlle Rérolet



### Ruth Rendell

Née le 17 février 1930 à Woodford, dans la banlieue de Londres, Ruth Rendell a travaillé six ans pour une chaîne de journaux locaux avant de se lancer dans la fiction avec l'inspecteur Reg Wexford, héros de sa série de romans noirs. A partir de 1986, elle a aussi signé du pseudonyme Barbara Vine neuf romans à suspense. Vendus à des centaines de milliers d'exemplaires, les livres de Ruth Rendell sont diffusés dans le monde entier. A *Judgement in Stone* (L'Analphabète, Le Masque) a inspiré en 1995 *La Cérémonie*, de Claude Chabrol.

dame vous observe avec une impassibilité concentrée. Le regard est aigu sous l'arc immense des sourcils et, peut-être, de leur propriétaire. A cause, probablement, de sa légendaire habileté à entraîner les lecteurs dans des édifices romanesques terrifiants et parfaitement maîtrisés.

Les univers qu'elle remue du bout d'un couteau, d'un fusil, d'une pipette pleine de poison ou de tout espèce d'instrument meurtrier, sont aussi différents que possible les uns des autres. Certains sont visités par l'inspecteur Wexford, qui s'intéresse aux problèmes de la société anglaise comme le fait aussi son auteur – engagée du côté des travaillistes depuis toujours et récemment portée au rang de pair

un peu particulière qui s'est développée à partir de *Véra va mourir*, en 1986 (Calmann-Lévy, 1987, et 10/18, n° 2 381). « J'avais ce livre en tête depuis des années, se souvient la romancière. Je voulais mettre en scène une situation où la confusion d'identité porte, non pas sur le père, comme c'est toujours le cas, mais sur la mère. J'ai senti que ce roman allait être très différent des précédents et j'ai souhaité qu'il soit publié sous le nom de ma grand-mère, Emma Vine. Mais mon éditeur a trouvé que cela sonnait trop romantique et j'ai dû choisir mon deuxième prénom. »

Depuis cet ouvrage, dont l'action se situe dans la campagne anglaise des années 50, Ruth Rendell a exploré plusieurs périodes de l'histoire contemporaine sous l'angle des mœurs et des mentalités. Par exemple, l'aube du XX<sup>e</sup> siècle et les décades qui sui-

## Maison d'enfance

Un roman impressionniste, tout en va-et-vient entre présent et passé, de l'Anglaise Michèle Roberts

### CELLE QUI REVIENT (Daughters of the House)

de Michèle Roberts. Traduit de l'anglais par Sabine Boulougne, Calmann-Lévy, 222 p., 110 F (16,76 €).

Publié en 1992, ce roman obtint en Angleterre un vif succès. Faut-il voir là l'effet du goût qu'ont les Anglais pour une certaine image de la France rurale, avec ses villages endormis autour de leurs croyances ancestrales et de leurs secrets de famille ? L'équivalent, en quelque sorte, de l'intérêt persistant des Français pour une Angleterre intemporelle : celle des campagnes vertes et de la chasse au renard ?

Le centre du roman est une maison normande, belle et solide, dont les objets vont fournir les têtes de chapitre : le lustre, le lit, le buffet... Aussi présents que les personnages, objets ou plantes sont décrits minutieusement, longuement : « la poignée d'herbe embaumant l'anis », « les feuilles fines et molles » que l'on arrache, l'odeur âcre des tomates, ou ces humeurs qui suintent du corps féminin ; ou bien ce sont les menus et la préparation des repas, avec les divers accessoires : « les verres de cristal, les serviettes en damas, les couteaux à manche d'ébène... », marques des jours de fête, de la solidité heureuse de la vie quotidienne.

La prose impressionniste de Roberts, qui se souvient de Colette, rend compte du monde sensoriel où vivent Thérèse et Léonie, ses héroïnes qui, après une séparation de vingt ans, vont se retrouver dans la maison de leur enfance. L'essentiel de ce roman habilement construit en un va-et-vient constant entre présent et passé, est peut-être moins dans les événements que dans l'enfance des deux femmes. Le père de l'une disparaît à la guerre, la mère de l'autre meurt de maladie ; mais comptent surtout leurs jeux et le lien ambivalent qui les unit. La religion influence Thérèse (une note nous apprend que le livre a été inspiré par *L'Histoire d'une âme* de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus), tandis que Léonie, née, comme l'auteur, de mère française et de père anglais, tourmentée par le problème de son identité, découvre le plaisir dans les bras du petit fermier. Il est question d'apparitions, de sorcellerie et d'un complot villageois, de l'occupation allemande, et des tours que joue la mémoire, du passage d'une langue à une autre... autant de thèmes évoqués dans ce roman qui nous renvoie une image traditionnelle de la France.

Christine Jordis

## Tortures familiales

Non-dits en huis clos : l'ironie impitoyable de la Britannique Alice Thomas Ellis

### UN RIDEAU DE FLAMMES (The Other Side of the Fire)

d'Alice Thomas Ellis. Traduit de l'anglais par Henriette Michaud, Ed. de l'Olivier, 220 p., 95 F (14,48 €).

Est-ce l'effet du climat ? Ou d'une tournure d'esprit particulière ? Les romancières britanniques n'ont pas leur pareil pour peindre les huis clos familiaux, avec leurs enfers conjugaux et domestiques. D'Ivy Compton-Burnett à Barbara Pym ou Lesley Glaister, elles en ont fait un « genre » indéchiffrable, avec mille variantes possibles, la méchanceté suave couve sous les bonnes manières, le non-dit mine le moindre échange, l'hypocrisie bien élevée suscite des envies de meurtres sur les gazons anglais. Dans cette grande tradition, Alice Thomas Ellis s'est taillé une place de choix. Née à Liverpool peu avant la guerre, elle a publié neuf romans dont *La Trilogie du jardin d'hiver* (Ed. de l'Olivier, 1993-1994). Humour distancé, ironie sèche : trois phrases du *Rideau de flammes*, les premières, suffisent à comprendre la méthode Ellis : « Le dernier jour de l'été, Mrs Bohannon tomba amoureuse. Les poulières, faussement contrits, dressèrent dans le vent leurs branches horribles (...). Tout commença dans un jardin, comme il est d'usage, et elle tomba amoureuse du fils de son époux. »

Tout est dit. L'intrigue peut grandir, rebondir et revenir se clore en boucle à partir de ce motif classique et monstrueux – la passion d'une nouvelle Phèdre, Claudia Bohannon, pour le charmant Philip – et de son cortège de tortures psychologiques. L'auteur fait de son héroïne une oie blanche que cet amour va peu à peu révéler à elle-même. Entre les silences du mari, les ambiguïtés du beau-fils et

les conseils de l'« amie » peu amène, Claudia se met à réfléchir, imperceptiblement. A sa vie oisive, aux rapports de classes, au mariage, au malentendu entre les sexes... Cela donne des phrases comme : « Les hommes et les femmes sont des êtres incompatibles qui passent beaucoup trop de temps en compagnie les uns des autres. » Ou : « Le malheur est un trait typiquement féminin. Quand un homme en montre les signes, il est désarmé, féminisé, comme s'il portait soudain bas de soie et porte-jarretelles. »

Claudia trouvera-t-elle le bonheur ? On en doute. Dans sa perfidie, Ellis, au fil du livre, bâtit un jeu de miroirs entre l'histoire de Claudia et celle imaginée par Evvie, une jeune fille qui s'essaie à l'écriture pour gagner le concours du meilleur roman sentimental. Ces correspondances ne font qu'accroître le côté ironique de l'affaire. A la dernière page, Claudia coud au coin du feu, comme s'il ne s'était rien passé. Du reste, c'est un peu le cas. Rien n'a été dit. Aucun tabou levé. L'amour n'a pas été consommé. L'existence inutile et doublette peut reprendre comme avant... mais plus jamais comme avant. En cela, le roman d'Alice Thomas Ellis, où tout change sans qu'il ne se passe rien, est un tour de force. Et un régal.

Florence Noiville

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS  
*La Musardine*  
122 rue du Chemin-Vert 75011 Paris  
Tél. : 01 49 29 48 58  
CATALOGUES GRATUITS sur simple demande  
(Merci de certifier que vous êtes majeur.)  
 RÉFÉRENCE À RAPPELER : D1001

Le bruit des mots

initiales  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES

Le 10 décembre 1999  
ouverture de la librairie  
Le bruit des mots

Dès cette date nous aurons  
beaucoup de plaisir à vous conseiller,  
proposer, commander les livres que  
vous souhaitez découvrir. Nous vous  
accueillerons dans un lieu où vous  
pourrez flâner, lire, choisir,  
vous sentir bien.

Nous sommes heureux de nous joindre  
au groupement *Initiales*.

Librairie Le bruit des mots  
11, place du marché • 77100 Meaux  
Tél. : 01 60 32 07 33 • fax : 01 60 32 07 34

l a c h r o n i q u e  
de Roger-Pol Droit

# Comme à la guerre



Plus célèbre que vraiment lu, c'est le sort des classiques. Clausewitz détient toutefois une sorte de record. De Marx à Raymond Aron, il n'a cessé d'être commenté. Il reste à découvrir, en tant que théoricien de l'action

**DE LA GUERRE**  
de Carl von Clausewitz.  
Edition abrégée et présentée par Gérard Chaliand, nouvelle traduction de l'allemand par Laurent Murawiec, Perrin, 350 p., 159 F (24,23 €).

**CLAUSEWITZ**  
d'Emmanuel Terray.  
Fayard, « Histoire de la pensée », 270 p., 120 F (18,29 €).

La définir n'est pas simple, la regarder en face est malaisé. Peu de réflexions de fond, relativement, prennent pour thème central la guerre. « On la maudit, on l'exalte, on l'étudie peu », remarquait Roger Caillois. Serait-elle donc plutôt crainte que comprise, objet d'émotions et non sujet de recherche ? Ce n'est pas tout à fait exact. Bien que trop peu nombreuses, et souvent négligées, les analyses existent. De Machiavel à Nietzsche, ou de Freud à Gaston Bouthoul, on a tenté d'élucider le phénomène dans son ensemble. Stratèges et tacticiens, de la Chine à l'Europe, ont scruté les batailles, discerné les grands cas de figure, formulé des principes. En gros comme en détail, « la guerre » et « les guerres » ont été examinées.

Là réside d'ailleurs la principale difficulté : comment opérer le partage entre les constantes générales – permettant de parler de « la guerre » presque sans mentionner ni temps, ni lieu, ni techniques, ni contextes – et les ruptures incessantes introduites dans les genres de conflits par les nouvelles armes, les nouvelles tactiques, les nouvelles données géopolitiques ? Peut-être ne devrait-on étudier que cas par cas. Chaque conflit armé serait défini par ses tenants et aboutissants, le temps et le lieu où il s'est déroulé, les adversaires qu'il a mis en présence. Chacune de ces guerres aurait un nom propre – « du Péloponnèse », « du Golfe », par exemple – désignant des réalités sans commune mesure. Malgré tout, l'ambiguïté ne cesse pas. En examinant à la loupe un seul genre de conflit, on dé-

couvre en effet des traits qui permettent de comprendre d'autres types de guerre.

Regardez Clausewitz. Il appartient entièrement à l'époque napoléonienne. Le jeune Allemand a neuf ans quand le peuple de Paris prend la Bastille. A douze ans, il est déjà cadet à Potsdam. Ecole de guerre, bataille d'Iéna à vingt-cinq ans, fait prisonnier, sert sous l'uniforme russe avant d'être réintégré dans l'armée de sa patrie. Quand il analyse la guerre, c'est donc en connaissance de cause, après avoir entendu siffler les balles et senti la poudre. Il sait que les hasards comptent, que rien dans la hâte des assauts n'est tout à fait comme dans les livres. Et c'est justement cette effervescence qu'il veut mettre dans son *Vom Krieg (De la guerre)*, en soumettant à la raison le chaos des instants. L'auteur de cette grande œuvre eut une vie classique : il combattit, puis écrivit – et mourut du choléra en 1831, comme Hegel. On pourrait penser que son travail dût demeurer cantonné aux données du temps et se périmait avec elles. Les armes changent, les situations suivent : la guerre nucléaire obéit à d'autres lois. On devrait donc ranger ce stratège au grenier, entre les vieux drapeaux et les souvenirs des campagnes d'autrefois. On ne cesse au contraire d'y revenir. Comment se

fait-il ? Pourquoi ce gros livre inachevé, que l'on a dit confus et obscur, demeure-t-il aujourd'hui encore une référence ?

Pour le comprendre, il faut lire d'abord la nouvelle traduction qu'en donne Laurent Murawiec. On découvre grâce à lui un Clausewitz sec, concis, presque rêche, parfois caustique, toujours aigu. Ce que comprend son génie, c'est que la guerre n'est pas une épreuve, ni un jeu de forces mécaniques : elle se décide à la marge, se calcule par dérivées, vise le « centre de gravité » de l'adversaire, variable selon les cas. Plus qu'un stratège des anciennes troupes, Clausewitz apparaît comme un théoricien de l'action. Parmi les notions qui échappent à un cadre historique étroitement délimité, on notera en

particulier le « brouillard de guerre », c'est-à-dire la combinaison incertaine des aléas, les glissements incessants provoqués par les innombrables détails du réel. Cette épaisseur des hasards, cette résistance des faits et de leurs modifications imprévues, Clausewitz la nomme « friction ». Il souligne : « La friction est le seul concept qui corresponde en gros à la différence entre la guerre réelle et la guerre sur le papier. » Sans doute est-ce une des notions les plus intéressantes, parmi celles que Clausewitz dessine de manière pointilliste. Car la friction à la guerre ne s'exerce pas, comme en mécanique, en tel ou tel point d'un dispositif. Elle est coextensive à l'action, « partout en contact avec le hasard ». Un brusque changement du temps

qu'il fait, un accroc dans la transmission des consignes, la fatigue physique et nerveuse des dirigeants et des troupes, les contretemps, mille petits faits sont générateurs de frictions. Les percevoir, agir malgré tout, louvoyer à chaque instant n'est pas seulement une affaire rationnelle : « On ne pourra jamais apprendre les frictions par la seule théorie : il y manqueraient un instinct et un sens presque tactile. »

L'essai d'Emmanuel Terray cherche à cerner précisément cette leçon de Clausewitz, qui dépasse de loin le domaine des traités militaires. Mieux vaudrait admettre que la guerre ne se borne pas aux

opérations de troupes et aux conflits armés. Elle fournit le modèle d'une considérable série d'actions. Les notions mêmes de la stratégie (attaque, défense, retraite, résistance, capitulation, campagne, etc.) servent à parler de l'amour, du commerce, de la politique. Est-ce seulement un jeu de métaphores ? Ou bien Clausewitz suggère-t-il, bien au-delà d'une réflexion sur les mérites de la cavalerie et des fantassins, une théorie générale de l'action raisonnable en milieu incertain ? Emmanuel Terray, au terme d'analyses minutieuses, penche clairement pour la seconde hypothèse. Ce qui fait l'intérêt de Clausewitz, à ses yeux, c'est de donner à voir une part essentielle de la vérité du social.

Peut-être le plus précieux est-il, en fin de compte, la posture même adoptée par Clausewitz : cesser de considérer la guerre comme un mythe-lieu de grande gloire ou d'horreur énigmatique. Ne pas la diluer dans un modèle général des actions humaines, cerner sa spécificité, sans oublier pour autant que ses ressorts intimes se retrouvent en mille autres occasions. Voir dans la guerre une réalité difficile et constante, cela nous éviterait d'être toujours surpris, éberlués qu'elle revienne. Il est clair que nous devons nous préoccuper à nouveau de la guerre, que l'on avait pu croire, non sans crédulité, définitivement écartée. La suite au prochain siècle.

★ A signaler également : une quinzaine de contributions sont rassemblées sous le titre « De la guerre : un objet pour les sciences sociales » par le n° 71-73 des *Cahiers Espaces Temps* (BP 149, 75562 Paris Cedex 12, 208 p., 160 F [24,39 €]). Laurent Murawiec, traducteur de Clausewitz, annonce, chez Economica, la traduction d'un ouvrage du maître de ce dernier, Scharnhorst, *Les Causes des succès des Français dans les guerres révolutionnaires*. Enfin, un essai du même Laurent Murawiec sur les conflits qui nous attendent paraîtra prochainement : *La Guerre au XXI<sup>e</sup> siècle* (Ed. Odile Jacob, 282 p., 150 F [22,86 €], en librairie le 7 janvier).

## Les voix de l'âme corse

Philippe-Jean Catinchi retrace l'histoire des chants polyphoniques de l'île de Beauté

**POLYPHONIES CORSES**  
de Philippe-Jean Catinchi.  
Cité de la musique/Actes Sud,  
« Musiques du monde », 160 p.,  
avec un CD, 120 F (18,29 €).

Les îles sont un mystère sentimental et géographique. Aussi les gens des continents ne cessent de s'interroger sur le particularisme insulaire. Et comme on dénigre volontiers ce que l'on ne comprend pas, les insulaires n'ont pas une excellente réputation chez leurs voisins du continent. Il s'y mêle une ombre de ce racisme qui vient de l'ignorance et de l'absence de curiosité. Par exemple, on a le plus souvent méconnu ce que les Corses avaient de meilleur, pour ne retenir que leurs excès.

Le meilleur, le voici dans ces chants polyphoniques dont notre collaborateur Philippe-Jean Catinchi retrace l'histoire et célèbre les beautés. C'est là, dit-il, que se trouve « l'âme corse ». Car depuis Jules Michelet et Elie Faure, nous savons que les peuples ont une âme. Longtemps ignorées ou considérées comme du « folklore » – malgré le coup de cœur et l'enthousiasme d'une jeune Anglaise, Lady Rose, qui en tomba amoureuse, le soir de Noël 1948, dans une chapelle de montagne –, les polyphonies corses obtiennent depuis quelques années un succès imprévisible et font une carrière inattendue sur le continent comme sur l'île. A la fin

des années 40, la jeune Anglaise avait eu l'impression d'entendre un chant venu de la nuit des temps. Les gens ressemblent sûrement à leurs paysages, et ces voix rauques qui se répondaient d'une colline à l'autre, pour marquer (sans doute) la présence de la voix humaine sur la Terre, offraient ce mélange de douceur et de sévérité où réside le charme ainsi que l'étrangeté des paysages corses.

Pour Philippe-Jean Catinchi, le nouveau des polyphonies s'inscrit dans la recherche et la revendication d'une identité, même si diverses influences méditerranéennes se retrouvent dans ces « voix de la montagne ». Du reste, il cite cette belle phrase au début de son livre : « Pour un citoyen de la Méditerranée, dont la généalogie se perd au détour de la courbe d'un arrière-grand-père, qui peut exclure le Phénicien, l'Arabe, le Normand et l'Hébreu de l'enchevêtrement de ses ancêtres ? » Sur les origines – sacrées ou profanes, chrétiennes ou païennes – de ces chants, Catinchi se montre prudent. Il penche pour la seconde hypothèse (le paganisme), mais il est difficile de s'aventurer dans la nuit des temps. Une seule certitude : chants du destin, comme le *fado*, les polyphonies corses sont le contraire du sirupeux et de la romance. Tant pis pour Tino Rossi.

François Bott

Philippe-Jean Catinchi est journaliste au *Monde*.

### Livraisons

● **LA MÉDITERRANÉE SPARTIATE. Mythe et territoire,** de Irad Malkin

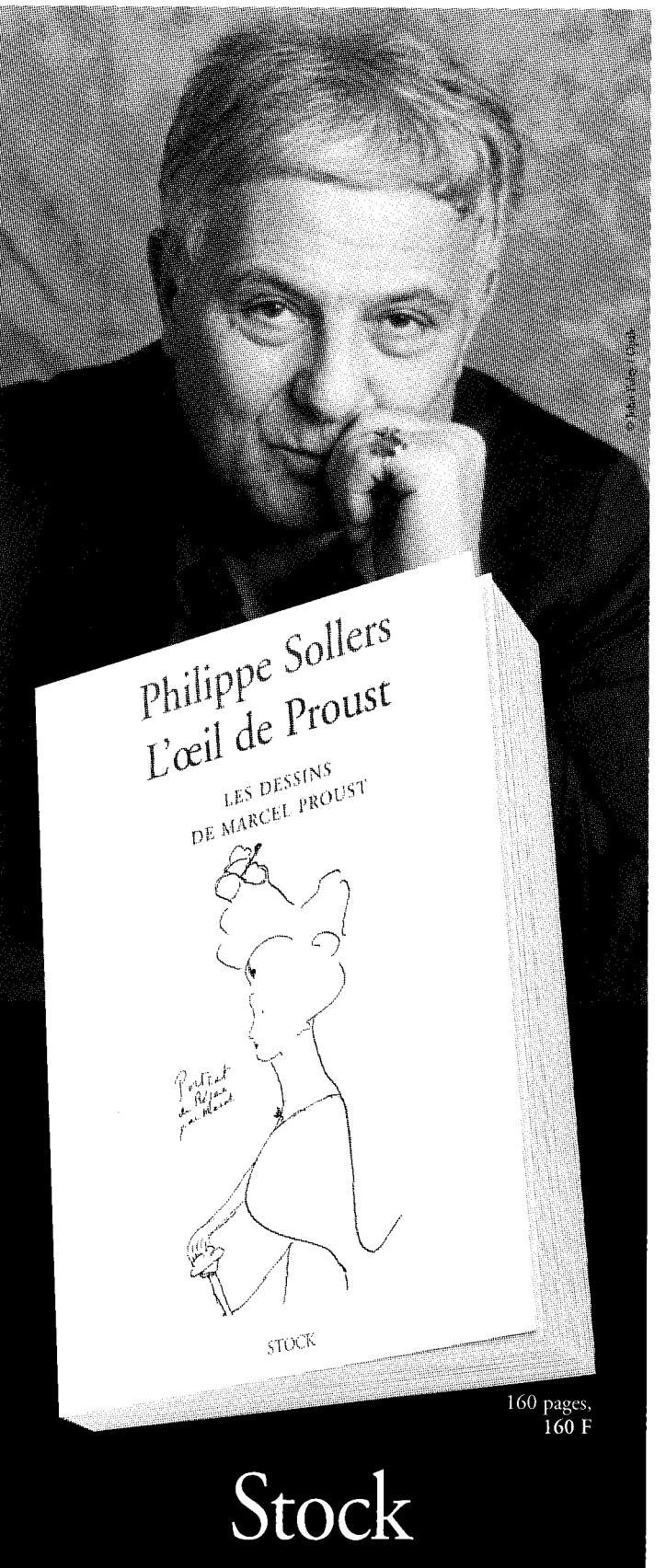
L'image d'une cité repliée sur elle-même, à l'écart des grandes entreprises coloniales de l'époque archaïque, prend un nouveau coup avec ce livre difficile mais important où Irad Malkin montre comment mythes, cultes et archéologie se combinent pour attester des connexions méditerranéennes de Sparte. Outre une nouvelle lecture de la prise en main du Péloponnèse par Sparte, il porte son attention tout particulièrement sur les liens entre Sparte, Théra et Cyrène d'une part, Sparte, Tarente et l'Italie du Sud d'autre part. Tout l'intérêt de ce livre très érudit réside dans la manière dont Malkin montre comment les mythes servent à construire l'espace et à justifier conquêtes et revendications face à des adversaires, grecs ou non. La démonstration est souvent brillante, faisant ressortir des détails négligés, et appuyée sur un impressionnant et indispensable appareil de référence. Une lecture stimulante (traduit de l'anglais par Odile Meslier, Les Belles Lettres, 396 p., 165 F [25,15 €]). M. Sa

● **LA RÉSISTANCE ET LES EUROPÉENS DU SUD,**

sous la direction de Jean-Marie Guillon et Robert Mencherini. Fruit d'un colloque tenu à Aix-à-Provence en 1997, ce travail centré sur l'Europe du Sud décline l'étude de la Résistance à travers plusieurs volets distincts : le sauvetage et l'entraide, les liens complexes tissés avec les sociétés des différents pays, le poids et les enjeux du politique. Grâce à de multiples éclairages, puisés en Grèce, en Italie, en Croatie, à Alger ou dans le midi de la France, l'ouvrage témoigne des apports d'une démarche vraiment comparative en même temps qu'il défriche ou explore quantité de questions. Un instrument de référence pour ceux qu'intéresse une histoire qui cherche à comprendre ce phénomène complexe et multiforme qu'on appelle la Résistance (L'Harmattan, 404 p., 220 F [33,53 €]). L. Do

● **PASSANT, SOUVIENS-TOI ! Montpellier : lieux de mémoire, 1940-1945,** de François Nicoladze

Écrit à l'initiative des Amis de la Fondation pour la mémoire de la déportation, cet ouvrage établit minutieusement une précieuse topographie des sursauts, sacrifices et drames qui ont marqué l'histoire de Montpellier de 1940 à 1945. Sérieusement étayée, utilement descriptive, une invitation à parcourir la ville avec un autre regard, en scrutant les manifestations et les traces de sa mémoire des années noires (Les Presses du Languedoc, 128 p., 95 F [14,48 €]). L. Do



**SEMPÉ**  
dédicacera son nouvel album  
*Beau temps*  
(Ed. Denoël)

A LA LIBRAIRIE DE PARIS le samedi 11 décembre à partir de 17h.30  
7-11, pl. de clichy, Paris 17<sup>ème</sup>  
Tél. 01 45 22 47 81

A LA LIBRAIRIE LE DIVAN le dimanche 12 décembre de 16h. à 18h.  
203, rue de la Convention, Paris 15<sup>ème</sup>  
Tél. 01 53 68 90 68

**INÉDIT. Le FAIT FRANÇAIS dans le monde. Tome II**  
**LES MOISSONS DE LA FRANCITÉ**  
(suite de la « France 3<sup>e</sup> super puissance »). Ressources, économie des 52 pays d'expression française. Droit de la mer : les zones maritimes sont bien des prolongements « territoriaux » des États riverains (France : 2<sup>e</sup> domaine territorial mondial). Structure des États d'expression française : métropole, les 10 DOM-TOM, la zone franc, conférence franco africaine (40 nations), Agence de la Francophonie (52 nations), et la possible UDEL (Union des États de la langue française : 52 nations), 250 p., 98 F - (Tome I : 120 F - Les deux tomes : 200 F franco). Franco chez l'auteur.  
MARTINOT DE PREUIL - 49560 NUEL SUR LAYON

# Nazisme et stalinisme en parallèle

L'ouvrage dirigé par Henry Roussio propose une diversité de points de vue et une invite à la réflexion critique sur la question polémique de la comparaison des « deux plus grands fléaux du siècle »

## STALINISME ET NAZISME. HISTOIRE ET MÉMOIRE COMPARÉES

sous la direction d'Henry Roussio. Ed. Complexe, « Histoire du temps présent », 388 p., 139 F (21,19 €).

Après d'autres (1), cet ouvrage collectif ne craint pas d'aborder l'épineuse question de la comparaison entre nazisme et stalinisme. Conscient des écueils de l'exercice qu'il a dirigé, Henry Roussio s'attache à en fonder la légitimité politique et intellectuelle dans une introduction nourrie. Ce faisant, il prend l'identification des deux régimes. Le cap est d'emblée fixé.

Le premier volet du livre alterne des exposés parallèles sur trois thèmes : le dictateur, la violence, la société. Nicolas Werth y propose des contributions aussi étoffées que convaincantes sur l'URSS stalinienne, et Philippe Burrin des synthèses ramassées d'une grande limpides sur le nazisme. L'ensemble remarquablement problématisé s'affranchit des querelles qui dominent cette historiographie.

A propos du dictateur, Werth met en exergue les fortes tensions entre une « logique de clan » (Staline et ses acolytes) et la « logique administrative d'un Etat industriel moderne ». Non que la mainmise de Staline puisse être niée. En 1939, le bureau politique se réunit deux fois : c'est tout dire. La nouveauté, c'est de penser la Grande Terreur, qui forgea l'outil du pouvoir personnel, comme la résultante de frictions entre les deux logiques à l'œuvre. Loin d'être une donnée constitutive du régime, le culte de Staline fut une « excroissance parasite ». Au contraire, Hitler s'identifia avec le régime et un parti nazi que ne régit jamais la discipline de fer des bolcheviks. La multiplication d'organes extraordinaires donna au gouverne-

ment du III<sup>e</sup> Reich les allures d'un « habit d'Arlequin », tissé d'administrations classiques et hybrides mêlant Etat, parti et intérêts privés. Était-ce pour autant le chaos ? Burrin ne le pense pas : une décision aussi cruciale que l'extermination des juifs d'Europe fut prise dans un cadre interministériel. Mais la désagrégation de l'unité administrative concentra le pouvoir entre les mains de Hitler. « Il dominait donc, mais dans quelle mesure décidait-il ? » Il décidait – plus qu'on ne l'a dit – et Burrin insiste sur le rôle de son charisme.

Concernant la violence, le parallèle est rien de moins qu'évident. En URSS, « de la fin des années 20 au début des années 50, un homme adulte sur cinq passa par les camps du Goulag ». La violence de masse s'acharna donc sur la société soviétique elle-même. D'où les fortes spécificités de l'univers concentrationnaire stalinien par rapport à celui des nazis. Au début de 1950, 5 millions de proscrits étaient encadrés par 220 000 personnes. « La violence congénitale du nazisme » s'exerça, quant à elle, surtout vers l'extérieur après avoir frappé ses opposants allemands : les 80 victimes de la Nuit des longs couteaux et les 7 500 détenus des camps de 1937 pèsent peu en regard des coupes claires staliniennes. Une deuxième forme de violence réprima et exclut « sociaux » et homosexuels. Raciste, la troisième logique, qui pénétra et surdétermina les deux autres, visa des Allemands, les élites polonaises et soviétiques et, plus encore, les juifs, cibles d'une extermination globale, systématique et impérieuse. « C'est à bon droit que Hannah Arendt jugea qu'il existait entre les camps stalinien et les camps nazis quelque chose comme la différence entre le purgatoire et l'enfer. »

Une méfiance hostile marqua les relations entre pouvoir et société tout au long de la période stalinienne, accentuant en retour la violence d'Etat. Plus qu'une résistance

active – rare et ponctuelle –, l'adversaire le plus coriace du stalinisme, ce fut la riche palette des formes d'insubordination sociale. Dernier cercle de résistances : l'imperméabilité culturelle aux valeurs et à l'idéologie du régime. A la question du recensement de 1937 : « Etes-vous croyant ? », 57 % de la population adulte répondait positivement ! De son côté, Burrin observe : « Le soutien de la société allemande au régime nazi a pu tenir au caractère limité de l'emprise de ce régime sur elle. » Cependant, il y eut « recomposition partielle d'identité » par la contrainte et la propagande : la prise en compte des aspirations à l'ascension sociale et à la consommation ; le nationalisme ; le culte pour Hitler.

## ENJEUX DE MÉMOIRE

Le deuxième temps de l'ouvrage passe au crible les enjeux de mémoire de pays de l'ex-Europe communiste, la Tchécoslovaquie manquant à l'appel. Alexandra Laignel-Lavastine consacre à la Roumanie des pages remarquables qui méditent ceux que les difficultés de l'histoire du très contemporain intriquent. Elle stigmatise l'usage que les Roumains font du parallélisme entre nazisme et communisme pour se dédouaner de lourdes compromissions. En Bulgarie, François Frison-Roche constate aussi une grande difficulté à disséquer ce passé communiste où la ligne de fracture passait « non seulement entre victimes et coupables, mais aussi à l'intérieur même de chaque individu ». Andrej Paczkowski montre qu'en Pologne l'expérience nazie fut condamnée sans ambages alors que l'occupation soviétique généra une mémoire interdite, puis perdue jusqu'à l'apparition de Solidarité.

Le cas de la Hongrie, étudié par Paul Gradwohl, est original, comme en témoigne la résistance aux pressions partisans d'une fraction notable des historiens. Une transformation politique de grande ampleur

s'opère sans reniement collectif du passé immédiat. Etienne François montre que la révolution archivistique qui a marqué la fin de la RDA et la réunification s'est étendue très au-delà des fonds du ministère de la Sécurité d'Etat (Stasi). Les demandes massives de consultation, à visée militante ou rédemptrice, ont depuis lors nettement fléchi au profit d'une volonté d'historisation de la RDA. Pierre Hassner et Krzysztof Pomian apportent à l'ouvrage sa touche finale.

Pomian réaffirme la pertinence de la notion de totalitarisme, mise à mal dans les pages qui précèdent. Il touche juste en notant que les soixante-quatorze ans de régime communiste en Russie peuvent difficilement être rangés sous une seule et même bannière. Hassner déplore que l'accent ait été mis sur les différences des deux régimes, au risque de minimiser l'énormité commune des « deux plus grands fléaux du siècle », selon une formule empruntée à Henry Roussio. S'il trouve du charme à l'approche « par coups de sonde plutôt que par construction systématique », il la déplore aussi : point de synthèse dans cet ouvrage à multiples facettes sur deux rives entre lesquelles aucune passerelle n'est jetée.

Après tout, dans l'état actuel de l'historiographie, cette faiblesse peut être une force. Car l'intérêt du livre réside aussi dans la diversité de ses objets et de ses points de vue. Le lecteur tirera ses conclusions d'études qui n'essaient pas d'avoir le dernier mot. Invite à poursuivre la réflexion critique, cet ouvrage tente, non sans que la passion affleure ici ou là, de promouvoir la raison dans un débat souvent biaisé. Stimulant appel à dépasser des empoignades qui paralysent la réflexion.

Laurent Douzou

(1) *Stalinism and Nazism. Dictatorships in comparison*, sous la direction de Ian Kershaw et Moshe Lewin, Cambridge University Press, 1997.

# Des totalitarismes

Deux contributions au débat sur la « ressemblance » entre régimes nazi et stalinien

NAZISME ET COMMUNISME  
Deux régimes dans le siècle  
présenté par Marc Ferro.  
Hachette Littératures,  
« Pluriel », 278 p., 65 F (9,9 €).

ROUGE-BRUN,  
LE MAL DU SIÈCLE  
de Thierry Wolton.  
Ed. Lattès,  
406 p., 135 F (20,58 €).

La comparaison entre nazisme et communisme remonte aux années 50. Mais le débat a pris depuis peu une actualité obsédante, encore réactivée par les polémiques autour du Livre noir du communisme (Laffont, 1997). L'essentiel de la controverse s'est cristallisé sur deux problèmes : l'équivalence entre les crimes du communisme et ceux du nazisme d'une part, et l'autre la place inégale qu'occupe dans l'opinion leur mémoire respective. Une focalisation qui a interdit toute discussion sérieuse sur l'intérêt scientifique d'un tel rapprochement ou sur les difficultés empiriques qui s'y attachent. D'où le mérite du recueil présenté par Marc Ferro, qui réunit, autour de ces questions, les contributions, pour certaines inédites en français, de quelques-uns des meilleurs spécialistes des deux régimes, tels Moshe Lewin pour l'URSS ou Ian Kershaw pour l'Allemagne nazie.

Le volume contribue de surcroît à clarifier enjeux et niveaux d'analyse. Le plan historique se trouve ainsi distingué du registre mémorial, lié aux usages du passé et à ses effets traumatiques, bien illustré par une étude de Maria Ferretti sur le refoulement de l'héritage stalinien dans la Russie d'aujourd'hui. Une place à part se voit enfin réservée aux aspects historiographiques, relatifs aux sources ou à la pertinence des outils conceptuels utilisés. Ainsi de la notion de « totalitarisme », qui fait ici l'objet d'une

ample discussion. Plusieurs études consacrées à la « parenté » entre les régimes nazi, fasciste et bolchevique viennent par ailleurs rappeler que la comparaison n'a rien de tabou. La plupart des auteurs s'accordent d'ailleurs sur son utilité, pourvu, comme le précise Philippe Burrin, qu'on se donne la peine de dresser un inventaire des « ressemblances qui la fondent » et des « différences qui la limitent ». D'où un tableau complexe, qui dépasse de loin la seule question de la légitimité morale de la comparaison. Car si le problème des similitudes se pose à propos des instruments de pouvoir – terreur, déportations, propagande –, il surgit également à propos d'autres aspects, comme l'alliance, ou non, de ces régimes avec les forces conservatrices, la participation de la société, le duel du parti et de l'Etat ou encore le statut de Hitler et de Staline dans leurs systèmes.

Autant de distinctions dont Thierry Wolton ne s'embarrasse guère, tout à son souci de plaider l'identité idéologique profonde qui n'aurait cessé d'unir « rouges » et « bruns » à travers le siècle. Il va même, à l'encontre de l'immense majorité des historiens, jusqu'à dénier au racisme toute place singulière au sein du nazisme. Le reste s'enchaîne. Le pacte Ribbentrop-Molotov ? Une alliance nécessaire et inéluctable. La dérive actuelle d'ex-apparatchiks vers le nationalisme ? Une évolution inscrite dans la nature du communisme. Au point qu'on ne sait trop ce qui frappe le plus dans cet essai, entre la subtilité des formules – il y sera par exemple question de « national-socialisme soviétique » – ou l'approximation de certains constats, comme celui qui voudrait qu'après 1945 Staline aurait si bien su ressembler à Hitler qu'il finira « par faire sienne jusqu'à sa politique antisémite » (sic). Ou quand la comparaison mène à la confusion.

Alexandra Laignel-Lavastine

# L'honneur d'un préfet

Les souvenirs de Pierre-Marcel Wiltzer, qui réussit à conserver ses fonctions sous l'Occupation tout en résistant aux consignes de Vichy

## SOUS LES FEUX CROISÉS

Parole de préfet de Pierre-Marcel Wiltzer. Préface de Bertrand Poirot-Delpech. Ed. Comp'Act, 222 p., 128 F (19,51 €).

Comment demeurer serviteur de l'Etat sous Vichy tout en restant fidèle à ses convictions morales et républicaines ? Pierre-Marcel Wiltzer, qui fut sous-préfet de Belley (Ain) puis de Châtellerauld (Vienne) durant l'Occupation, apporte modestement sa réponse dans un livre de souvenirs. C'est au crépuscule de son existence que ce haut fonctionnaire – parvenu à conserver ses fonctions sans jamais prêter serment d'allégeance à Pétain – s'est résolu à prendre la plume. L'ouvrage est d'autant plus émouvant que son auteur, décédé en mars à l'âge de quatre-vingt-huit ans, a tout juste eu le temps d'en relire les épreuves.

Le hasard des affectations avait valu à ce Lorrain d'origine, qui acheva sa carrière dans l'administration comme préfet de la région Picardie en 1973, d'être nommé à Belley en 1942. Dans ce pays du Bugey où stationnent plusieurs régiments français, l'occupation de la zone sud et la dissolution de l'armée d'armistice

font l'effet d'un coup de tonnerre. Il offre une première occasion à jeune sous-préfet de « désobéir » en faisant confectionner de faux papiers pour 170 jeunes soldats alsaciens.

Alors que Belley, au printemps 1943, est pour quelques mois sous occupation italienne, Pierre-Marcel Wiltzer est contacté par Sabine Zlatine, jeune juive polonaise licenciée de son poste d'infirmière de la Croix-Rouge, qui cherche un lieu d'accueil pour 43 enfants juifs venant de Montpellier et dont les parents ont été déportés. Le sous-préfet trouve une maison à Izieu pour loger enfants et accompagnateurs, leur obtient des cartes de ravitaillement, fait même rouvrir l'école du village fermée au début de la guerre et y nomme une institutrice. « Il n'est évidemment pas question de mêler le ministère à l'affaire ; ça s'est fait en douce avec l'inspection d'académie », écrit-il.

Il visite régulièrement la colonie. A la veille de Noël 1943, il s'y rend même en tenue. Dans l'Ain, la situation est de plus en plus tendue. Désormais sous occupation allemande, le Bugey vit au rythme des opérations du maquis et des représailles nazies. Attentif au sort de la population, le sous-préfet fait son métier, négocie avec l'occupant, n'oublie pas un rendez-vous cantonal, ce qui

ne l'empêche pas, malgré les risques, de participer à une réunion des dirigeants des maquis de l'Ain et du Haut Jura où il a été invité.

En mars 1944, Pierre-Marcel Wiltzer est muté dans la Vienne. Pour les habitants de Châtellerauld il restera l'homme qui, le 31 août 1944, a sauvé le pont Henri-IV et une partie de la ville de la destruction. Et son départ de Belley est vécu comme un déchirement. Une dernière fois le sous-préfet s'est assuré que tout était calme à Izieu. Ce n'est qu'après la fin de la guerre qu'il apprendra l'arrestation des enfants et de leurs accompagnateurs le 6 avril 1944, et leur déportation à Auschwitz. Ce drame le hantera toute sa vie.

« Pierre-Marcel Wiltzer ne nous dit pas à quelle éducation, quelles croyances, quels exemples familiaux, quelles lectures, il a puisé de quoi s'interdire ce qui ne se fait pas, rester en toutes occasions "quelqu'un de bien", placer l'humanité au-dessus des lois. Mais en ces temps de tragédie où il était plus difficile de discerner son devoir que de le suivre, Créon se fait Antigone sous nos yeux. Il y met un naturel qui est, à lui seul, un chant d'espoir », écrit Bertrand Poirot-Delpech dans la préface de l'ouvrage. « Obéir en résistant, c'est tout le secret », note pour sa part Pierre-Marcel Wiltzer en citant Alain.

Philippe Révil

## LES ÉTRANGERS DANS LA VILLE

Minorités et espace urbain du bas Moyen Age à l'époque moderne  
sous la direction de Jacques Bottin et Donatella Calabi. Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 486 p., 190 F (28,97 €).

Qui se soucie des actes d'un colloque ? Il y a pourtant quelque intérêt à regarder ceux-là de près et lire, avant les études ponctuelles, la solide introduction qui pose d'emblée des questions très actuelles. A travers l'analyse de la relation complexe entre territoires et groupes sociaux minoritaires, quelle capacité les autorités laissent-elles aux étrangers pour investir l'espace ? Quelle est leur distribution dans la cité et comment influence-t-elle les formes architecturales de la ville ? Pour une part, ces problèmes sont solidaires les uns des autres, à l'exemple du cantonnement imposé des ghettos ou des *fondachi* qui ne peut que favoriser une visibilité durable dans le tissu urbain.

Les articles qui composent le volume sont autant d'informations

précises qui donnent à voir une part de la réalité urbaine d'une Europe plutôt méditerranéenne, mais appuyée sur quelques ancrages solides comparables par leurs fonctions politiques ou leur dynamique économique : Venise, Londres, Amsterdam et, dans une moindre mesure, Paris et Rome. Villes capitales, villes d'économie-monde, villes maritimes, conservatoires aussi. Ces concordances apparentes permettent de proposer quelques lignes de force. A côté des églises, chapelles et *scuole* comme espaces de sédentarisation des étrangers et lieux symboliques des « nations », on remarquera, dans un rôle semblable, l'émergence des établissements charitables et des auberges, ces lieux d'accueil moins provisoires qu'on pouvait le penser.

## NOTION MOUVANTE

Bien des études ici soulignent aussi la flexibilité de la notion d'étranger et la responsabilité de l'autorité politique, Etat ou ville, dans la confirmation ou la modification du statut, dans la remise en cause des privilèges ou des fonctions selon une conjoncture mouventée. Très directement, ces oscillations nous interrogent sur le sort des communautés juives, si présentes dans le recueil. Installées parfois depuis des siècles, pas-

saient-elles vraiment pour étrangers aux yeux des habitants chrétiens ? Au-delà de ce cas particulier, se posent des questions relatives aux territorialités foraines. L'expression si complexe de « quartier des étrangers » a-t-elle toujours un sens ? L'intégration, qui passe souvent par des parcours individuels dédiés à suivre, s'appuie-t-elle sur des espaces originaux, économiquement, techniquement, socialement, comme il en existe à Venise, Londres ou Paris ? Le livre montre bien la singularité des solutions et des modalités au-delà des réalités communes.

Certes, on pourra regretter que ce bel ensemble ait privilégié diplomates, artistes et marchands. Mais n'est-ce pas en raison de l'invitation liminaire à interroger les traces matérielles de la présence foraine ? A l'évidence, un ambassadeur peut plus aisément poser sa marque architecturale qu'un tisserand pauvre venu d'outre-monts. On aurait souhaité aussi que ces études, souvent de grande qualité, soient moins discrètes sur les relations entre ces minorités si diverses et les environnements urbains puisque c'est là, aujourd'hui encore, que les articulations demeurent les plus sensibles et parfois les plus conflictuelles.

Alain Cabantous

# Livres à offrir

Un numéro spécial de 16 pages du « Monde des livres »

jeudi 16 décembre

Le Monde  
daté 17

# Les chantiers d'Alfred Hitchcock

● Un ouvrage de Bill Krohn vient éclairer de manière inédite les méthodes de travail du maître du suspense

● Trois anciens rédacteurs des « Cahiers du cinéma », André S. Labarthe, Jean Douchet et Pascal Bonitzer, commentent avec lui ces découvertes

André S. Labarthe est le créateur, avec Jeanine Bazin, des émissions de télévision « Cinéma, de notre temps » et « Cinéastes de notre temps », dont un des volets était consacré à Alfred Hitchcock, qui y commentait la célèbre séquence de *La Mort aux trousses* où Cary Grant est pourchassé par un avion. Jean Douchet est l'auteur d'*Hitchcock*, une des premières études consacrées au cinéaste sortie en 1967 et rééditée cette année en poche par « La Petite Bibliothèque des Cahiers du cinéma ». Pascal Bonitzer est le réalisateur de *Rien sur Robert*, sorti au premier trimestre de cette année, et l'auteur du *Champ aveugle*, réédité lui aussi par « La Petite Bibliothèque des Cahiers du cinéma » et dont un chapitre est consacré à Alfred Hitchcock. Tous trois proches d'Hitchcock, donc, ils étaient des interlocuteurs pertinents pour débattre avec Bill Krohn de son ouvrage.

**André S. Labarthe :** L'intérêt principal du livre de Bill Krohn, c'est qu'il apporte de nouvelles pièces, des éléments que n'avait pas relevés François Truffaut dans son livre d'entretiens. On s'aperçoit par exemple tout à coup que la fonction du *story-board* est multiple chez Hitchcock, et utiliser le terme de *story-board* de façon univoque, en disant que c'est le dessin effectué avant de faire un plan, c'est manquer beaucoup de choses. Truffaut a caché ainsi d'autres applications du *story board*, sans doute

involontairement, parce qu'il n'avait pas eu accès à tous les documents, ou n'avait pas eu le temps. Bill Krohn, lui, est allé chercher là où Truffaut et même Hitchcock ne pouvaient plus aller chercher. A partir de là tout est remis à plat, et le cinéma d'Hitchcock s'ouvre à toutes les interprétations qu'on peut imaginer.

**Pascal Bonitzer :** Le livre de Truffaut avait une fonction pédagogique et de vulgarisation. Pour lui, il s'agissait de montrer la profondeur de l'auteur mais en même temps, comme il s'agissait aussi d'un dialogue avec Hitchcock, de ne pas violer sa pudeur. Là, avec Bill Krohn, on a un aperçu sur les fondations, sur le chantier qu'était chaque film. J'ai été frappé, dans le chapitre consacré à *Correspondant 17*, considéré comme un film mineur, de la quantité et de la vivacité du travail d'Hitchcock : les *story-boards*, le nombre de séquences, tout cela est pris dans une dynamique où jamais rien ne pèse et qui dure jusqu'au tournage. On va à l'encontre d'une légende, qu'Hitchcock se plaisait aussi à répandre, à savoir que le tournage l'ennuyait profondément car il avait déjà le film dans sa tête. Il aimait répéter cette formule : il y a deux choses que je déteste, le tournage de nuit et le tournage de jour.

**A. S. L. :** Les photos d'Hitchcock en face des acteurs sont prodigieuses. On y voit qu'il se passionne pour la direction d'acteurs. C'est une des choses qui m'a le plus frappé dans ce livre.

**Bill Krohn :** Il y a un acteur, William Gordon, qui soutenait la thèse d'un Hitchcock réservé.

**A. S. L. :** Cela remet en question le rapport d'Hitchcock aux acteurs.

**P. B. :** Dans une lettre envoyée à Grace Kelly, et reproduite dans le livre, on comprend le rapport fort qui liait le réalisateur à ses actrices. Hitchcock souhaitait qu'elle incarne le rôle que tiendra finalement Tippi Hedren dans *Marnie*, mais Grace Kelly refusa poliment. Au-delà de ce refus, on saisit les rapports intimes et de longue durée qui liaient Hitchcock à son ancienne comédienne. Hitchcock possédait une très grande sensibilité. Il y a eu également des brouilles, notamment avec Cary Grant sur le tournage de *La Mort aux trousses* ! Hitchcock était loin d'entretenir des rapports neutres avec ses comédiens.

**B. K. :** J'ai été frappé par sa façon de voyager d'un film à un



Alfred Hitchcock (à droite) dirige Ingrid Bergman dans « Les Enchaînés »

autre. Le plan de la fin sur la mère, dans *L'Ombre d'un doute*, un fondu enchaîné qui est aussi un fondu sonore. Treize ans plus tard, on voit la même chose dans *Psychose*, lorsqu'Anthony Perkins descend sa mère à la cave.

**Jean Douchet :** Parlons de sa façon de filmer les pieds d'Harry, dans *Mais qui a tué Harry* ? Il montre une nature où tout n'est qu'horizontalité ou courbe, puis l'on aperçoit tout d'un coup deux verticales droites, extrêmement colorées. Et à partir de cette verticalité surgit quelque chose d'autre, un corps rigide et mort. C'est une idée de plasticien.

**A. S. L. :** Revenons aux obsessions. On avait l'impression qu'Hitchcock s'était fabriqué une banque de données. Certaines de ses obsessions arrivaient à être restituées dans des images, de plus en plus condensées.

**P. B. :** Dans *Les Oiseaux* par exemple, Hitchcock ne cite pas seulement *Young and Innocent*,

comme on l'a souvent pointé. Il y a là un germe obsessionnel qui prend une ampleur encore plus importante dans ce film-là.

**J. D. :** A l'évidence, dans le cas des *Oiseaux*, ce sont de violentes impressions d'enfance qui ressurgissent. Hitchcock est lié au monde maritime, et le cri de la mouette que l'on retrouve dans *Les Oiseaux* reste effrayant pour un enfant. C'est la résurgence d'une forme de terreur enfantine. Dans *Les Oiseaux*, les mouettes sont bien plus terrifiantes que les corbeaux, car les mouettes sont blanches.

**A. S. L. :** Hitchcock a un univers mental, mais dans sa façon de peindre, de filmer, il faut que ce soit réaliste, et même hyperréaliste.

**J. D. :** Et d'une extrême précision, ce que montre bien le livre de Bill Krohn. Hitchcock est un cinéaste méticuleux. Sa fameuse hantise des horaires de train est célèbre. Il a écrit le scénario de

*L'Inconnu du Nord-Express* à partir du trajet exact du train entre Chicago et New York.

**B. K. :** Pour les plans du métro dans *Le Faux Coupable*, il s'est servi d'un chronomètre. Hitchcock considérait Antonioni comme un surréaliste, une remarque curieuse. Hitchcock aimait aussi beaucoup Resnais et Bunuel. Il y avait également un minutage inscrit sur les *story-boards*, mais je crois que c'était du bluff. C'était pour impressionner l'équipe.

**J. D. :** Il est évident qu'Hitchcock était confronté au concret, qu'il cherchait à l'apprivoiser. Je suis sûr qu'il essayait d'avoir un maximum d'éléments visuels dans la tête. Je ne crois pas au hasard dans son cas. D'un seul coup il va découvrir ce qu'au fond il recherche depuis longtemps.

**A. S. L. :** Est-ce si important de le tirer vers un art néoréaliste ou hyperréaliste ? C'était quelqu'un qui avait besoin d'arriver sur un

plateau armé jusqu'aux dents, même chose au montage, où il lui fallait un découpage précis. Mais ce n'était pas ce cela...

**B. K. :** Il y a une autre idée esquissée dans mon livre dans le chapitre sur *Marnie*. Hitchcock parle parfois dans ses mémos de « photographier une pensée » sur le visage ou le corps de quelqu'un. Il s'agirait de photographier un soupçon, un doute, un secret sur le visage d'un individu. Ce n'est pas la même chose que de photographier des gens qui parlent. Hitchcock cherchait à rendre visible, à travers le jeu d'un acteur, ce qui se passait à l'intérieur de lui, à faire surgir l'invisible. Chez Hitchcock, un regard peut voir quelque chose, mais plus que tout, il exprime quelque chose. C'est très frappant par exemple dans l'interprétation de James Stewart dans *Fenêtre sur cour*. Avec Ingrid Bergman, Hitchcock avait trouvé par ailleurs une actrice très expressive : on peut dire que *Les Enchaînés* est un film sur le visage d'Ingrid Bergman. Comme me l'a dit un jour Joe Dante, c'est une idée très littéraire pour un cinéaste que de vouloir photographier la pensée. Lui voulait, comme dans un livre, dire ce que pensent les gens. D'où ses scènes de repas, où les choses se déroulent souvent sur deux niveaux.

**P. B. :** Hitchcock est en cela un cinéaste très européen.

Propos recueillis par Samuel Blumenfeld

## PRIX MÉDICIS

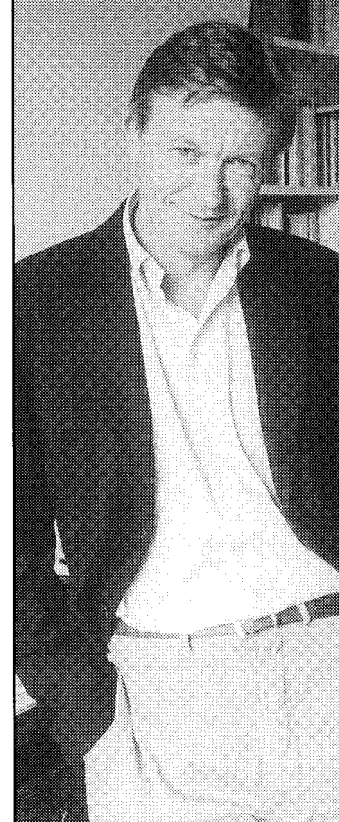


## CHRISTIAN OSTER

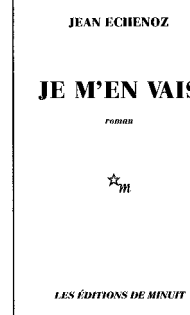


MINUIT

## PRIX GONCOURT



## JEAN ECHENOZ



MINUIT

## Le secret déchiré

production de trois films de Hitchcock des années 40 (*Cinquième colonne*, *L'Ombre d'un doute*, *Les Enchaînés*), cinq films des années 50 (*L'Inconnu du Nord-Express*, *Fenêtre sur cour*, *L'Homme qui en savait trop*, *Sœurs froides*, *La Mort aux trousses*), deux films des années 60 (*Psychose*, *Les Oiseaux*), s'appuyant sur des rapports de production, des plans de travail, mémos, télégrammes, lettres, versions des scénarios, *story-boards*, notes aux monteurs et aux compositeurs, transcriptions de discussions entre le metteur en scène et ses principaux collaborateurs, extraits d'entretiens inédits avec le cinéaste, et confrontant plusieurs points de vue de collaborateurs grâce à un travail bibliographique monumental qui va bien au-delà

du simple corpus hitchcockien, Bill Krohn montre une nouvelle approche possible du travail d'un cinéaste, tout entière concentrée sur sa méthode et l'élaboration de ses effets.

Grâce à ce processus, très exigeant, dont on ne louera jamais assez la rigueur et la finesse d'analyse, Bill Krohn esquisse « une image de la méthode de mise en scène d'Alfred Hitchcock et de l'ombre qu'il projette - qui est son mythe ». Plusieurs clichés qui circulaient sur Hitchcock sont ainsi battus en brèche par l'auteur. L'idée selon laquelle le cinéaste avait prévu tous les mouvements de caméra dans des *story-boards* et déterminé toutes les modalités de son tournage pour ne laisser aucune place au hasard ou à l'im-

provisation est ainsi contredite par plusieurs déclarations de Hitchcock, dont une prononcée en Angleterre en 1949, où il explique qu'il essaie de se rendre sur un plateau avec un découpage technique complet tout en déplorant qu'il doive souvent faire avec un découpage incomplet. Une constatation confirmée par des analyses approfondies des *Enchaînés* et des *Oiseaux*. Autre idée reçue violemment contredite : le goût de Hitchcock pour le tournage en studio « afin de contrôler le moindre détail et de créer une vision stylisée du monde ». Hitchcock est en 1943, avec *L'Ombre d'un doute*, l'un des premiers réalisateurs américains à tourner en extérieurs.

A côté de l'admirable travail de Bill Krohn, qui s'appuie en plus sur une iconographie fouillée, très complémentaire du texte, composée de photos et de documents pour la plupart inédits, *Les Cahiers de Hitchcock*, de Dan Auiler, consacré également à la méthode de travail du réalisateur, supporte mal la comparaison. A la différence de la recherche effectuée par Bill Krohn, Dan Auiler se contente d'étaler des documents sans en évaluer la valeur ou chercher à en saisir la portée. Des photos et des *story-boards* médiocrement reproduits, des analyses beaucoup trop succinctes des films en question, une accumulation de documents dont on comprend mal la présence dans la mesure où l'auteur les analyse à peine, aboutissent à un livre bâclé dont on saisit mal l'utilité.

S. Bd

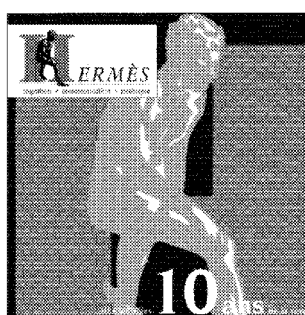
### ALFRED HITCHCOCK AU TRAVAIL

de Bill Krohn. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simone Mouton di Giovanni, Cahiers du cinéma, 287 p., 299 F (45,58 €).

### LES CAHIERS DE HITCHCOCK

Les secrets d'un créateur de génie de Dan Auiler. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Clara et Robert Kuperberg, éd. Lattès, 301 p., 169 F (25,76 €).

Le nombre d'ouvrages, souvent remarquables, consacrés à Alfred Hitchcock, parmi lesquels on peut citer les études d'Eric Rohmer et Claude Chabrol (*Hitchcock*, Ramsay Poche Cinéma), celles de Jean Douchet, le livre d'entretiens réalisé par François Truffaut (*Hitchcock/Truffaut*, Gallimard), la biographie de Donald Spoto (*La Face cachée d'un génie : la vraie vie d'Alfred Hitchcock*, Albin Michel) semblait avoir gravé de manière durable un certain nombre d'idées sur le réalisateur de *Psychose* et posé les jalons d'une œuvre, très formaliste, qui reste l'une des plus commentées de l'histoire du cinéma. *Alfred Hitchcock au travail*, de Bill Krohn, correspondant des *Cahiers du cinéma* à Los Angeles, balaye magistralement les éventuels doutes : c'est à tort que l'on pouvait supposer que presque tout avait été écrit sur ce cinéaste. En étudiant attentivement la



### Annuaire 1989-1999

La revue HERMÈS cognition • communication • politique dirigée par Dominique Wolton fête ses 10 ans au CNRS le 15 décembre Auditorium du Campus Michel-Ange 3, rue Michel-Ange - Paris 16'

HERMÈS, une communauté de recherche ; HERMÈS, ses objectifs, ses publics, ses partenaires... autant de débats sur les sciences de la communication au CNRS. Sur inscription dans la limite des places disponibles : Rédaction d'HERMÈS : 01 44 16 73 50 La revue HERMÈS... 320 auteurs, 25 numéros, est éditée par CNRS ÉDITIONS

CNRS ÉDITIONS



